

**FNA 0007 Les
chevaliers de
l'espace**

Jean Gaston Vandel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN GASTON VANDEL

*Les
Chevaliers
de
l'Espace*

★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

LES CHEVALIERS DE L'ESPACE

JEAN-GASTON VANDEL

LES CHEVALIERS DE L'ESPACE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

**EDITIONS «FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIVe**

Copyright by « Editions Fleuve Noir ». Tous droits réservés pour tous
pays, y compris l'U. R. S. S. et les pays Scandinaves.
Reproduction et traduction même partielles interdites.

Pour Antoine A.
Amicalement.

Toute ressemblance de contemporains quelconques avec des descendants futurs dont l'histoire est ici relatée, serait purement fortuite.

(N. de l'A.)

« Même un électron incroyablement petit est une masse. Or tout le monde sait que l'électron a déjà failli atteindre la vitesse de la lumière (au cours des expériences atomiques par exemple). Son pouvoir de destruction est donc bien près de l'infini. Voilà un fait tout simple, mais il faut quelque temps pour s'y habituer. Aussi, quand nous entendons dire que les nations font des stocks de puissance atomique, nous sommes forcés de penser que les responsables n'ont pas envisagé toutes les conséquences d'une guerre atomique. Les savants peuvent prédire avec précision les résultats d'une ou de deux explosions, mais qui peut prévoir ce qui résulterait de cinquante ou de soixante explosions ? Une force terrifiante est ainsi lancée entre les mains de soldats et de politiciens qui ne réalisent pas le danger... »

*Vincent SHEEAN.
(Lead, Kindly Light)*

*Traduit de l'américain par
Claude Elsen et Jacqueline Sellers
sous le titre : «Le Chemin vers
la Lumière » — Plon, édit.*

Le paysage qui se déployait majestueusement devant la baie vitrée du salon était de toute beauté. A l'avant-plan, on voyait des prairies verdoyantes qui descendaient en pente douce vers le Missouri, puis, de l'autre côté du fleuve, la ville d'Omaha avec ses maisons, ses gratte-ciel blancs et jaunes, ses vastes usines, et, à l'arrière-plan, s'estompant dans la brume bleutée qui flottait sur l'horizon, les longues collines du Nebraska.

Jadis, les Peaux-Rouges avaient vécu librement dans ces vastes plaines où les chevaux sauvages et les troupeaux galopaient à leur guise ; mais, à présent, il ne restait plus rien de cette époque lointaine, plus rien sauf le nom même de la grande cité industrielle qui seul perpétuait le souvenir de la tribu indienne des Omahas, complètement exterminée par les colons américains.

Pourtant, bien que ce paysage splendide n'eût guère changé au cours des siècles, la jeune fille qui, en ce jour d'avril de l'an 2050, le contemplait de la fenêtre de sa maison natale, ne semblait pas remarquer à quel point le printemps lui donnait des charmes plus émouvants encore. Le visage crispé d'angoisse et de chagrin, elle fixait de ses yeux bleus un point de l'horizon qu'elle ne voyait même pas, et des larmes roulaient une à une sur ses joues pales.

Kate Lincoln venait d'avoir vingt ans. C'était une très jolie jeune fille aux cheveux blonds coupés courts ; mince et élancée, d'allure sportive et, habituellement, d'humeur enjouée.

Elle sursauta brusquement quand sa mère, qu'elle n'avait pas entendu entrer dans le salon, lui toucha l'épaule en disant :

— Allons, Kate, secoue-toi, ma chérie ! Va t'habiller... Il est déjà près de midi et tu es encore en peignoir...

La jeune fille haussa les épaules d'un geste de contrariété, puis elle se retourna vers sa mère. Celle-ci, voyant le pauvre visage tout mouillé de larmes de Kate, s'écria :

— Mais enfin, ma chérie, je ne te comprends pas ! Voilà que tu pleures, maintenant ! C'est insensé ! Je ne te reconnais plus, je t'assure...

Kate secoua ses cheveux blonds et murmura d'un air sombre :

— Je t'en prie, maman, laisse-moi seule... Tu ne peux pas savoir ce que j'éprouve !... Je suis sûre qu'il s'est passé quelque chose, quelque chose de très grave !... Si Fédor ne m'a pas écrit depuis trois semaines, c'est qu'il en est empêché d'une manière... d'une manière *absolue*. Une semaine, passe encore ! Il était peut-être en mission ; mais trois semaines, maman ! Non... Il a dû lui arriver quelque chose... Peut-être est-il mort, qui sait ?

A cette pensée, la jeune fille pâlit davantage, encore. Les yeux agrandis par l'angoisse, elle se dirigea vers une photographie qui se trouvait dans un cadre de cuir posé sur le piano d'acajou, dans un coin de la pièce, et elle saisit le cadre dans ses deux mains. Pendant un long moment, elle contempla la photo. Celle-ci représentait l'image d'un jeune homme en uniforme de capitaine, un grand gaillard aux larges épaules, le visage énergique et franc, les lèvres et les yeux illuminés par un doux sourire.

La mère de Kate, ne sachant que dire pour dissiper la terrible inquiétude de sa fille et devinant fort bien à quel point le silence alarmant de Fédor rongeaient celle-ci, murmura sans beaucoup de conviction :

— Après tout, il est peut-être tout simplement malade, ce garçon ? Tu as tort d'imaginer Dieu sait quoi... Tu vas certainement recevoir de ses nouvelles d'ici peu...

— Non, non et non ! protesta Kate avec véhémence... Depuis un an que nous sommes fiancés, Fédor n'a jamais passé une semaine sans m'écrire ! Comment oses-tu croire qu'il aurait oublié la date de mon anniversaire, voyons, maman ! Même s'il était malade ou en voyage, il se serait débrouillé pour me faire parvenir un message... Son silence m'épouvante !...

Elle serra tout à coup le cadre contre sa jeune poitrine palpitante et elle articula d'une voix toute bouleversée : Ou bien il s'est tué au cours d'un vol d'essai... ou bien un événement très grave s'est produit et il...

La mère coupa en répliquant d'un ton presque irrité :

— Tu es folle, mon enfant !... Si quelque chose de grave, s'était produit, nous le saurions, voyons ! Le « vidéo » n'a pas cessé de fonctionner et nous n'avons pas manqué une seule émission du journal télévisé...

Tout en prononçant ces mots, la mère traversa le salon et alla vers le poste de télévision. Comme dans toutes les maisons de la ville, une installation de « vidéo » permettait de prendre à domicile non seulement les spectacles et les concerts, mais aussi le « World Show », c'est-à-dire le quotidien mondial des nouvelles et des informations.

Elle tourna le bouton d'allumage et un écran d'un mètre carré, aménagé dans le mur même, et encadré d'une moulure dorée d'un effet très décoratif, s'éclaira. Puis, presque aussitôt, la lumière fluorescente se précisa sur l'écran et la silhouette familière de Bob Lidinghouse, qui n'était autre que le propre cousin de Kate en même temps que directeur célèbre du « World Show », apparut ; et déjà sa voix claire et bien timbrée retentissait.

Avant même d'avoir écouté les paroles de Lidinghouse, Kate et sa mère comprirent qu'il y avait une nouvelle sensationnelle, car

l'expression du journaliste était empreinte de gravité et sa voix frémissait :

...Et c'est pourquoi, je le répète, nous avons retardé cette information, afin de laisser aux autorités supérieures le temps de la vérifier. Nous faisons appel à votre calme et à votre sang-froid et nous vous donnons l'assurance formelle que nul danger ne menace pour l'instant les populations de l'Empire d'Amérique...

Voici donc l'information qui nous est transmise officiellement : Selon les observations de la Chaîne Hyper-Radar, cinq météores de gros calibre se dirigent vers la très haute atmosphère en direction de l'Europe. D'après nos techniciens, ces projectiles sont vraisemblablement chargés d'explosifs à désintégration et il semble à peu près certain qu'une agression est en train de se commettre en ce moment. Nous restons en rapport direct avec les postes qui...

Kate, en proie à une émotion indescriptible, s'était précipitée vers le « vidéo » dont elle manipulait les boutons d'une main tremblante. Elle passa fébrilement les stations d'Amérique et s'arrêta sur les longueurs d'onde du Vieux Continent. Après un léger brouillage, le poste de Londres-Croydon émergea sur l'écran et l'on vit se dessiner une carte géographique sur laquelle des flèches rouges se déplaçaient, illustrant la déclaration du speaker :

— ... Même à vos risques et périls, nul d'entre vous n'a le droit de se soustraire aux ordres du gouvernement. La police évacuera de force les récalcitrants. Habitants de Londres, de Paris, de Berlin, de Madrid et de Rome, gagnez en bon ordre les abris à grande profondeur et suivez avec calme la suite de nos informations relayées dès à présent sur ondes ultrasoniques. Habitants de Londres, de Paris, de Berlin, de Madrid et de Rome, ne perdez plus une minute. Les calculs balistiques démontrent que vos villes ont été choisies comme objectifs par les météores : gagnez vos abris ! Que toute panique soit évitée. N'emportez aucun objet, aucun vêtement de réserve, aucune nourriture ; les services de haute sécurité sont déjà sur place. Les enfants des écoles et les malades ont été transférés selon les plans prévus. Habitants de Londres, de Paris, de Berlin, de Madrid et de Rome, gagnez les abris à grande profondeur. N'écoutez que la voix de votre gouvernement : si chacun obéit, si chacun accomplit son devoir de prudence, le péril sera conjuré. Car sachez que nos bombes « sangsue » se ruent d'ores et déjà à la rencontre des projectiles ennemis. Nos chances défensives sont grandes, mais il faut prévoir le pire. Réfugiez-vous dans les abris !...

Incapable d'entendre plus longtemps cette voix messagère d'apocalypse, Kate ferma brusquement le poste et passa une main

découragée sur son front.

Lorsqu'elle leva les yeux, son regard rempli d'horreur rencontra celui de sa mère.

— La guerre, balbutia celle-ci, est-ce Dieu possible ?...

Kate, dans un soudain élan de désespoir, se jeta contre la poitrine de sa mère et éclata en sanglots. Maintenant, elle savait pourquoi son fiancé n'avait pas écrit ! La guerre ! Et, dans un vertige, elle réalisa l'étendue de son malheur... Certes, elle n'avait rien à craindre pour elle-même, pour ses parents, pour sa maison, puisque l'Empire d'Amérique n'était pas en cause et que seul l'Empire Atlantique, le Vieux Continent, était visé. Mais Fédor ?... N'allait-il pas se trouver dans la mêlée ? Pourquoi les informations ne parlaient-elles pas du lieu de lancement des météores ? Qui attaquerait l'Europe ?...

Oh, elle ne se faisait pas d'illusions ! Quel que fût l'agresseur, il était impossible que l'Empire d'Amérique demeurât neutre et passif. L'équilibre des puissances politiques qui se partageaient le monde interdisait toute neutralité. Quoi qu'il arrive, une muraille de feu et de terreur se dresserait entre elle et Fédor. Lui, capitaine dans l'Armée Jaune, affecté à l'artillerie nucléaire, serait désormais lié au destin militaire de l'Empire Asiate, son pays. Tandis qu'elle...

Comment auraient-ils pu prévoir, lorsqu'ils s'étaient rencontrés, un an plus tôt, à Mexico, que leur amour subirait une telle épreuve et que la guerre, impitoyable, allait creuser entre eux un abîme sans doute infranchissable ?

*

* *

Pendant que Kate Lincoln, dans sa maison d'Omaha, sanglotait contre la poitrine de sa mère, la tragédie était déjà devenue d'une intense réalité de l'autre côté de l'Océan Atlantique. Dans un abri secret situé à 300 mètres au-dessous du niveau de la mer, en Haute-Savoie, le Président Adelfaust, chef suprême de l'Empire, conférait avec le Ministre de la Défense du Territoire. Ni la nature de l'agression ni le nom de la puissance, ennemie n'avaient encore pu être déterminés avec certitude. Mais là n'était pas le plus urgent. Le premier problème à résoudre, *c'était la riposte*.

Trois lumières rouges s'allumèrent dans le bureau blindé du Président. Une minute plus tard, un soldat introduisait auprès du chef d'Etat le Docteur Norfeld, directeur du Département de la Stratégie physico-chimique. Le savant venait d'arriver en cabine pneumatique par le réseau souterrain militaire. Il salua brièvement le Président et le Ministre de la Défense, puis il déploya sur la table de travail une série

de documents.

— Voilà ! dit-il de sa voix sèche. Toutes les mesures prévues par le dispositif de Protection Totale sont en voie d'exécution...

Très rapidement, il feuilleta des documents en donnant deux ou trois mots d'explication :

— Secteur antiatomique... mobilisation presque complète... Troupes antitoxiques en état d'alerte partout... Services antibiologiques sur pied de guerre ; services des renseignements et de la surveillance psychologique en action...

Le président Adelfaust et le Ministre écoutaient ce rapport sans broncher. La même fermeté d'âme se lisait sur ces trois visages cependant si différents. Le président était un homme de haute taille, corpulent, blond au teint rose, le type même du Viking d'autrefois. Le Ministre était petit et brun ; quant à Norfeld, il avait toutes les caractéristiques du savant : long et maigre, avec un large front dégarni, des cheveux grisonnants, des épaules légèrement voûtées, mais le regard d'un bleu étonnamment vif derrière les lunettes d'écaillé.

Achevant son exposé, Norfeld dit en haussant les épaules :

— Les projectiles seront-ils interceptés par nos bombes « sangsue » ? Je l'ignore... A première vue, je crois que nous avons quelques chances pour nous... Ces météores paraissent être d'un modèle courant ; comme les nôtres, ils sont apparemment mus par un système à réaction, sans doute de l'oxygène liquide, qui les conduit jusqu'à la haute atmosphère. Une fois là, il n'y a plus « le frottement pour ralentir leur course et ils poursuivent au moyen de la vitesse acquise l'itinéraire, qui leur est tracé par leur dispositif interne.

— Mais alors ? s'écria le Ministre, puisque leur trajectoire est fixée par des appareils d'autoguidage, pourquoi ne peut-on pas les intercepter à coup sûr ?... Ces météores sont en tout cas incapables de se dérober, d'improviser des mouvements de feinte ?... Or, nos bombes sont munies d'un œil électronique !...

— Certes, certes, répliqua le savant, mais, en réalité, ce n'est pas aussi simple que cela, monsieur le Ministre. N'oubliez pas que ces projectiles retombent à *une vitesse plusieurs fois supérieure à celle du son... !* Or, dans de telles conditions, et si vous tenez compte également de la vitesse de nos bombes défensives, vous devinez combien la rencontre des deux engins demeure problématique...

Il y eut un silence. Puis, d'une voix calme et autoritaire, le président prit la parole :

— Docteur Norfeld, je vous fais confiance en ce qui concerne la suite des opérations stratégiques, et, d'ailleurs, le Grand Etat-major est convoqué. Je tiens cependant à attirer votre attention sur les deux points suivants : il importe avant tout d'identifier l'adversaire, car les

populations ne comprendraient pas qu'on taise plus longtemps le nom de notre ennemi...

Mais, monsieur le président ! protesta Norfeld, vous vous rendez compte de ce que serait notre situation si nous commettions une erreur dans ce domaine-là ?... Les météores ont probablement été lancés à partir d'une flottille de sous-marins munis de rampes mobiles... Or n'importe quelle puissance peut gagner secrètement l'océan pour accomplir ce forfait ! La plus grande circonspection est donc de règle... D'ailleurs, je me suis adressé moi-même au peuple, par vidéo, pour expliquer cette anomalie, qui n'en est pas une dès qu'on réfléchit...

— Parfait ! acquiesça le président, c'était précisément là le second point dont je voulais vous entretenir : il est extrêmement important que le contact entre le peuple et nous soit maintenu sans arrêt...

— Tout a été réglé dans ce sens, enchaîna le savant, le vidéo fonctionne dans les abris et des informations spéciales sont transmises toutes les dix minutes à l'intention des souterrains de Londres, de Paris, de Berlin, de Madrid et de Rome... Pour le reste, il faut attendre les communications des centres d'observation... Nous connaissons bientôt avec certitude le lieu de lancement des météores...

— Merci, Norfeld, murmura le Président en hochant la tête. Je vous laisse aller à vos tâches... Nous avons fait tout ce que nous avons pu, que Dieu nous protège...

C'est alors seulement que Norfeld fut frappé de voir combien le Président semblait avoir vieilli depuis que l'effroyable nouvelle avait éclaté dans la paix de ce matin de printemps. Bien qu'agé de soixantedix ans, Adelfaust avait gardé jusqu'alors une verdeur et un allant extraordinaires. Mais, à présent, il paraissait tout à coup très vieux, très triste et très las...

Au moment où le savant allait appuyer sur le bouton qui commandait l'ouverture des portes blindées, le Président le rappela :

— Dites-moi, Norfeld... Puisque monsieur le Ministre de la Défense se trouve justement avec nous, je profiterai de sa présence et je lui demanderai d'être officiellement le témoin de ce que j'ai encore à vous dire...

Il prit un temps, puis, sur un ton grave, et solennel :

— Pour le cas où je viendrais à disparaître, c'est vous qui me succéderez à la tête de l'Empire Atlantique, docteur Norfeld. Telle est ma volonté... Allez, maintenant...

— Je suis à vos ordres, monsieur le Président, dit le savant en s'inclinant.

Le Ministre de la Défense, profondément ému par cette scène si brève et si sobre, s'écria d'un air subitement inquiet :

Mais... mais... serions-nous en danger... même ici ?

— Rassurez-vous, répondit Norfeld, vous n'avez absolument rien à craindre ici, monsieur le Ministre. Nous sommes à 300 mètres au dessous du niveau de la mer, et nous avons 2.400 mètres de montagne en plus pour nous protéger... Un météore ne peut pas nous frapper de plein fouet, étant donné l'angle d'orientation de cet abri ; quant aux radiations, d'énormes blindages de plomb sont là pour les arrêter. L'air même que vous respirez en ce moment n'est pas prélevé à la surface, mais renouvelé automatiquement par un apport extrait d'un réservoir et fabriqué par fixation chimique de l'anhydride carbonique et par diffusion d'oxygène et d'ozone...

Effaré par toutes ces précisions techniques que Norfeld donnait avec une aisance presque désinvolte, le Ministre grommela en levant les bras au ciel :

— Holà ! Arrêtez-vous, docteur !... Je ne comprends rien à toutes ces choses... Je ne suis qu'un politicien, moi, je ne suis pas un savant...

Le président Adelfaust intervint :

— Allons, ne perdez pas votre temps ici, Norfeld... Si j'ai, voulu dès à présent vous faire savoir que je vous ai choisi pour être mon successeur, ne croyez surtout pas que ce soit la peur qui m'inspire... Je sais parfaitement que je suis hors de danger ici. Néanmoins...

Il se pencha sur sa table où se trouvait étalée une Immense carte de l'Empire Atlantique, puis il prononça d'une voix résolue :

Que ce soit à Londres ou à Paris ou ailleurs, là où l'ennemi aura fait des victimes, je m'y rendrai sur-le-champ... Mon devoir est d'être avec ceux des miens qui souffrent... Allez, Norfeld, laissez-nous...

Le savant appuya sur le bouton et les portes coulissèrent avec un léger bruit. Lorsqu'elles se furent refermées. Le Président dit au Ministre :

— Voyez-vous, mon cher, cette guerre funeste qui vient d'éclater est la plus affreuse désillusion de toute ma vie... Je n'avais qu'un rêve, qu'un désir, qu'une ambition : faire de notre siècle, de ce XXI^e siècle qui a vu tant de progrès scientifiques, le premier de l'Histoire que nulle guerre n'ait souillé... Après ma mort, Norfeld, j'en suis sûr, aurait continué à gouverner dans cette même ligne pacifique, car il est encore plus que moi passionné pour la paix... Seulement...

Le vieillard se redressa et, les poings serrés, il articula d'une voix sombre :

— Seulement, malheur à ceux qui nous attaquent !... Nous saurons nous défendre et nous saurons nous venger ! Dussé-je anéantir jusqu'au dernier vestige de vie sur cette planète, nos ennemis seront châtiés, je le jure devant Dieu ! Et ma juste colère sera impitoyable !...

II

Pareil à un monstre fantastique, le soldat se tenait au garde-à-vous, immobile devant son capitaine. L'épaisse combinaison isolante qui l'enveloppait était maculée de boue et même son casque, assez semblable à un casque de scaphandre, était tout éclaboussé de vase. Mais, à travers les grosses lunettes, ses yeux bridés souriaient.

Sa voix, légèrement déformée par le microphone portatif prononça les paroles traditionnelles :

— Mission terminée, mon capitaine.

— Parfait ! Rentrez dans vos casemates et attendez les ordres.

Le soldat fit demi-tour et s'éloigna vers le canot-amphibie avec lequel il était venu et où l'attendaient deux autres soldats. Il y eut le bruit d'une explosion de moteur, puis le canot démarra, roula sur le sable pendant une trentaine de mètres, dévala la pente de la rive, fouetta l'eau du lac et fila à toute vitesse en soulevant des gerbes d'écume.

Par acquit de conscience, le capitaine Fédor Obienko continua encore pendant une bonne dizaine de minutes à surveiller à la jumelle, l'étendue glauque du lac. Lorsque le canot-amphibie eut disparu au loin et que son sillage blanc se fut effacé, le silence retomba lourdement sur l'immense paysage solitaire et désolé.

Fédor hocha la tête.

— « Mission terminée ! » pensa-t-il avec une sorte de désespoir amer. « Et maintenant que la tragédie a commencé, quelles catastrophes vont se produire ? Le feu, l'agonie et la mort vont ravager le monde... et le sang des victimes va rejaillir jusque sur les bourreaux !... »

Lentement, il regagna son hélico-réacteur et il s'installa au volant de l'appareil qui s'éleva tout droit, à la verticale, comme un énorme moustique de métal argenté, puis glissa horizontalement et survola le lac à cent mètres d'altitude.

À présent que tout était rentré dans l'ordre, personne n'aurait pu se douter de la sinistre manœuvre qui venait de se dérouler dans ce décor paisible. Il n'y avait plus la moindre ride sur les eaux saumâtres du lac, plus la moindre rumeur guerrière sur ses rives.

Toute l'opération n'avait duré que trente-cinq minutes ! Les rampes sous-marines cachées dans les profondeurs du lac avaient été amenées à la surface et, lorsque les coupoles de protection s'étaient ouvertes, les soldats avaient admiré à quel point les machines délicates des engins avaient été protégées dans leur coquille étanche. Ensuite, les hydro-réacteurs de transport s'étaient amenés avec les cinq projectiles de gros calibre et, avec une précision quasi-

miraculeuse, les équipes spécialisées avaient monté les météores étincelants sur les rampes. Peu de temps après, par un déclenchement automatique que le général de division avait lui-même actionné du fond de son abri secret, les fusées avaient détonné ; cinq sifflements aigus avaient déchiré l'air à la même seconde et les projectiles fulgurants s'étaient arrachés de leur support pour se ruer vers l'espace...

Tout de suite après le lancement, les rampes avaient été immergées et les troupes étaient reparties.

A présent, le lac Balkhach, posé comme une gigantesque virgule grise dans l'étendue de la steppe sibérienne, avait de nouveau son aspect tranquille. Très loin vers le sud, les Monts Célestes découpaient leurs crêtes, et, derrière ces murailles, c'était le Turkestan, la Chine... La rivière Ili serpentait depuis les contreforts rocheux jusqu'aux rives du lac, et, vue du ciel, elle ressemblait à un ruban verdâtre.

Ayant achevé son vol d'inspection, Fédor prit de la hauteur et mit le cap sur Akmolinsk, directement au nord.

Vingt minutes plus tard, il posait son appareil sur la plate-forme métallique du Quartier-Général P. 17 et, moins de trois secondes après, la plate-forme s'enfonçait dans la terre, disparaissant comme par enchantement, tandis que « les panneaux se refermaient et reconstituaient d'une manière impeccable le décor naturel de ce coin de campagne, avec sa prairie vallonnée, ses arbres et ses bosquets.

*

* *

Pendant vingt-quatre jours – depuis cette aube où il avait reçu l'ordre ultrasecret de rejoindre l'Etat-major au Quartier-Général P. 17 – le capitaine Fédor Obienko s'était demandé ce qui se passait et ce que signifiait cet ordre.

Il avait cru, d'abord, qu'il s'agissait d'un simple exercice d'alerte comme il s'en déroulait un tous les trois ou quatre mois, et il ne s'était pas inquiété. Mais, après une semaine, quand l'ordre de garder les troupes consignées au secret avait été prolongé, une étrange angoisse s'était emparée de lui. Cette décision n'était pas normale, car jamais les manœuvres secrètes ne duraient plus de huit jours.

Et puis, quand il avait su que le Grand Etat-major Général était arrivé à P. 17 au complet, il avait pressenti des événements militaires graves. Il avait eu l'impression que l'Empire Asiatique prenait des mesures défensives. Un profond découragement s'était abattu sur lui : depuis qu'il aimait Kate, c'était la première fois qu'une période de quinze jours s'écoulait sans qu'il pût envoyer un message à sa fiancée. Qu'allait-elle imaginer ?...

Son découragement s'était mué en un véritable désespoir lorsque la consigne du secret avait encore été renouvelée la semaine suivante : c'était l'anniversaire de Kate et il se trouvait dans l'impossibilité absolue d'écrire à la jeune fille, de la rassurer, de lui expédier des vœux de fidèle tendresse.

Dès ce moment-là, il avait eu la certitude intérieure que des événements mondiaux très importants avaient nécessité la mobilisation de l'Armée Jaune et que, si cette tension politique ne se dénouait pas dans les quelques jours à venir, un conflit allait éclater qui le séparerait pendant longtemps de sa fiancée.

Hélas ! A présent, Fédor savait à quoi s'en tenir. Malgré le mur de silence que le Gouvernement avait dressé autour de l'armée, les officiers avaient compris. C'était la guerre, on ne pouvait plus en douter. Et le lancement des cinq projectiles meurtriers vers l'Europe prouvait que les hostilités seraient sans merci.

Quand il entra dans sa cellule d'officier, Fédor jeta un rapide coup d'œil sur la table pour voir si nul message ne l'attendait. Mais il n'y en avait pas, et il s'allongea sur sa couchette, les yeux fixés sur un portrait de Kate épinglé à la paroi, juste à côté du lit.

La pièce était minuscule, à peine trois mètres sur deux, et basse de plafond. Les murs étaient blancs, d'un blanc lisse et froid, que la lumière artificielle éclairait durement, bien que la source de cet éclairage ne fût point visible. A part la couchette et la petite table, il n'y avait comme meubles qu'une penderie pour les uniformes et les combinaisons, un tableau avec des cartes géographiques, une chaise, un fauteuil ; et, dans un coin, un poste, de vidéophone, avec le combiné télévidéo, branchés sur le réseau militaire.

Cette cellule d'officier, située à l'étage, 12, ne communiquait pas avec les chambrées des troupes ; on y accédait uniquement par une porte blindée donnant sur le long couloir circulaire où passaient à intervalles réguliers les cabines illuminées des ascenseurs pneumatiques.

L'installation souterraine comportait quarante étages. En fait c'était une sorte de gigantesque puits creusé dans les profondeurs de la terre, isolé par de nombreux revêtements concentriques de métaux divers, et dont toutes les issues se trouvaient éloignées de plusieurs kilomètres. Quiconque eût réussi à repérer une plate-forme d'atterrissage n'aurait nullement pu deviner, pour autant, l'emplacement du puits proprement dit, car seul l'Etat-major connaissait sa situation géographique exacte.

Comme les autres repaires du même genre – il y en avait cinquante-deux, répartis sur l'ensemble du territoire de l'Empire Asiate – celui-ci était pourvu d'un équipement tel, que l'Etat-major pouvait s'y installer et y séjourner indéfiniment, sans cesser de diriger

le pays, et sans éprouver la moindre difficulté pour commander l'armée.

Fédor se reposait depuis quelques minutes à peine quand la sonnerie stridente du télévidéo retentit. Il sauta aussitôt à bas de sa couchette. Déjà, sur l'écran fluorescent, le visage énigmatique d'un technicien de l'Etat-Major se précisait. Impersonnelle et cassante, la voix du soldat énonça un ordre :

— Capitaine Obienko, relève de l'équipe 238 au Centre des Communications, section de l'artillerie nucléaire. Durée du service : dix heures ; étage 37. Je répète ; Capitaine Obienko, relève de l'équipe 238...

Fédor attendit que le technicien eût terminé son message. Puis il appuya sur un bouton et prononça dans le micro :

— Message reçu.

Il quitta sa cellule, se dirigea vers les ascenseurs et appela une cabine.

Un plongeon de 200 mètres le déposa à l'étage 37. Peu après lui, arrivèrent au Poste 238 du Centre des Communications les autres gradés désignés pour relever l'équipe dont le service prenait fin. Les hommes échangèrent quelques consignes. Outre les opérateurs Osaki, Van-Ho et Hoang-Tsi, il y avait deux déchiffreurs, l'un pour le code-radio et les ultra-sons intra-planétaires, l'autre pour les images brouillées reçues par câble hertzien. Fédor les salua brièvement. Le premier était un Siamois au faciès grimaçant ; le second un Hindou à la mine pensive et absente.

Les spécialistes se mirent à leurs appareils et l'attente habituelle commença. Le silence complet régnait dans la cabine. Ces hommes ne savaient pas eux-mêmes quelles informations ils pouvaient éventuellement enregistrer. La distribution des diverses communications s'opérait selon un plan qui variait constamment et se divisait sur un grand nombre de postes récepteurs. Informations politiques, informations militaires, informations de surveillance, il y avait au moins cent rubriques différentes et chacune d'elles était dirigée sur l'indicatif propre de la section intéressée.

Immobile à l'écoute, Fédor ne put s'empêcher de songer de nouveau à sa fiancée. L'image bien-aimée de Kate obsédait douloureusement son esprit et il avait la sensation qu'une invisible main d'acier lui serrait le cœur comme dans un étau...

*

* *

Pendant que les hommes de quart demeuraient figés dans l'attente des nouvelles, une réunion solennelle se tenait à l'étage 40 –

le plus profond – du Puits 17.

Assis derrière une table en demi-cercle, les chefs de l'Empire Asiate écoutaient l'exposé que leur faisait un homme qui se tenait debout près d'un pupitre sur lequel il avait posé des documents ; à deux mètres d'écart environ, et juste au centre ; du demi-cercle formé par les auditeurs, l'homme parlait sans consulter ses notes, le regard perdu dans un rêve indéchiffrable...

Il y avait là, dans cette assemblée suprême, le, Président Tchang-Tsin-Lin, le Maréchal Stavorsky, le Pandit Kashrad Ali, le Professeur Truong, l'Amiral de l'air Hiro-Samo, la directrice des sections biologiques de l'Académie Militaire, le Ministre de la Sécurité, quelques autres hauts Fonctionnaires et une dizaine de secrétaires. Tous avaient les yeux fixés sur l'homme qui parlait d'une voix lente et mesurée, sans un geste, sur un ton que nulle passion apparente ne faisait frémir.

Quel âge pouvait-il avoir cet homme ? Il était malaisé de le dire. Quarante-cinq ans ? Cinquante ? Davantage peut-être ?... Son visage maigre et impénétrable, sa peau brune, lisse et brillante, ses pommettes accusées, ses yeux très légèrement bridés, d'un noir intense, ne révélaient rien à cet égard, il n'était ni grand ni petit, mais ses épaules un peu voûtées trahissaient la sécheresse de son corps ascétique. Il portait un uniforme des sections administratives de l'armée, un uniforme noir, sans insignes, ni grades, ni emblèmes. Son front bistre et parcheminé avait une ampleur extraordinaire, ampleur que soulignait la chevelure sombre et soyeuse plantée très en arrière. Ses longues mains brunes, aux doigts souples et effilés, étaient celles d'un homme d'étude.

Ce personnage que tous écoutaient avec une attention et un respect évidents était une figure célèbre de l'Empire. Et pourtant il n'avait point de nom. Plus exactement, il n'avait qu'un nom anonyme : « le Cerveau n°1 ».

Ayant parlé pendant dix minutes, il résuma comme suit cette première partie de son exposé :

— Telles sont les grandes lignes du mémorandum historique que nous diffuserons et où sont retracées les principales étapes de notre, passé. Est-il besoin de souligner la conclusion qui s'en dégage d'une manière si nette et si indiscutable ? Je ne le crois pas, Messieurs, Madame, et je suis convaincu que le sentiment qui domine en chacun de nous en cet instant pathétique est le même : le sentiment du devoir que nous accomplissons envers nos ancêtres, envers nous-mêmes et envers nos descendants. La Race Jaune doit gouverner l'univers et elle accepte cette tâche grandiose que lui assigne de toute éternité le Créateur. Cette mission est inscrite depuis toujours dans notre destin, et le monde entier le sait. Par son génie, par son courage, par son

abnégation, par sa fécondité et par sa sagesse, la Race Jaune, à la fois la plus ancienne et la plus jeune, la plus riche, aussi par la diversité des peuples qui la composent, est appelée au commandement de l'univers. Cette mission est résumée dans ce texte qui sera remis à tous les peuples de la terre. C'est aujourd'hui, Messieurs, Madame, que nous nous dressons devant l'Histoire et que nous répondons : présents !...

L'orateur fit une courte pause, puis reprit :

— J'aborderai maintenant l'aspect stratégique de notre glorieux combat. Cette synthèse vous permettra de voir le dessin d'ensemble des opérations, et vous y lirez la promesse certaine d'une victoire. Comme vous le savez, il ne nous était pas possible de frapper en même temps nos deux adversaires. Entre l'Empire Atlantique et l'Empire d'Amérique, nous devons choisir l'ennemi le plus faible, c'est-à-dire l'Europe. Plus tard, lorsque cette première conquête sera solidement établie, nous passerons à la seconde et dernière phase de notre croisade... Les objectifs à atteindre et les moyens à mettre en œuvre se tiennent étroitement. Je récapitule les points essentiels de notre offensive : attaque foudroyante de l'Europe afin de briser net toute tentative de résistance, destruction totale et simultanée des centres nerveux de l'Empire Atlantique, paralysie du système défensif de l'adversaire par contamination atomique, établissement des barrages radioactifs, destruction des ressources alimentaires par pulvérisation de toxines et diffusion de maladies végétales ruinant toutes les récoltes de fruits et de céréales, pollution des eaux par empoisonnement des nuages...

Cette fois, tout de même, un frémissement passa sur l'assemblée. En dépit de leur impassibilité presque surhumaine, les auditeurs n'avaient pu s'empêcher de réagir à l'énoncé du plan de bataille général tel que l'avait conçu l'État-major. Mais ce n'était pas l'angoisse que révélaient tous ces regards braqués sur l'orateur, loin de là ! C'était la sourde exaltation de l'orgueil, la joie vertigineuse de la puissance et de la grandeur s'élançant vers l'apothéose du triomphe !

Le Cerveau n°1 rassembla les documents qu'il avait déposés sur le pupitre et conclut :

— Les opérations seront déclenchées à un rythme rapide, et successivement. Chacune de nos attaques sera précédée d'une invitation à capituler : nous demanderons simplement que les chefs de l'Empire Atlantique viennent se constituer prisonniers entre nos mains. Nous éviterons toute cruauté inutile, et les peuples du Vieux Continent sauront ainsi que ce n'est pas la haine qui dicte nos combats, mais la certitude d'un devoir sacré qui nous incombe... La guerre et la conquête doivent être entièrement terminées en l'espace de neuf jours, ce qui mettra l'Empire d'Amérique devant le fait

accompli et coupera court à une éventuelle tentative d'intervention de ce côté-là... Je suis maintenant à la disposition des membres du Conseil qui auraient des questions à me, poser...

Il alla s'asseoir à l'extrémité de la table et il croisa les bras. Ses prunelles sombres fixèrent machinalement un point de la paroi, droit devant lui ; mais on devinait que ce qu'il contemplait, c'était, sur l'écran de son imagination, les cinq météores étincelants qui naviguaient comme des étoiles d'argent dans l'espace et s'en allaient porter sur les vieilles cités d'Europe l'orage de mort enfermé dans leurs flancs.

Parmi l'assemblée, personne ne bougea ; tous les visages, tendus et graves, étaient tournés vers le Cerveau n°1. La plupart des secrétaires n'avaient jamais vu en chair et en os cet homme dont le prestige était immense et qui, en fait, bien qu'il ne fût investi d'aucun grade ni d'aucun titre, et qu'il ne fût pas davantage responsable de l'exécution des plans projetés par le gouvernement, était considéré comme le véritable chef de l'Empire. Sa formidable capacité mentale et sa prodigieuse faculté d'assimilation faisaient de lui le maître incontesté, quoique occulte, des réunions secrètes du Conseil. Ses connaissances techniques, sa mémoire exceptionnelle, son raisonnement infaillible et l'étendue stupéfiante de son expérience spirituelle lui valaient d'exercer une autorité à laquelle personne n'eût songé un seul instant à opposer la moindre résistance.

Depuis près de vingt ans, le Cerveau n°1 avait élaboré toutes les grandes mesures politiques, sociales et scientifiques du pays. Et c'était lui, également, qui avait conçu les plans stratégiques de cette guerre qui venait de commencer.

Soudain, la voix grave du Président Tchang-Tsin-Lin s'éleva. Il s'adressait au Cerveau n°1 :

— Quand aurons-nous des nouvelles militaires, Maître ?...

Le Cerveau n°1 jeta un bref regard sur sa montre-bracelet et répondit d'une voix neutre :

— L'ennemi a probablement détecté à présent la trajectoire de nos projectiles. Il faut prévoir un appel officiel du gouvernement Atlantique... *Mais nous ne répondrons pas à cet appel...*

*

* *

Effectivement, les opérateurs du Poste 122 venaient d'enregistrer un appel officiel de l'Empire Atlantique à tous les Centres d'Informations du monde.

Puis, très peu de temps après, il y eut un moment de stupeur au Poste 238 où le capitaine Fédor Obienko reçut simultanément, de ses

deux déchiffreurs, des textes brefs dont la lecture le fit pâlir.

En hâte, il demanda au télévidéo la ligne du Quartier-Général.

— Message militaire confidentiel, prononça-t-il devant le micro de son appareil.

— Un instant, fit le technicien dont la face plate brillait sur l'écran.

Deux secondes s'écoulèrent, puis la voix reprit :

— On vous attend à l'Etage 40, capitaine Obienko,

Fédor, ôtant son casque antimagnétique, quitta son poste sur-le-champ et courut vers l'ascenseur. A l'étage 40, un soldat qui guettait son arrivée, le conduisit aussitôt à la Salle du Conseil.

C'est le Maréchal Stavorsky, sanglé dans son uniforme de chef de l'Armée Jaune, qui accueillit lui-même le capitaine et prit les deux messages confidentiels. Dès que Fédor fut sorti, le Maréchal prit connaissance des textes. Les deux informations disaient la même chose, quoique avec des mots différents.

Alors, fronçant ses sourcils broussailleux, le Maréchal se tourna vers le Cerveau n°1 et articula d'un air sombre :

— Voici du nouveau, Maître ! Dix météores émanant de la péninsule, ibérique viennent d'être lancés dans l'ionosphère à destination de notre territoire !...

Tous les membres du Conseil se levèrent et dévisagèrent plus anxieusement encore le Cerveau n°1. Celui-ci, toujours assis, les bras croisés, hocha deux ou trois fois la tête d'un air méprisant et laissa tomber de sa voix lente et mesurée :

— Les grandes œuvres ne se réalisent jamais que dans le sang et dans les sacrifices... Il y aura des morts et des ruines dans nos pays, hélas, mais la Vieille Europe sera vaincue. Cette, riposte était prévue ; les mesures de protection seront appliquées dès que nos centrales d'alerte auront repéré les objectifs visés par l'ennemi. C'est la guerre ! A nous de la gagner !...

III

Kate Lincoln était sortie de chez elle en courant. Ses yeux étaient encore rouges tellement elle avait pleuré, mais, à présent qu'elle avait surmonté sa crise de désespoir, on voyait à la crispation de ses traits et au pincement de ses lèvres qu'elle faisait appel à toute sa volonté pour supporter avec courage la terrible épreuve que les événements lui imposaient.

Elle arriva toute essoufflée à la station d'hélicotax et sauta dans la nacelle d'un appareil en criant au chauffeur-pilote :

— A la Centrale Télégraphique Inter-Empire, je vous prie !

— Très bien, miss ! répondit le pilote en claquant la portière de sa cabine.

Après quelques vrombissements du moteur atomique, l'engin s'envola et, tout en prenant un peu de hauteur, glissa en souplesse vers le quartier administratif de Omaha. Comme dans presque toutes les villes transformées lors des grands travaux d'urbanisme, au début du siècle, tous les services publics avaient été groupés dans de beaux édifices clairs, bâtis dans la banlieue nord. De nombreux hélicotax sillonnaient le ciel, ainsi que des appareils privés.

Kate débarqua sur la grande esplanade du centre Nord, paya le chauffeur et se dirigea d'un pas rapide vers le Bureau Télégraphique Inter-Empire. Elle avait décidé d'envoyer un ultime message à son fiancé, avant que les communications ne fussent officiellement rompues.

Il y avait une foule énorme dans le hall du bâtiment ; toutefois, les gens n'avaient pas besoin de se bousculer ni d'attendre : un simple coup d'œil sur l'« Indicateur des Lignes » était suffisant pour connaître le prix du télégramme, selon le nombre de mots et la distance du lieu de destination.

La jeune fille referma le gros livre, puis elle prit un petit tube d'acier sur un des nombreux rayons métalliques qui couvraient les murs du vaste bureau, l'ouvrit, et en retira un formulaire qu'elle remplit comme suit :

Destinataire : Capitaine Fédor Obienko, en résidence à Penza, boîte postale n° 34.789 du 45me secteur — Empire Asiatique.

Texte du message : Ai deviné les motifs de ton silence. Je t'aime et je t'attends fidèlement. Notre amour nous protégera. A toi pour la vie — Kate.

Elle roula le formulaire, le glissa dans l'étui de métal, y déposa également le montant de la taxe du télégramme, referma le tube et le laissa tomber dans une bouche pneumatique qui le happa pour l'acheminer directement à la salle des opérateurs.

Certes, elle n'était pas du tout sûre que son message d'amour atteindrait Fédor. Dieu sait où il se trouvait en ce moment ?... Mais, s'il était en mission militaire quelque part dans l'immense Empire Jaune, peut-être qu'on lui ferait suivre le télégramme et, si la consigne du secret venait à être levée, peut-être le recevrait-il ? Les chances de réussite semblaient maigres, mais Kate voulait néanmoins tenter le maximum pour rassurer celui qu'elle aimait.

*
* *

Quand elle arriva à la maison, son père et sa mère suivaient avec angoisse la dernière émission du « World Show ». Dans le silence de la pièce, la voix de Bob Lidinghouse disait :

— Tous nos postes hyper-radar suivent la course des météores. Comme nous vous l'avons expliqué, les projectiles sont montés à mille kilomètres de hauteur et leur trace n'eût plus été décelable si nos postes n'avaient branché en temps voulu les agrandisseurs spéciaux pour l'exploration sidérale. Cependant, ce n'est pas sans peine que nos observateurs parviennent à suivre d'une façon permanente la progression des engins ; en effet, la vue est brouillée par les fréquents passages des corpuscules célestes dont la présence se traduit par des stries lumineuses qui viennent constamment zébrer les écrans de haut en bas. Selon les calculs, les météores lancés sur le Vieux-Continent auront bientôt accompli la partie supérieure de leur trajectoire et le moment approche où ils vont amorcer leur chute sur l'objectif. A partir de ce moment-là, leur vitesse deviendra de plus en plus grande et on estime qu'ils ne mettront guère plus de 30 à 40 minutes pour percuter les villes-cibles. Nous vous répétons toutefois que les dispositifs de sécurité totale ont pu fonctionner pleinement à Londres, à Paris, à Berlin, à Madrid et à Rome, selon les nouvelles qui nous ont été transmises. Nous allons passer sur l'écran les images que nous avons pu enregistrer sur nos hyper-radars...

On vit apparaître une masse confuse et nébuleuse où cinq petits points scintillants se déplaçaient avec une lenteur irréaliste. On eût dit cinq grains de poussière dans une nappe de brouillard furtivement traversée par un rayon de soleil.

— C'est hallucinant, balbutia la mère de Kate d'une voix altérée par l'émotion. Il est presque impossible de réaliser que ces minuscules points lumineux soient... soient des bombes aussi effroyables !...

La lenteur apparente avec laquelle les météores voyageaient dans l'espace donnait à cette vision un aspect de rêve, de cauchemar plus exactement.

Le père haussa les épaules et ricana sur un ton désabusé :

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que ces machines infernales peuvent contenir, mais je suis prêt à parier que nous allons apprendre des choses horribles quand les bombes seront tombées... c'est-à-dire dans trois-quarts d'heure !... Les gouvernements parlent de protection, naturellement ! C'est une façon d'empêcher les peuples de devenir fous de peur... Mais je vous garantis que ce sera un cataclysme terrifiant, et je ne donne pas cher de la peau des malheureux habitants de ces villes !... Quelle misère !...

L'écran du vidéo s'éteignit, puis se ralluma aussitôt. Une carte de l'Asie, apparut, surchargée de dix flèches rouges. La voix de Bob Lidinghouse prononça :

— *On nous communique à l'instant les dernières précisions au sujet des dix projectiles lancés par les Atlanticaïns pour riposter à l'agression des Jaunes. Les calculateurs électroniques connectés aux appareils de détection indiquent comme points de chute probables les villes suivantes de l'Empire Asiatique : Moscou, Abadan, Delhi, Pékin, Kharbine, Tokio, Moukden, Hanoï, Singapour et Tomsk. Nous sommes informés, par ailleurs, que dans toutes les villes citées les manœuvres de sécurité ont été déclenchées...*

Kate, saisie d'horreur, suivait d'un œil hagard le tracé des flèches rouges sur la carte. Elle pensait à Fédor qui, peut-être, se trouvait dans une de ces villes avec ses soldats.

Voyant l'angoisse indicible de sa fille, le père s'approcha d'elle et murmura avec douceur :

— Je ne cherche pas à te consoler par de vaines paroles, ma chérie, mais si tu penses que ton fiancé pourrait être tué par un de ces engins, je crois que tu te trompes. Réfléchis... Fédor est officier dans l'artillerie nucléaire ; on ne l'enverra donc pas dans une des zones menacées, cela va de soi. Il est même probable qu'on l'enverra le plus loin possible des points dangereux, puisqu'il n'a rien à voir avec les sections de protection et que, de plus, on aura besoin de lui pour la suite des opérations...

— Oui... je... tu as sans doute raison, bégaya Kate qui se tordait les mains dans un geste d'insurmontable anxiété.

De nouveau, l'écran devint noir puis se ralluma. Et le speaker du « World Show » déclara :

— *Les bombes « sangsue » lancées par l'artillerie défensive de l'Atlantique ne semblent pas constituer une défense efficace. On signale que trois de ces bombes de barrage ont, jusqu'ici, manqué les météores au passage. Cependant, le fait qu'elles aient explosé 50 secondes après le croisement avec leur cible, démontre que le système « détonateur de*

proximité » a bien été influencé par le météore. On ne sait pour quelle raison l'éclatement des sangsues s'est produit trop tard dans les trois cas. Si c'est une coïncidence, elle est extraordinaire ; s'il s'agit d'un dérèglement des appareils automatiques, ce n'est pas moins troublant... Attention, voici un nouveau communiqué : toutes les bombes « sangsue » ont manqué leur cible et plus rien, désormais, ne peut s'opposer à la course des lourds météores dont les flancs, bourrés de plutonium et d'hélium, feront bientôt jaillir la mort. Que le Dieu tout-puissant ait pitié des habitants de Londres, de Paris, de Berlin, de Madrid et de Rome... Le cœur nous manque pour dire un adieu à ces villes glorieuses et vénérables qui vont être effacées à jamais de la surface du globe... En signe de deuil, nous interrompons notre émission pendant une minute...

C'était d'une voix enrouée que Bob Lidinghouse avait prononcé sa dernière phrase. L'écran s'éteignit. Kate et sa mère pleuraient silencieusement.

IV

A mesure que s'approchait l'instant fatal où les météores lancés par l'Armée Jaune allaient s'abattre sur les villes européennes, la folle angoisse du monde en attente augmentait et atteignait son paroxysme.

Dans l'univers tout entier, les gens suivaient avec une sourde horreur ce duel cyclopéen. Toute vie semblait avoir cessé sur le globe terrestre. Les rues étaient désertes, les usines avaient arrêté le travail, plus un seul avion ne passait dans le ciel. Mais, en revanche, l'activité des postes émetteurs et récepteurs était devenue fébrile, frénétique même. Dans l'éther, les messages croisaient leurs ondes à un rythme proche de l'hystérie. Et, inlassablement, avec une sorte d'entêtement lugubre et désespéré, les diffuseurs ultra-soniques souterrains propageaient éperdument les ultimes consignes de défense passive.

Hommes, femmes, enfants, riches et pauvres, voyageurs et malades, tout le monde suivait sur les écrans des vidéos le déroulement de la tragédie. Pour la première fois, le XXI^e siècle connaissait les affres inhumaines de la Grande Peur collective...

Fédor Obienko, toujours crispé à son poste d'écoute, était livide. Il avait posé devant lui son chronomètre de précision et l'oreille attentive, la main prête à écrire le texte du communiqué qu'il guettait, il fixait d'un œil dilaté par l'épouvante la ronde implacable de l'aiguille des secondes qui tournait, tournait, tournait, hallucinante.

Un des déchiffreurs, un officier hindou, lui toucha l'épaule et lui passa un message qu'il venait de mettre au clair. Fédor parcourut le texte, puis il se leva et appela immédiatement le Maréchal Stavorsky au télévidéo. Comme il ne s'agissait que d'une confirmation d'un précédent message, Fédor avait le droit selon les consignes de service, de transmettre la dépêche par télévidéo.

Le masque glabre et dur du Maréchal apparut sur l'écran, Fédor annonça aussitôt dans le micro :

— Capitaine Obienko, poste 238. On confirme de Delhi et de Tokio que cinq nouvelles sangsues lancées par notre artillerie de chasse pour intercepter les projectiles atlanticaïns ont manqué leur cible. Message terminé.

L'écran s'éteignit et Fédor reprit l'écoute.

*

* *

A l'étage 40, dans la Salle du Conseil, la communication du capitaine Obienko souleva un murmure d'étonnement et de consternation.

— Mais enfin ! s'écria le Président Tchang-Tsin-Lin d'une voix frémissante de colère, que se passe-t-il ? Nos techniciens sont-ils fous ?...

Les yeux bridés du Président flamboyaient. Lui qui était connu pour son impassibilité légendaire, on eût dit que les événements entamaient pour la première fois son sang-froid.

Il apostropha le Maréchal sur un ton agressif et violent :

— Que signifie cette histoire, Stavorsky ? Comment expliquez-vous cette défaillance de nos projectiles de chasse ? Ou bien vos soldats sont ivres, ou bien les calculs de vos officiers sont faux ! Dans les deux cas, vos hommes sont coupables !...

Raide comme un piquet, les yeux encore fixés sur l'appareil de télévidéo, le Maréchal répondit d'une voix blanche :

— S'il y a des coupables, ils seront fusillés, Président !... Mais... mais, j'avoue que je ne comprends pas... Les troupes qui opèrent en ce moment sont des troupes d'élite et leur incompétence me stupéfie...

Le Cerveau n°1 intervint alors et dit sur ce ton calme et mesuré qui lui était habituel :

— Avant de mettre en cause l'habileté de nos soldats et la compétence de nos techniciens, je pense qu'il serait judicieux d'attendre des rapports « détaillés » sur cette question. Il y a un fait étrange qui me frappe et qui, peut-être, vous échappe... Comme vous le savez, nos espions ont pu nous procurer les plans des bombes « sangsue » utilisées par les Atlanticaïns ; ces engins de chasse ne sont pas les mêmes que les nôtres, ils sont basés sur un principe tout à fait différent. Or, jusqu'à présent, ni les sangsues de l'adversaire ni les nôtres n'ont touché une seule fois leur cible !...

Deux rides profondes barrèrent le front du Maréchal Stavorsky. Ayant réfléchi une seconde, il dit au Cerveau n°1 :

— En effet, c'est bizarre. Mais où voulez-vous en venir, Maître ?...

— A ceci : avant d'envisager des sanctions contre les soldats et contre les techniciens de notre artillerie, attendons la suite des communiqués. L'inefficacité des deux tirs de barrage, tant le nôtre que celui de l'ennemi, est un phénomène qui me paraît digne d'être examiné avec soin et circonspection. Gardez-vous des conclusions hâtives, nous ne...

A cet instant, le signal de l'appareil de télévidéo se fit entendre et le Maréchal prit la communication en appuyant d'un geste sec sur le bouton de contact. De nouveau, sur l'écran, le visage crispé du capitaine Obienko se dessina, tandis que sa voix annonçait :

— Capitaine Obienko, poste 238. On confirme de Moukden, de Singapour et d'Abadan que quinze bombes « sangsue » ont éclaté sans atteindre les météores ennemis. Message terminé.

Quand l'écran s'éteignit, il y eut à nouveau un murmure parmi l'assemblée, puis un silence pesant. Les membres du Conseil suprême semblaient de plus en plus décontenancés à mesure que les échecs de l'artillerie de défense se confirmaient.

Le Cerveau n°1 comprit alors qu'il devait dire quelque chose de positif pour dissiper l'atmosphère pessimiste qui commençait à ébranler la foi de ses collègues. Tous les regards étaient braqués sur lui avec une avidité presque morbide.

— Mes amis, dit-il en regardant ostensiblement sa montre-bracelet, ce qui compte en ce moment, je vous le rappelle, ce n'est pas le travail de l'artillerie de barrage, mais la réussite de notre offensive. Dans quatre minutes exactement, les cinq plus belles villes de l'Empire Atlantique seront détruites de fond en comble *et nous lancerons alors notre ultimatum*. Je suis convaincu que l'ennemi, devant l'ampleur du désastre, capitulera immédiatement... Accordez-moi encore...

Un faible sourire détendit ses traits, il regarda sa montre et murmura :

— Encore trois minutes...

*

* *

Dans le poste d'écoute 238, Fédor fixait, lui aussi, le cadran de sa montre. Il était pâle comme un mort et une sueur d'angoisse mouillait son front.

Plus que deux minutes ! pensa-t-il avec un bref vertige d'effroi, tandis que la vision des météores frappant les villes d'Europe hantait son esprit.

Quelques années plus tôt, il avait assisté aux essais des projectiles dans le désert de Gobi et il se souvenait de l'impression effroyable que lui avaient laissée les explosions expérimentales des engins meurtriers.

Or il ne s'agissait plus d'une expérience, cette fois ! Le jaillissement apocalyptique des gerbes de feu et des nuages radioactifs n'allait pas ébranler un désert, mais anéantir des êtres vivants et détruire des maisons, des cathédrales, des musées, des universités, des laboratoires !...

Plus qu'une minute ! murmura-t-il à haute voix, affolé.

Sur le cadran de sa montre, l'aiguille des secondes venait d'entamer son dernier tour. L'instant fatidique approchait, approchait, approchait...

Fédor crut réellement que son cœur allait cesser de battre. La transpiration qui ruisselait dans son dos était à la fois brûlante et glacée.

Malgré lui, il ferma les yeux quand l'aiguille arriva, par brèves saccades, à la fin de sa course circulaire...

Pendant les quelques minutes qui suivirent l'instant décisif, il y eut un silence complet sur les ondes.

Puis, tout à coup, les appareils récepteurs se mirent à crépiter. Fédor enregistra rapidement le premier message et le passa au déchiffreur hindou. Une joie insensée brillait dans les yeux de l'Oriental lorsqu'il prit le texte pour le décodifier.

Fédor savait déjà ce que dirait le communiqué, et cette pensée l'accablait d'une tristesse plus lourde que la mort. Car il haïssait la guerre de toutes ses forces et il devait faire appel à tous ses sentiments de patriotisme, d'honneur militaire et de loyale obéissance pour ne pas maudire dans son for intérieur ceux qui avaient déclenché ce combat monstrueux.

Soudain, il fut frappé par l'attitude étrange de l'officier hindou qui achevait de mettre au clair le communiqué. La face brune du déchiffreur semblait avoir viré au gris et toute son attitude trahissait un complet désarroi.

Comme un automate, l'Hindou se leva et remit le texte à Fédor. Pendant que ce dernier le lisait, l'autre déchiffreur apporta à son tour un communiqué mis au clair.

Alors, malgré le pouvoir qu'il avait de dissimuler ses pensées intimes, le capitaine Obienko ne put réprimer un mouvement de saisissement. L'espace d'une seconde, une lueur d'espérance brilla dans ses prunelles brunes, mais il se domina aussitôt et ses traits se figèrent dans le masque impénétrable qui convenait à un gradé pendant le service.

Il se leva, mit le contact du télévidéo et articula :

— Capitaine Obienko, poste 238. Message militaire confidentiel.

Deux minutes plus tard, l'opérateur répondait :

— On vous attend à l'Etage 40, capitaine Obienko.

*

* *

Dans la Salle du Conseil, les chefs de l'Empire Jaune attendaient les nouvelles avec une impatience qu'on devine. Aussi le capitaine Obienko mit-il un temps extraordinairement court pour gagner le lieu où on guettait son arrivée. Comme dans un conte de fée, une cabine d'ascenseur, portes ouvertes, l'avait cueilli au vol ; puis, après une plongée de 300 mètres, il avait franchi presque en courant la première porte blindée d'acier, la deuxième porte de cuivre massif et, enfin, la fabuleuse porte de plomb qui donnait accès dans l'antre de l'État-

major.

Au moment de remettre au Maréchal Stavorsky les deux messages secrets, Fédor se demanda une fois de plus s'il était en train de rêver ou de vivre vraiment les événements incroyables qui se passaient. Et il se demanda aussi comment les chefs de l'Empire allaient réagir en apprenant les nouvelles sensationnelles dont il était porteur.

Quand le Maréchal eut parcouru les dépêches, ses collègues du Conseil Suprême eurent l'impression qu'il allait s'écrouler sur le sol, comme un homme brusquement foudroyé par une attaque ou par une crise cardiaque. La face décomposée, les yeux exorbités, les lèvres tremblantes, il dut s'appuyer à la table et il fut littéralement incapable de prononcer un mot. Il avait la bouche ouverte, mais nul son ne franchissait sa gorge.

Impressionnés, les témoins de la scène hésitèrent une seconde, puis plusieurs personnes se précipitèrent pour aider le Maréchal. Mais, se ressaisissant, Stavorsky les arrêta d'un grand geste du bras et il tendit les deux dépêches au Cerveau n°1 en bégayant d'une voix à peine distincte :

— Je... je ne... lisez cela... Maître !...

Le Cerveau n°1 prit les messages et les lut, pendant que le Maréchal, l'air complètement hébété, se passait lentement le revers de la main sur le front, comme un homme saisi de vertige.

Tout à coup, dans le silence, la voix du Président Tchang-Tsin-Lin éclata, vibrante d'énervement :

— Eh bien, et alors ? Parlez, voyons ! Parlez ! Qu'y a-t-il encore ? Nos coups ont dû frapper l'ennemi à présent ? Que disent ces messages ...

— Je vais les lire à haute voix, répondit le Cerveau n°1, mais je vous demande à tous de rester calmes quand vous serez au courant de ce qui se passe... il prit un temps, puis, de cette même voix toujours si tranquille, il donna connaissance des communiqués :

— *Centre des renseignements du réseau clandestin Atlantique en relais avec les postes ultra-soniques, communique à P. 238 : météore n°1, destination Londres, tombé en mer du Nord ; météore n° 2, destination Berlin, tombé en Mer Baltique...*

— Comment ? Comment ? glapit Tchang-Tsin-Lin d'une voix que l'indignation rendait suraiguë, Londres et Berlin n'ont pas été touchés par nos engins ? Mais alors ?... Tout est à refaire ?... Notre plan prévoyait que...

Cerveau n°1 lui coupa la parole très sèchement :

— Voulez-vous me laisser terminer la lecture de ces messages, je

vous prie ? Vous aurez d'autres motifs pour crier et gesticuler quand vous connaîtrez la suite !...

— Comment ? répéta machinalement le Président, à la fois interloqué et inquiet. Eh bien, continuez, on vous écoute...

Cerveau n°1 poursuivit donc :

— *Météore n° 3, destination Paris, tombé dans la Manche ; météore n° 4, destination Rome, tombé en Adriatique ; météore n° 5, destination Madrid, tombé en Méditerranée, entre la côte espagnole et les Baléares. Aucune explosion n'a eu lieu, même dans les eaux. Message terminé.*

Cerveau n°1 lança la dépêche sur la table, puis il lut la seconde :

— *Station centrale de surveillance du territoire Asiatique au poste 238 du Grand Quartier-Général. Les dix bolides ennemis à destination de notre pays se sont brusquement abattus avant la fin de leur trajectoire présumée. Aucune déflagration. Les projectiles sont tous tombés dans des régions désertiques. Nos équipes spécialisées sont en route vers les points de chute identifiés. On ne signale ni victimes ni dégâts. Message terminé.*

Il jeta le papier sur la table et ajouta comme pour lui-même :

— Voilà bien l'histoire la plus ahurissante que j'aie jamais rencontrée au cours de mon existence !

Puis, comme toute l'assemblée commençait à parler en même temps, il leva les deux bras pour réclamer le silence et il articula en détachant ses syllabes :

— Mes amis, ce n'est pas le moment de se perdre en vaines récriminations. Nous nous trouvons devant une situation tout à fait exceptionnelle et je dirais même, devant un mystère à première vue inexplicable ! Si l'un d'entre vous se sent en mesure d'exprimer une Opinion valable, qu'il parle...

Le silence devint alors si complet qu'on aurait pu croire que tous retenaient leur souffle.

Cerveau n°1, après s'être recueilli un long moment, s'adressa au Professeur Truong, Chef d'État-major Scientifique de l'Empire Asiate :

— Dites-moi, professeur, existe-t-il actuellement, selon vous, une conjoncture météorologique particulière ?

Truong, un petit homme trapu aux cheveux très noirs, au faciès caractéristique de Cambodgien, répondit sans hésiter :

— Non ! J'ai vérifié moi-même, quelques minutes avant le lancement de nos météores, la situation atmosphérique. Je n'y ai rien relevé d'anormal...

— Vous avez là les derniers bulletins transmis par les observatoires ?

— Oui...

— Permettez-moi de vous demander de les vérifier une fois

encore... Je ne vois guère qu'une perturbation atmosphérique d'un genre tout à fait exceptionnel qui aurait pu se produire subitement et affecter de la sorte tous les projectiles autoguidés... Soit une brusque et intense variation du magnétisme terrestre, soit des décharges soudaines d'effluves statiques, c'est à examiner ; mais, en tout cas, il s'agit d'une perturbation capable de dérégler les contrôles de course...

Le professeur Truong tira de sa serviette une liasse de feuillets couverts de chiffres et de graphiques qu'il étudia rapidement.

— Non, dit-il finalement en tendant les feuillets au Cerveau n°1, je ne remarque rien d'anormal. D'ailleurs, je vous avoue en toute franchise que je ne vois pas quelle perturbation d'ordre physique serait susceptible d'influencer la marche ou même la précision de la trajectoire de nos engins. Toutes les causes de perturbations sont connues dès le départ et font l'objet de corrections compensatoires. Quant à l'éventuelle variation d'une de ces causes pendant la durée même du voyage des météores, vous conviendrez avec moi qu'il s'agit là d'une supposition proche de l'absurde !... Ce ne serait pas la peine d'avoir réuni les observations et les expériences de tous les siècles passés, pour imaginer qu'un phénomène atmosphérique ou météorologique inconnu puisse survenir à l'instant même où nous lançons nos projectiles...

Vivement intéressés par ce dialogue entre les deux savants – et sachant fort bien que leur propre ignorance les obligeait à se taire – les autres membres de l'assemblée écoutaient avec l'espoir d'apprendre pour quel motif la première phase de cette guerre (qu'ils considéraient comme une guerre sainte) se soldait par un échec si lamentable.

Pour appuyer son argumentation, le Professeur Truong ajouta d'une voix plus assurée :

— Admettons même un instant que cette perturbation inconnue jusqu'ici se soit produite ; cela n'explique, nullement pourquoi ni comment les fusées « sangsue » ont éclaté trop tard !...

— Ah, pardon ! rétorqua le Cerveau n°1, je n'affirme pas que les deux catégories de phénomènes sont liées. Il peut y avoir une cause scientifique à la déviation des météores, et un vulgaire sabotage des mécanismes automatiques des bombes « sangsue »...

Le Ministre de la Sécurité, Kam-Nah, intervint alors et déclara d'un ton catégorique :

— Le sabotage est exclu ! N'oubliez pas que toutes nos fusées de barrage ont manqué leur cible ; or elles ont été lancées de bases très éloignées les unes des autres, et ces bases n'ont jamais entre elles de communications directes.

— D'accord ! acquiesça le Cerveau n°1, mais à la fabrication des engins ?

— Radicalement impossible ! Les contrôles sont trop nombreux, et trop minutieux, surtout ; la moindre défectuosité serait infailliblement repérée.

— Alors ? s'écria le Président, manifestant une soudaine impatience mêlée d'irritation. Votre conclusion, c'est qu'il n'y a ni sabotage ni explication scientifique ? Vous allez peut-être affirmer que nos météores ont agi par pure fantaisie personnelle, par une sorte de caprice mécanique ?

Se sentant visé, le Cerveau n°1 haussa les épaules.

— Mes amis, déclara-t-il, il est évident que nous nous trouvons devant un phénomène insoluble à l'heure présente, un phénomène d'autant plus mystérieux qu'il affecte non seulement nos armes mais également celles de l'adversaire... Il serait ridicule de vouloir résoudre un problème dont tous les éléments nous manquent : on ne résout pas une équation dont tous les termes sont des inconnues. Ceci dit, ne perdons pas de vue que notre but final ne dépend pas du fonctionnement anormal de quelques météores. Une tentative malheureuse n'a jamais été synonyme de défaite... je préconise le lancement immédiat d'une nouvelle salve de météores, suivie de l'érection de murs de poussières radioactives divisant l'Empire Atlantique en fragments isolés les uns des autres ([1]). Afin d'empêcher les hyper-radars de l'ennemi de détecter trop vite nos fusées chargées de poussière, les lancements se feront depuis nos bases secrètes immergées au large du Golfe de Gascogne. En outre, pour que nos fusées aient plus de chances d'arriver à pied d'œuvre, elles ne dépasseront pas l'altitude de 3.500 mètres...

Le Président Tchang-Tsin-Lin approuva chaleureusement la suggestion du Cerveau n°1.

— Je crois que tout le monde est d'accord ? s'écria-t-il ; par conséquent, le gouvernement se rallie à l'unanimité à votre proposition, Maître !

Toutes les têtes opinèrent avec conviction.

— Maréchal Stavorsky, reprit le Président, faites partir immédiatement les ordres et les consignes... Une nouvelle salve de six météores et l'établissement des murs radioactifs sur toute l'Europe...

VI

En Europe, dans la forteresse souterraine de Haute-Savoie où le Grand Quartier Général Atlantique tenait conseil en permanence, les récents événements avaient provoqué un flottement considérable.

Au fur et à mesure que les projectiles diaboliques des Asiates progressaient vers Londres, Paris, Berlin, Madrid et Rome, la tension nerveuse avait monté jusqu'à l'exaspération. Chaque être vivant du Vieux Continent avait ressenti jusque dans ses fibres intimes l'effroi indicible suscité par l'inéluctable parabole des météores.

Et puis, quand le miracle inespéré s'était produit, quand, brusquement, sans raison apparente, les engins de mort avaient brisé leur course pour s'abattre dans les mers, une sorte de stupeur, de prostration même, avait assommé les populations.

Pendant plusieurs minutes, les foules massées dans les abris, et aussi les gens qui assistaient de loin au drame, étaient demeurés sans réaction, comme hébétés. Les speakers de la vidéo avaient dû répéter plusieurs fois de suite l'incroyable, nouvelle avant que les peuples réalisent « la chose » et, alors, un immense soulagement, un soulagement presque douloureux avait envahi tous les cœurs

— Phénomène étrange, ceux qui jusque là avaient eu la force de caractère de ne pas laisser voir leur terreur secrète, les courageux, les stoïques, même ceux-là avaient éclaté en sanglots en apprenant la fin soudaine des météores ennemis.

« Dieu a eu pitié de nous ! Dieu est intervenu pour nous épargner ! » disaient et répétaient les croyants.

Mais, au Grand Quartier-Général, le soulagement n'avait pas été de longue durée. L'arrivée d'une cascade de communiqués plus effarants les uns que les autres avait été comme une douche écossaise. Après avoir passé sans transition du chaud au froid et du froid au chaud, les chefs du gouvernement pataugeaient à présent dans une perplexité sans nom.

La faillite complète du tir de barrage avait été la première désillusion des autorités atlantiques. Pourquoi les sangsues avaient-elles *toutes* manqué leur cible ? C'était inquiétant et déconcertant.

Certes, peu après, cette déception avait été atténuée lorsque les observateurs avaient signalé que les sangsues de l'adversaire se révélaient, *elles aussi*, totalement inopérantes. Mais le désarroi avait atteint son point culminant lors de l'annonce de la chute des projectiles asiates hors du continent. A ce moment-là, les membres de l'Etat-Major s'étaient demandé très sérieusement s'ils n'étaient pas tous en train de devenir fous !

Un peu plus tard encore, quand ils surent que leurs propres

météores étaient tombés, sans exploser, dans divers endroits désertiques d'Asie, les chefs européens en restèrent pantois. Un long silence avait suivi la lecture de cette dernière communication. Et, peu à peu, dans la trame de ce silence, une inquiétude indicible était apparue, une mortelle angoisse qui s'amplifiait de seconde en seconde, sans qu'on eût pu préciser de quoi elle était faite exactement.

C'est le Président Adelfaust, étonnamment vaillant malgré son grand âge et sa fatigue évidente, qui fut le premier à se ressaisir. Pour dissiper cet envoûtement qui régnait sur l'assemblée abasourdie, il s'écria brusquement :

— Messieurs, faisons le point de la situation, je vous prie... Nous n'avons pas le droit de subir les événements sans réagir. Le pays compte sur nous, nous avons des décisions à prendre !...

S'adressant directement au Général Patley, Commandant en Chef des forces armées, il lui demanda :

— Quelle est votre opinion, Général ?

Patley hocha la tête, hésitant. C'était bien la première fois qu'on voyait cet homme énergique avouer de l'embarras devant un problème militaire. Grand et vigoureux, âgé de cinquante ans tout juste, les cheveux d'un roux foncé, drus et taillés en brosse, le front droit, les joues couleur brique, le nez fort, la bouche mince, la mâchoire volontaire, il était l'incarnation même du soldat que nul danger n'effraye.

— Eh bien, voilà ! dit-il enfin de sa voix rude... Plus j'y réfléchis, plus j'ai l'impression que nous sommes en présence d'une ruse de l'ennemi... L'échec apparent de la première salve de météores lancée par les Jaunes dissimule très probablement une manœuvre. Laquelle, je n'en sais rien... Mais ces Asiatiques, vous le savez aussi bien que moi, sont des esprits machiavéliques... Ce qui vient de se passer n'est sans doute qu'un prélude, un lever de rideau, autrement dit, un avertissement !... Les Jaunes ont voulu nous montrer leur force, voilà comment je m'explique les phénomènes étranges auxquels nous venons d'assister...

— Ah ? fit le Président Adelfaust, visiblement étonné par cette théorie pour le moins inattendue. Et comment êtes-vous arrivé à cette conclusion, Général ? Sur quoi se base-t-elle ?...

— Soyons logiques, reprit Patley, raisonnons les faits. Si les Jaunes avaient voulu nous attaquer réellement, détruire nos villes, mener la guerre à fond, vous savez parfaitement bien que notre continent serait déjà couvert de ruines à l'heure actuelle. La technique des projectiles autoguidés est suffisamment au point pour permettre à un Empire de porter des coups terribles à ses adversaires... Or que voyons-nous ? Sans un ultimatum, sans une mise en demeure diplomatique, les Jaunes lancent leurs météores. Nous envoyons un

message d'appel, ils ne répondent pas. Nous leur déclarons la guerre, ils ne répondent pas. Dès lors, leur silence explique tout : ils veulent tout simplement nous intimider, nous terroriser, nous prouver leur écrasante supériorité. Vous verrez que la phase suivante sera un appel à la capitulation sans conditions, et, en cas de refus, une offensive véritable...

Un des membres de l'Etat-Major, le Maréchal de l'Artillerie Aérienne, Parisot, s'écria tout à coup :

— Mais, Patley, c'est absolument ridicule, ce que vous racontez ! Et nos météores ? Pourquoi ont-ils dévié ? Nous les avions pourtant réglés pour qu'ils aillent au but, sapristi !...

— Justement, enchaîna le Général, plutôt vexé, cela prouve une chose à laquelle vous ne pensez pas, je crois ! Les Jaunes possèdent une arme scientifique dont nous ignorons tout, et qui...

— Pardon ? s'exclama le Docteur Norfeld en sursautant sur sa chaise. D'où tirez-vous pareille conclusion, Général ? C'est grave, ce que vous dites-là, c'est très grave...

Le Général frappa du poing sur la table et déclara :

— Vous n'allez tout de même pas prétendre que c'est le Diable en personne qui dirige cette guerre, non ?... Je suis sûr que les Jaunes ont découvert un secret, je vous le répète ! Et c'est bien grâce à cette arme secrète qu'ils peuvent faire dévier leurs météores et les nôtres et les bombes « sangsue » de toute espèce. Cela saute aux yeux, parbleu !... Attendez la suite, vous verrez ! Car ne vous, figurez pas que les Jaunes vont en rester là...

Le Président Adelfaust saisit le coupe-papier qui se trouvait devant lui et frappa quelques petits coups sur le bord de la table en disant :

— Messieurs, évitons les discussions inutiles. Nous ne possédons en ce moment que bien peu d'éléments pour nous faire une idée valable de la situation militaire. La théorie du Général Patley n'est qu'une hypothèse, il en conviendra... Or on ne gouverne, pas un Empire avec des hypothèses. Je demande des suggestions concrètes... Docteur Norfeld ?

Le savant ôta ses lunettes d'écaillé, baissa la tête un moment pendant qu'il essuyait machinalement ses verres avec une pochette de soie, puis, remettant ses lunettes, il commença d'un ton calme et assuré :

— Messieurs, nous n'avons présentement qu'une certitude : on nous a attaqués, donc nous sommes en guerre. Quel que soit l'objectif de l'Empire Jaune, l'Empire Jaune est notre ennemi et nous devons l'abattre. Moralement, nous avons le droit de faire appel à un allié ; puisque nous ne sommes pas les agresseurs, l'Empire d'Amérique comprendra que son devoir est de se ranger à nos côtés pour vaincre

les criminels qui ont déclenché cette guerre monstrueuse. Je propose au Président Adelfaust de lancer cet appel immédiatement. En outre...

Le savant fut interrompu par les approbations chaleureuses du conseil tout entier.

— En outre, reprit Norfeld d'une voix plus forte, je propose de continuer les opérations sans même attendre les décisions de l'Empire Américain... Je suis d'avis qu'il faut engager une offensive foudroyante qui fera perdre à l'ennemi le bénéfice psychologique de sa position d'agresseur, et qui, peut-être, le ramènera à plus de sagesse. Il n'est pas dans nos intérêts de causer des dégâts matériels inutiles : je préconise donc l'usage exclusif des armes bactériologiques et toxiques...

— D'accord ! D'accord ! acquiescèrent en chœur les membres de l'Etat-Major.

— Passons aux actes ! cria le Maréchal Parisot avec fougue.

En quelques minutes, le programme stratégique de l'offensive fut mis au point. Une escadre complète de disques volants allait être lancée sur l'Asie afin de répandre sur les zones vitales adverses des germes et des aérosols lourds. Les disques volants seraient répartis en ordre largement dispersé afin de dérouter les barrages ennemis.

Le Général Patley achevait de rédiger le dernier ordre de mission lorsqu'il fut interrompu par le signal du vidéophone militaire. Sur l'écran, le message suivant s'inscrivit :

« Six météores ennemis font route vers notre continent. Objectifs présumés, sauf rectifications ultérieures : Bruxelles, Lisbonne, Paris, Londres, Rome et Cologne. On signale également des fusées qui se déplacent d'Ouest en Est et qui semblent provenir d'une base maritime inconnue proche du Golfe de Gascogne. Nombre de fusées pas encore déterminé. Nos moyens de destruction sont mis en action par la défense navale.

— Terminé. »

VII

Une folle joie, s'était emparée de Kate Lincoln quand elle avait appris la manière stupéfiante dont s'était terminé le duel des super-projectiles asiatiques et européens.

Elle en avait pleuré de soulagement et de bonheur, et, dans son enthousiasme, elle avait couvert de baisers le portrait de son fiancé.

— Il n'y aura pas de guerre ! s'était-elle écrié ensuite en embrassant avec exubérance son père et sa mère qui, tous les deux bouleversés d'émotion, s'étreignaient silencieusement devant l'écran du vidéo.

Après ces effusions, mais craignant d'autres nouvelles qui pouvaient survenir et qui risquaient de plonger sa fille dans une nouvelle crise de désespoir, le père avait dit alors avec douceur :

— Comme tu t'emballes, ma petite chérie !... Tu ne devrais pas te laisser aller à tes impulsions comme tu le fais... Dans la vie, il faut toujours s'efforcer de garder son sang-froid ; quels que soient les événements qui surviennent, il faut rester calme, maîtriser ses nerfs, contrôler ses propres élans...

Avec une moue enfantine qui la rendait plus jolie encore, Kate avait regardé son père et lui avait demandé d'un ton plein de reproche :

— Tu n'es pas content que ce ne soit pas la guerre, papa ?

— Mais si, voyons ! Comment oses-tu parler ainsi, petite sottise !... Seulement, j'avoue que j'ai un peu peur quand je vois que... que tu te réjouis comme cela, si vite...

— Si vite ? protesta Kate... Que veux-tu dire ?...

— Rien... rien... Mais j'ai peur que d'autres nouvelles arrivent, de mauvaises nouvelles... et que tu retombes dans ton désespoir. Car, enfin, personne n'a annoncé que la guerre était finie !... Tous les météores sont tombés sans provoquer de dégâts, d'accord ! J'éprouve comme tout le monde un sentiment de délivrance et de joie... De là à croire que la paix soit définitivement revenue, c'est peut-être aller un peu vite, tu ne trouves pas ?...

Tout à coup pensive, Kate s'était avancée jusqu'à la baie vitrée et elle était demeurée là le front contre la vitre, à réfléchir en se mordillant la lèvre inférieure.

Son père était allé la rejoindre après un moment. L'attirant doucement contre sa poitrine, il avait murmuré :

— Tu sais, je ne dis pas cela pour que tu sois triste, ma chérie... Il est parfaitement possible que les belligérants se soient rendu compte qu'une guerre atomique serait un crime irréparable, et que tout rentre dans l'ordre... Il faut attendre les nouvelles...

Kate se redressa brusquement et regarda son père droit dans les yeux. Puis, lentement, elle articula d'une voix blanche :

— Pourquoi attendre les nouvelles ?... Il me semble, bien au contraire, que je ne doive pas attendre les nouvelles ! Puisque la guerre n'a pas encore éclaté, du moins officiellement, rien ne m'empêche de partir, de rejoindre mon fiancé ?

— Quoi ? firent ensemble le père et la mère, sidérés. Tu voudrais aller là-bas, à Penza ?...

Kate hocha affirmativement la tête.

— Mais, Kate ! protesta la mère, tu ne parles pas sérieusement, j'imagine ?...

— Je te jure que si ! fit-elle d'un air convaincu... Pourquoi n'irais-je pas ? Si les paquebots aériens de la ligne New-York-Moscou assurent normalement le service, je serai à Penza dans trois jours...

— Et alors ? rétorqua la mère... Tu sais bien que Fédor n'est pas chez lui ! Sans quoi il t'aurait écrit, voyons !

— Eh bien, justement ! Je veux être là quand il rentrera en permission... Nous nous marierons là-bas, voilà tout !...

Le père intervint :

— Ecoute, ma chérie, ton idée est peut-être bonne et je n'ai pas l'intention de m'opposer à ton projet, là n'est pas la question. J'ai beaucoup d'estime pour Fédor, tu le sais ; d'autre part, il était convenu que vous vous marieriez dans trois mois et si tu tiens à te marier plus tôt, c'est ton affaire... Toutefois, cela me paraît bien imprudent de t'embarquer pour Moscou sans savoir ce qui se passe exactement. Qui sait s'il n'y a pas des événements très graves qui se préparent de nouveau ? Et qui sait même s'il n'y a pas déjà des nouvelles qui n'ont pas encore été annoncées publiquement au sujet de ces préparatifs de guerre ? A ta place, avant de prendre une décision, j'irais demander conseil à Bob... Après tout, c'est ton cousin et il est bien placé pour te donner un conseil judicieux... S'il a reçu des informations confidentielles qu'il n'a pas encore pu passer dans son journal, il te le dira sous le sceau du secret... Qu'en penses-tu ?..

Kate eut un sourire adorable, à la fois triste et plein de vagues espoirs.

— Tu n'as que de bonnes idées, toi, papa chéri ! Je vais aller voir Bob tout de suite...

Elle sauta au cou de son père.

*

* *

Un quart d'heure plus tard, Kate pénétrait en coup de vent dans l'immense hall du « World Show ». Une foule animée discutait les

récents événements en attendant la prochaine édition du journal télévisé,

Kate prit l'ascenseur et fila directement au 18^{me} étage où Bob Lidinghouse, le directeur, avait son bureau personnel. Devant l'antichambre, un huissier-robot se tenait immobile. On eût dit qu'il rêvait !... Bien planté sur ses jambes d'aluminium, avec un beau clavier de touches multicolores lui barrant la poitrine métallique, et son œil électronique allumé au milieu de sa tête rectangulaire, il faisait penser à un soldat qui serait resté de faction depuis mille ans.

Kate appuya son index sur un des boutons et dit :

— Kate Lincoln, pour M. Bob Lidinghouse. Affaire personnelle et privée.

De sa voix caverneuse, le robot répondit :

— Veuillez vous asseoir un instant, please, Monsieur le directeur est en conférence pour le moment, mais il vous recevra dans dix minutes.

Tout en articulant ces mots, le robot levait la main avec une lenteur majestueuse et désignait du doigt un des fauteuils de l'antichambre. Kate alla s'y asseoir. Elle attendait depuis deux ou trois minutes quand, débouchant sur le palier, un jeune homme d'allure sportive courut vers l'huissier métallique, lui enfonça d'un index désinvolte une touche dans le poitrail et lui lança joyeusement :

— Salut, vieille noix ! Ici Jesson Taylor, pour M, Bob Lidinghouse. J'apporte les détails de la réunion gouvernementale qui se tient en ce moment. Compris ?

Imperturbable, l'automate répondit :

— Toute la copie est reportée à l'édition du soir. Veuillez vous adresser au Rédacteur en Chef, bureau 4, 15^{me} étage. Des instructions vous y attendent.

— D'ac ! fit le jeune journaliste qui s'éloigna aussitôt.

Quelques minutes plus tard, le robot prononça :

— Miss Lincoln, voulez-vous me suivre ?

Kate se leva et, docile, suivit la machine qui, de son pas mécanique, bizarrement saccadé, la conduisit le long d'un couloir jusqu'à une porte au-dessus de laquelle brillait un feu vert.

— Veuillez entrer, articula le robot.

Kate entra et referma la porte. Son cousin, assis derrière un bureau encombré de paperasses, leva les yeux vers elle. Il était en bras de chemise, la cravate à demi dénouée. Ses cheveux noirs étaient ébouriffés, ce qui lui donnait l'air d'un vieil étudiant de quarante ans. Il avait un visage rond et sympathique, des yeux gris pétillants d'intelligence, une bouche extraordinairement mobile. Le monde entier connaissait ce visage qui, depuis trois ans, apparaissait chaque jour sur les écrans du vidéo.

— Hello, baby ! s'écria Lidinghouse en se levant pour aller chercher la jeune fille. Quel bon vent t'amène ? J'avoue que j'ai été surpris quand Steal m'a annoncé ta visite...

— Steal ? fit la jeune fille.

— Oui, mon nouveau robot ! Il s'appelle Steal... Il est tout jeune, il a deux semaines. Un gars magnifique, entre nous soit dit ! Au début, on ne se comprenait pas très bien, je n'arrivais pas à le régler... car il est beaucoup plus compliqué que l'ancien robot qui me servait de planton. Mais, maintenant, c'est parfait...

Bob fit asseoir sa cousine dans le fauteuil qui faisait face à son bureau, puis il retourna derrière ses papiers.

— Alors ?... Je suppose que tu as besoin d'un renseignement ? Quand tu viens me voir, c'est toujours pour avoir des tuyaux, pas vrai ?

— Oui, admit-elle, un peu confuse.

— Eh bien, dépêche-toi, bébé ! Mon édition commence dans six minutes... Je suis en train de devenir dingo avec cette guerre qui n'est pas une guerre ! Depuis que je fais ce métier, je n'ai jamais été secoué comme je le suis ! Regarde...

Il lui montra les documents empilés juste devant lui.

— Au fur et à mesure que je trace le programme de mon édition, d'autres nouvelles viennent tout bousculer. Je n'en sors plus, je t'assure ! Et les nouvelles sont plus sensationnelles les unes que les autres ! Quelle histoire, Bon Dieu ! Et dire qu'il y a seulement cinq heures que tout a commencé !...

Kate aborda directement le sujet de sa visite.

— C'est papa qui m'a donné l'idée de venir te demander un conseil, Bob... Tu sais que Fédor est capitaine dans l'Armée Jaune. Je suis sans nouvelles de lui depuis trois semaines et je...

— Hé ! Bien sûr ! coupa Lidinghouse... Il est mobilisé, pardi ! Tu oublies que c'est la guerre ?...

Kate secoua ses cheveux blonds d'un bref mouvement d'impatience.

— Mais non, je n'oublie pas que c'est la guerre ! fit-elle avec vivacité. Seulement, aussi longtemps qu'il n'y a pas de mobilisation officielle, et aussi longtemps que les relations ne sont pas rompues entre nous et les Asiatiques, je suppose qu'il y a moyen de voyager ? J'ai l'intention de prendre le croiseur stratosphérique New-York-Moscou pour aller rejoindre Fédor. Je n'ai aucune raison d'attendre ici... Nous nous marierons chez lui et...

— Ma pauvre enfant ! s'écria Bob en l'interrompant. Tu es en plein dans les nuages, hélas ! Il n'y a plus de voyages inter-empires, plus de croiseurs stratosphériques ! Fini tout cela !...

Les bras au ciel, il contourna rapidement son bureau et il se

posta devant la jeune fille. Tout en lui emprisonnant les épaules dans ses grandes mains, il lui dit en la regardant avec tristesse :

— Trop tard, mon pauvre chou... Les dés sont jetés... Fédor est plus loin de toi que s'il habitait sur la planète Mars... La guerre est officielle, je vais l'annoncer dans quelques secondes.

Un crépitement retentit dans la pièce et, un peu partout à la fois, des lumières mauves s'allumèrent.

Bob Lidinghouse pivota sur ses talons.

— C'est l'heure de l'émission, dit-il à mi-voix, je commence dans quarante secondes. Assieds-toi dans le coin là-bas, Kate, et ne bouge pas. Tu seras à la première loge pour entendre les nouvelles...

Kate obéit, impressionnée par le jeu fantastique des lumières. Les lampes mauves avaient viré au rouge, tandis que des projecteurs puissants, dissimulés dans les murs, braquaient leurs faisceaux convergents vers le bureau de Lidinghouse.

Celui-ci empoigna ses feuillets, déclencha une manette et commença son éditorial :

— Citoyens de l'Empire d'Amérique, le «World Show » vous met en communication avec la Station Fédérale de l'Empire. Le Président T. W. Ruggles fait une déclaration au pays...

Lidinghouse appuya sur un bouton. Kate put voir se dessiner sur l'écran de contrôle, les traits du Président de l'Empire Américain, et elle entendit :

— *Chers concitoyens, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer. Depuis onze heures du matin, l'état de guerre existe officiellement entre l'Empire Atlantique et l'Empire Asiatique. Comme vous le savez, c'est sans ultimatum ni avertissement diplomatique que, l'Armée Jaune a déclenché une agression par le lancement de météores autoguidés à destination du Vieux Continent. La protestation atlantique étant restée sans réponse, l'empire attaqué a riposté conformément au droit que lui donne la Charte Mondiale de la Paix. Vous avez pu suivre cette bataille par les communiqués de la presse et sans doute avez-vous espéré, comme nous, que l'échec des projectiles mettrait fin à ce début de guerre. J'ai le pénible devoir de vous dire qu'il n'en est rien. L'Armée Jaune a de nouveau lancé des météores atomiques vers les glorieuses villes d'Europe, ainsi que des fusées. Cette nouvelle attaque est en cours pendant que je vous parle. Devant une volonté d'agression et de conquête aussi évidente, l'Empire Atlantique, faisant appel aux traités qui assuraient jusqu'ici l'équilibre politique du monde, vient de nous demander aide et assistance. Le crime des Asiates est flagrant. La cause de l'Empire Atlantique est juste et son combat est légitime. Quant à nous, vous l'avez déjà compris, il nous était impossible de rester en dehors du conflit. La neutralité serait pour nous synonyme de mort, car une Armée Jaune qui régnerait en maître sur les deux tiers du globe finirait tôt ou tard par nous asservir nous aussi. C'est*

pourquoi, au nom des peuples que je représente et en vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés, je notifie solennellement et publiquement aux chefs de l'Empire Asiatique que l'état de guerre existe à partir de ce moment entre l'Empire d'Asie et l'Empire d'Amérique. Toutes relations sont rompues entre nos territoires et ceux de l'ennemi. Nos alliés du Vieux Continent viennent d'envoyer sur toute l'Asie une escadre de disques volants qui se dirigent présentement sur les centres vitaux des Jaunes pour y semer le poison et la mort. De notre côté, l'Etat-Major tient sa première réunion et le Général Brendwall me succédera au micro pour annoncer la mobilisation générale de nos forces. Que chacun fasse son devoir jusqu'au sacrifice total s'il le faut. Notre cause est juste, noble et pure. Que Dieu nous juge et nous aide. Nous vaincrons, soyez-en sûrs, car le Ciel prouvera une fois de plus à nos ennemis que le crime ne paie pas. Aux armes, peuples de la libre Amérique ! »

L'hymne national de l'Empire Américain éclata, tandis que sur l'écran flottait la bannière étoilée qui se mit à claquer fièrement au vent, en signe de défi aux hordes asiatiques.

Dans un coin, Kate était figée comme une statue de pierre. Les yeux hagards, les joues exsangues, la bouche entrouverte, elle, n'aurait pas pu dire une parole ni verser une larme. C'était comme si la vie se retirait d'elle, tant le coup l'avait atteinte durement, profondément.

Tandis que l'hymne retentissait, Bob alla rapidement vers sa cousine et lui secoua l'épaule avec une sorte de brutalité qui n'était pourtant que de la pitié, de l'affection, un besoin viril d'arracher la pauvre jeune fille à sa prostration.

— Bon Dieu, Kate ! chuchota-t-il. Du cran, que diable ! Ce n'est pas le moment de se dégonfler... Reprends-toi, Kate !...

Elle tressaillit, regarda autour d'elle d'un air complètement désespéré.

— Courage, ma vieille ! reprit Bob... Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! Nous verrons tout à l'heure ce que...

Il fut interrompu par le signal de contact. Il se précipita à son bureau, saisit ses papiers, déclencha la transmission et annonça d'une voix légèrement haletante :

— Avant de vous remettre en communication avec la Station Fédérale pour la déclaration du Général Brendwall, voici une brève information transmise en priorité par le Poste de l'Etat-Major. Au sujet des opérations militaires qui se déroulent actuellement, on communique ce qui suit :

« Les six météores de la seconde salve atomique des Jaunes viennent de s'engloutir en mer sans éclater. Les fusées asiatiques font demi-tour et semblent retourner vers le large du Golfe de Gascogne. D'autre part, tous les disques volants de l'escadre atlantique viennent de se poser au sol, en territoire ennemi, sans exploser. Ces phénomènes semblent en contradiction

avec toutes les théories stratégiques généralement admises. Toutefois, la thèse selon laquelle il s'agirait d'une ruse demeure plausible. »

Lidinghouse coupa le relais de la station militaire et brancha le Poste Fédéral. Le visage du général Brendwall se dessina sur l'écran...

VIII

Au Poste 238, chez les Asiates, les communications militaires arrivaient maintenant à une cadence accélérée.

Fédor n'avait plus le temps de penser à rien. Il notait presque sans arrêt les messages, les passait aux déchiffreurs, les transmettait à l'Etat-Major, et les nouvelles les plus fantastiques semblaient ne plus avoir de prise sur lui.

En fait, son esprit avait atteint une sorte d'insensibilité qui n'était sans doute pas autre chose qu'une forme du découragement total. Après l'immense espoir que l'échec des météores atomiques avait fait naître en lui, il était retombé dans un abattement sans nom quand il avait appris, successivement, que les chefs de son pays voulaient à tout prix continuer cette guerre odieuse qu'ils avaient déclenchée, qu'une seconde agression par projectiles autoguidés était ordonnée, que les murs radioactifs allaient être répandus sur toute l'Europe, puis – et ç'avait été comme un coup de poignard en plein cœur – que l'Empire d'Amérique se rangeait aux côtés des Atlanticaïns pour lutter contre l'Armée Jaune...

La déclaration de guerre des Américains avait réellement tué quelque chose dans l'âme du capitaine Fédor Obienko. L'espace d'une seconde, l'officier asiate avait eu la vision aiguë de son malheur : cette fois, ses rêves d'avenir, son amour, le bonheur qu'il avait espéré connaître en épousant Kate Lincoln et en fondant avec elle un foyer plein de confiance et de tendresse, la guerre atroce et implacable venait de les détruire à jamais.

Il n'était plus, à présent, qu'un homme qui a tout perdu et qui obéit comme une machine. Son serment d'officier le contraignait à servir, à accomplir son devoir jusqu'au bout, au mépris de ce qu'il avait de plus cher au monde... mais il souhaitait qu'une mort rapide vint le délivrer.

Cependant, il remarqua soudain qu'il y avait quelque chose d'anormal dans le travail de son équipe. Les deux derniers communiqués transmis au déchiffreur hindou ne lui avaient pas encore été remis en texte clair. Soulevant un moment son casque antimagnétique, il se tourna vers la table de son collègue et il l'observa en silence, profondément étonné par l'attitude de celui-ci.

L'Hindou était manifestement en proie à une peur qui tournait à la panique. Son visage avait la couleur du plomb et sa peau foncée luisait de sueur. Penché sur ses documents, il essayait vainement d'écrire, car sa main tremblait tellement qu'il ne parvenait pas à former des lettres lisibles. C'était une véritable transe nerveuse qui l'agitait.

Fédor fronça les sourcils. Que se passait-il dans la tête de cet homme ? Sa bravoure de soldat ne pouvait être mise en doute ; comme tous les Orientaux, Dyanda – tel était son nom – professait un parfait mépris du danger et de la mort. De plus, comme tous les officiers de l'Armée Jaune, Dyanda avait été formé aux plus solides disciplines scientifiques, aux règles austères de l'obéissance absolue en service commandé.

Fédor se leva, s'approcha de l'Hindou et lui mit la main sur l'épaule. Dyanda sursauta comme si le démon en personne l'avait brusquement touché.

— Eh bien ? grommela Fédor. Quelque chose qui ne tourne pas rond ?... J'attends mes textes, mon vieux...

Dyanda tourna vers Fédor un visage décomposé par la terreur.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce qui se passe, capitaine ? articula-t-il péniblement, il n'y a plus rien qui tourne rond... Est-ce que vous lisez les dépêches oui ou non ?...

— Oui, naturellement ! Je les lis, et puis je les transmets, un point c'est tout. Nous ne sommes pas ici pour discuter les événements...

Fédor, intentionnellement, affichait un air froid et impassible. De toute façon, puisque cette guerre avait brisé sa vie, le reste n'avait plus aucune espèce d'importance. Il fallait faire son devoir et oublier qu'on avait un cœur, une âme...

Dyanda jeta brusquement son crayon sur la table et dit sur un ton douloureux :

— Je vous admire, capitaine... Mais, moi... non... c'est plus fort que moi...

Il crispa sa main brune sur son ventre et avoua :

— J'ai l'impression que ça me prend aux entrailles... J'ai peur !... Oui, j'ai peur !... Oh, vous pouvez me mettre au rapport, vous pouvez me dénoncer comme lâche, ça m'est égal !...

Il se mit debout. Ses yeux de velours étincelaient.

— Vous, capitaine, reprit-il, vous êtes comme de l'acier... Il y a des choses que vous ne voyez pas, que vous ne sentez pas ! Mais je vous dis, moi, que les esprits diaboliques de la forêt se sont réveillés !... Nos ancêtres avaient raison : au-dessus de nous, dans le ciel, il y a des divinités qui sont plus puissantes que nous, plus puissantes que la science, plus puissantes que toutes nos machines !...

Fédor haussa les épaules.

— Calme-toi, mon vieux, dit-il avec indulgence. Nous finirons bien par savoir ce que signifient ces phénomènes étranges qui te bouleversent à ce point...

— j'ai peur, répéta sombrement Dyanda ; je sens qu'il y a de la magie autour de nous... Les météores qui tombent à la mer, les fusées

qui reviennent toutes seuls à leur point de départ... Non, non, ça ne s'est jamais vu, ces choses-là !...

Il resta un moment à contempler d'un œil dilaté la paroi du poste, puis, lentement, comme s'il se parlait à lui-même, il prononça :

— Autrefois, oui... il y a plusieurs siècles... nos vieux patriarches opéraient des miracles pareils... Les dieux étaient avec eux... Mais nous, nous avons bafoué les divinités, nous avons trahi l'héritage sacré de l'Inde... Et, maintenant, les dieux se vengent !... Nous allons assister à des choses terribles !... Des choses terribles, capitaine !

Fédor éprouva un vague sentiment de pitié pour son camarade. Dans une certaine mesure, il comprenait le sortilège dont Dyanda était la proie ; dans l'âme ténébreuse de l'Oriental, le côté mystérieux des phénomènes auxquels le monde assistait ressuscitait d'antiques terreurs qui, du fond des âges, émergeaient à présent, plus fortes que jamais.

Fédor, totalement fermé au surnaturel, n'éprouvait pas de ces hantises mystiques. Certes, il était, comme tout le monde, dérouté par les mésaventures invraisemblables de l'artillerie : ces bombes qui dévient, ces fusées qui se révoltent, ces disques volants ennemis qui n'explorent pas alors que les experts affirment qu'ils sont rigoureusement armés pour éclater, ces anomalies fantastiques l'intriguaient. Mais il ramenait toutes ces énigmes à un problème scientifique pur et simple, et il se disait que le Cerveau n°1 ne tarderait pas à trouver la clef du mystère, s'il ne l'avait pas déjà trouvée à l'heure présente.

— Va te reposer une heure dans ta cellule, Dyanna ! dit-il à l'Hindou. Tu as besoin de te ressaisir... Luang fera ton travail...

Dyanda, comme un somnambule, quitta le poste. Alors Fédor remit les textes à déchiffrer au Siamois.

— Mets les bouchées doubles, Luang... Dyanda vient d'avoir un malaise...

— Il y a de quoi avoir un malaise ! ricana le Siamois... Il y a même de quoi devenir complètement fou, avec ces histoires !... Si seulement on avait la moindre idée de ce que ça signifie, ce micmac ! Votre avis, capitaine ?

— Je n'ai pas d'avis, Luang... On verra bien ce qui va se passer... Allons, mets-toi au travail tout de suite !

Le Siamois haussa les épaules d'un air agacé.

— Ce qui va se passer ? marmonna-t-il entre ses dents. Vous croyez réellement qu'il va se passer quelque chose, vous ?

Et, élevant subitement la voix pour exhaler sa rancœur et son inquiétude, Luang se mit à glapir en martelant sa table de coups de poing éternés :

— C'est justement ça qui me rend malade, moi ! C'est qu'il ne se passe rien ! Rien, rien, RIEN ! On fait la guerre avec des fantômes maintenant ! Les bombes n'obéissent plus, les fusées se moquent de nous, c'est à s'arracher les cheveux... Tenez, j'aimerais encore mieux qu'un météore ennemi éclate sur une de nos villes !...

Sur un ton tout à coup sec, Fédor intima au Siamois :

— Luang, ça suffit ! Votre attitude est indigne d'un soldat ! Si vous avez peur, ne le montrez pas, et faites votre service comme on vous le demande !

— Peur ? se récria Luang... Vous croyez que j'ai peur ?... Et pourquoi diantre aurais-je peur ? Nous sommes dans une des forteresses souterraines les mieux protégées de la terre tout entière ! Personne ne peut nous atteindre, de quoi aurais-je peur ?... Non, non, ce n'est pas ça, capitaine Obienko ! Seulement, je vois très bien ce qui se passe, moi : *nous sommes tous en train de devenir fous, voilà la vérité !* Notre planète est détraquée, nous allons perdre la raison et l'univers ne sera plus qu'un immense cabanon plein de cinglés !...

Rageur et fébrile, le Siamois se mit à décoder les messages qu'il avait devant lui sur sa table.

Fédor retourna à son poste récepteur.

« Au fond, pensa-t-il presque malgré lui, Luang a peut-être raison. Qui sait si notre planète n'est pas devenue folle ? »

Si Fédor avait pu se rendre compte de ce qui se passait en dehors des milieux militaires, il aurait su que tous les peuples du globe, à quelque empire qu'ils appartenissent, en étaient arrivés à la même conclusion : *Les lois naturelles vacillent, les lois scientifiques sont faussées, les machines agissent à leur guise ! C'est la fin du monde...*

À Genève, dans un autre abri souterrain, le Colonel Schnabel, chef des Services de Documentation Permanente des Forces Atlantiques, discutait avec son adjoint, le Major Roussille, le plan à mettre en œuvre pour exécuter les ordres qui venaient de lui être transmis par le Docteur Norfeld.

A vrai dire, le Colonel était assez perplexe. Pour se donner une contenance – et avec l'espoir très vague qu'une inspiration jaillirait dans son esprit désorienté – il relut pour la cinquième fois, tout haut, le message qu'il tenait à la main :

« *Menez d'urgence enquête serrée sur les causes de l'éclatement tardif de nos bombes « sangsue » ; sur les causes de l'atterrissage de nos disques volants en territoire ennemi ; sur les causes de déviations dans le tir des bolides atomiques. Travaillez en parfaite coopération avec Général TH. Anawauke, du Bureau d'Investigation de l'Empire Américain. Si possible, recherchez les raisons de l'échec des attaques adverses. Carte blanche dans tous les secteurs, et priorité des communications.* »

Après un instant de silence, il laissa tomber :

— Facile à dire, tout ça ! Il nous prend pour des sorciers, le Docteur Norfeld ?

Devant la mine penaude de son chef, le Major Roussille se mit à rire.

— Vous avez l'air plutôt embarrassé, Colonel ! railla-t-il sans méchanceté. Et pourtant, ne sommes-nous pas des espèces de sorciers ?... Nous passons notre vie à résoudre des devinettes ; alors, une de plus ou une de moins...

— Bien sûr, bien sûr, grogna Schnabel, mais j'ai l'impression que le morceau sera dur, ce coup-ci !

— Bah ! Nous avons déjà réussi quelques exploits qui n'étaient pas précisément à la portée de tout le monde. Vous verrez qu'on débrouillera cette histoire-ci aussi...

— Toujours optimiste, hein ? fit le colonel sarcastique.

De fait, le Major Roussille avait des réserves de bonne humeur inépuisables. Né dans une maison ensoleillée de Nice, il avait probablement été gratifié d'un petit rayon de soleil bien à lui qu'il conservait dans son cœur et dans son âme et que rien ne pouvait ternir. Du Méridional, il avait également l'aspect physique : petit, nerveux, solide, noir de poil et le teint brun, le geste facile, la langue bien pendue, très séduisant au demeurant. Par surcroît, sa jovialité et son exubérance cachaient très pudiquement un courage moral à toute épreuve. Schnabel le tenait en haute estime et l'admirait, bien qu'il fût lui-même d'un type d'homme aussi différent qu'on pouvait l'être. Car le chef du S.D.P. était un homme du Nord : blond et massif, avec une tête carrée, d'épais sourcils, des yeux d'un bleu froid, une forte bouche, le maxillaire despotique.

— Voyez-vous, Roussille, dit-il brusquement, ce message en dit beaucoup plus que vous ne croyez. Norfeld nous appelle à son secours pour la raison très simple qu'il ne sait plus à quelle porte frapper... Il est bien évident que la Sûreté Militaire a fait des enquêtes sévères dans tous les secteurs de l'armée ; il est non moins évident que le contre-espionnage a essayé de tirer l'affaire au clair... Bref, comme toutes ces recherches n'ont rien donné, on s'adresse à nous...

— Et on nous accorde carte blanche ! enchaîna Roussille. Par conséquent, il s'agit pour nous de transformer cette carte blanche en carte maîtresse ! Or chacun sait que nous sommes des as !... Et chacun sait aussi que l'équipe du Colonel Schnabel est une équipe de bons joueurs ! Il n'y a plus qu'à s'y mettre...

Bourru, Schnabel grommela :

— Ouais ! Il n'y a plus qu'à s'y mettre... Seulement, trouver une aiguille dans un tas de paille n'est rien à côté du problème qui se présente à nous !

Il se mit à arpenter la pièce, les mains nouées derrière le dos,

avec une figure de lion en colère. Et, tout en marchant, il marmonna d'un ton rogue :

— Déjouer un complot, passe encore ! Mettre le grappin sur des saboteurs, ça va aussi ! Mais découvrir pour quelles raisons des bombes et des fusées perdent la tête, c'est une autre histoire !...

Il s'arrêta subitement devant Roussille et lui demanda sans transition :

— Puisque vous êtes si malin, vous, soufflez-moi donc une idée !...

— Hé, grands Dieux ! répartit Roussille, il faut commencer par le commencement : contacter le Général Anawauke ! Ces Américains ont quelquefois du génie... Sans compter qu'ils disposent peut-être d'informations spéciales qui peuvent nous suggérer une piste intéressante. ...

— Ma foi, vous avez raison ! admit Schnabel avec satisfaction. Je vais l'appeler sur-le-champ.

Il se dirigea vers le volumineux appareil de super-télévidéo qui occupait tout un coin du bureau, et il appuya d'un index décidé sur un des boutons rouges. Le cadran s'éclaira, portant l'image de l'opérateur de service. L'employé releva la tête et se figea dans une interrogation muette.

— Passez-moi immédiatement la fréquence du S. D. P. américain. Je désire parler au Général Anawauke.

— Bien, mon Colonel.

L'image disparut. Deux minutes s'écoulèrent, puis, progressivement, le cadran s'alluma à nouveau, et ce fut le visage anguleux du Général qui vint, cette fois, s'y profiler. En même temps, le son de sa voix se fit entendre, accompagné d'un léger sifflement de fond.

La communication était établie par-dessus l'océan. Personne au monde, hormis les deux interlocuteurs, n'aurait pu capter l'image ou la conversation des intéressés. Il eût fallu, pour y arriver, connaître les fréquences « image et son », d'ailleurs périodiquement changées, ainsi que les procédés de brouillage et de modulation, et disposer, en outre, d'un appareil d'écoute capable de suivre simultanément toutes les longueurs d'ondes des deux émissions. Il était impossible, en fait, de rendre plus secrète cette conversation si ouverte apparemment !

— Hello ? Général Anawauke ?

— Salut, Schnabel ! Toujours vivant ?

— Paraît que oui... Mais c'est une sorte de miracle, et c'est à cause de ce miracle que j'ai reçu des ordres de Norfeld...

— Ne gaspillez pas votre salive, Colonel, j'ai déjà compris. C'est vous qui êtes chargé de l'enquête, hein ?...

— Exact !

— Je vous souhaite bon courage !

— C'est insuffisant, Général ! Norfeld compte sur moi pour lui expliquer l'inexplicable... Je dois savoir pourquoi les projectiles autoguidés déraillent, pourquoi les disques volants n'explorent pas et pourquoi les fusées de l'ennemi ont fait demi-tour... Si vous avez une opinion positive, un indice ou une hypothèse, je vous écoute.

— En toute franchise, je n'y comprends rien, Schnabel. Mais je puis tout de même vous passer un tuyau ultraconfidentiel qui vous étonnera.

— Bigre ! Vous excitez ma curiosité ! Parlez Général, parlez...

— Eh bien, voici, mais gardez cette information pour vous... Pendant que le Président T. W. Ruggles déclarait officiellement au vidéo qu'il rangeait notre Empire à vos côtés pour combattre les Jaunes, trente torpilles ionosphériques étaient lancées par notre artillerie à destination des Asiates. Les tirs ont été effectués à partir de chacune de nos côtes, de façon à ce que les Jaunes reçoivent équitablement les pruneaux sur le crâne, d'Est et d'Ouest. Et savez-vous ce qui s'est produit ? Nos torpilles sont tombées dans la mer, *toutes*, à 300 km de la côte ! Il y en avait au moins pour 2 milliards de dollars, vous vous rendez compte !

— Nom de Dieu ! laissa échapper le Colonel... Mille excuses, mon Général, mais votre information me prend au dépourvu...

— Ne vous gênez pas. Schnabel ! A la guerre comme à la guerre, hein ?... Mais c'est une drôle de guerre tout de même, vous en conviendrez !...

— Nous allons tous devenir épileptiques, si ça continue, vous verrez !

— J'ai dans l'idée que nous le sommes déjà... Et maintenant, je vous quitte, on m'appelle sur une autre ligne. Si vous avez des indices pour moi, faites-moi signe, je vous prie. Salut, Colonel...

Le cadran redevint mat.

Schnabel considéra le Major Roussille. Celui-ci souriait. Le Colonel lui demanda d'un ton abrupt :

— Dites donc, ça vous amuse ?...

— Oui, je trouve ça prodigieux... Nous faisons la guerre comme les gosses... Pan, pan, pan ! Tu es mort... sans l'être. Les torpilles américaines font pan, pan, pan, et personne ne meurt pour de bon ! Deux milliards dans la mer, quelle aubaine pour les poissons...

Une vive inquiétude se peignit sur les traits rudes de Schnabel. Il articula avec une étrange douceur :

— Dites-moi, Roussille... Vous vous sentez bien ?... Vous ne souffrez pas de la tête, par hasard ?... Vous ne sentez rien de bizarre ?

Roussille se mit à rire.

— Ah, ah, ah ! fit-il... Vous croyez que... Rassurez-vous, je n'ai

jamais été plus lucide qu'en ce moment...

Il redevint soudain très sérieux et ajouta :

— Mais c'est plus fort que moi. Colonel ! Je trouve ça magnifique, des bombes et des torpilles qui refusent de tuer les gens. C'est ce que j'appelle, sauf votre respect, le dernier cri en matière d'armement !...

— Imbécile ! éructa Schnabel au comble de l'indignation.

Et il quitta le bureau en claquant la porte.

*

* *

Au moment où il avait mis fin à la communication secrète avec ses collègues d'Atlantique, le Général Anawaukee était effectivement appelé sur une autre ligne.

Les services de l'Etat-Major Américain annonçaient un événement sensationnel :

« La 3me armée blindée asiatique vient de se mettre en marche sur toute la longueur de la frontière européenne et se lance à l'assaut du territoire atlantique. Nos correspondants de guerre sont sur place et transmettent le déroulement de la bataille sur la fréquence K.P.V. 34-76. »

Comme mû par un ressort, Anawaukee bondit vers la petite salle où fonctionnait le vidéo militaire. Il y convoqua d'urgence ses principaux collaborateurs, puis il alluma le poste récepteur selon les indications confidentielles de la dépêche d'Etat-Major.

Des images hallucinantes se précisèrent sur l'écran. Les ionoscopes munis de téléobjectifs puissants avaient saisi, dans un immense panoramique, la zone frontière quelques secondes à peine après le début de l'offensive. On voyait, à perte de vue, de gigantesques chars de 200 tonnes qui progressaient dans la plaine désertique du no man's land interfrontière. Ces chars n'étaient pourvus ni de tourelle, ni de périscope, ni de fentes de visée, pour la raison très simple qu'ils n'avaient pas d'équipage. Un cerveau électronique, commandé à distance, guidait leur marche et pouvait déclencher leur tir.

Espacés d'environ 300 mètres les uns des autres, les mastodontes avançaient par milliers, sur une ligne de plusieurs centaines de kilomètres, et on eût dit une marée d'acier, formidable et grondante, que nul obstacle n'aurait pu contenir.

Issus des entrailles de la terre, les chars titanesques présentaient pour la première fois au jour leur énorme carapace de fer.

Le rôle de ces engins diaboliques était facile à deviner. Ils allaient faire place nette devant les conquérants, briser toute

résistance, balayer toutes les barrières, renverser toutes les digues du système défensif européen. Et, ensuite, les troupes aéroportées viendraient occuper le sol conquis...

Sur les écrans du vidéo, les images se brouillèrent peu à peu, jusqu'à devenir complètement noyées dans une brume opaque. Les chars de la première vague diffusaient des nuages artificiels destinés à masquer les mouvements des vagues suivantes.

Les peuples épouvantés du Vieux Continent comprirent que, cette fois, l'Asie passait à l'offensive directe. Les bombes et les fusées s'étant révélées inefficaces, les chars exterminateurs entraient en action.

La zone interfrontière, telle qu'elle avait été délimitée au début du siècle par les signataires de la Charte de la Paix Mondiale, s'étendait sur une profondeur totale de 200 kilomètres. On comptait qu'il faudrait au maximum trois heures pour que les chars asiates pénétrant en territoire atlantique.

De vastes mesures de protection furent organisées sans délai. Chose stupéfiante, les bazookas atomiques se comportèrent exactement comme les météores : impossible de les faire fonctionner ! Ils s'enrayaient systématiquement les uns après les autres...

Une seule arme défensive put être utilisée par les troupes du Général Patley ; une arme secrète appelée « fer liquide ». Il s'agissait, en l'occurrence, d'une sphère contenant un métal en fusion et qui, lâchée des lourds avions de transport, crevait en touchant le char, immobilisant celui-ci par le refroidissement instantané de sa charge brusquement solidifiée dans les chenilles.

Malheureusement, les chars étaient si nombreux que les bonbonnes de « fer-liquide », amenées en trop petit nombre sur le théâtre des opérations, ne faisaient que des dégâts dérisoires. Par surcroît, les chasseurs à réaction de l'aviation Jaune se mirent à survoler la marée grondante des chars, interdisant l'accès du ciel.

Pendant une heure, les brèves visions d'enfer filmées par-ci par-là à travers le lourd rideau de brouillard, semèrent la terreur en Europe et en Amérique.

Et puis...

Et puis, les phénomènes effarants qui bouleversaient les lois éternelles de la science apparurent une fois de plus. Les observateurs militaires assistèrent à un spectacle qui tenait du rêve, de la magie, du miracle, du surnaturel, de tout ce que l'on voudra sauf de la réalité telle qu'on l'avait toujours connue.

Un à un, alors qu'ils n'étaient même pas encore sortis de la zone neutre qui séparait les deux empires ennemis, les chars s'arrêtèrent, s'immobilisèrent lourdement *sans qu'on sût pourquoi*, en dépit de l'impulsion dictée par les ondes à leur cerveau électronique. Comme

s'ils étaient brusquement doués d'une volonté propre, et comme si cette volonté refusait d'obéir aux injonctions des ondes, les monstres ne bougeaient plus.

Leur étrange immobilité les rendait plus effrayants encore...

*

* *

Lorsque le Cerveau n°1 apprit la nouvelle qui annonçait d'une manière irréfutable la révolte des chars, il ricana simplement à l'adresse du Docteur Truong, Chef d'Etat-Major scientifique de l'Asie :

— Eh bien ? N'avais-je pas raison, Professeur ?... Je vous répète que nous assistons présentement à une mutation du magnétisme terrestre... Jusqu'à nouvel ordre, les ondes sont hors d'usage. Il faut chercher autre chose...

Blême, le professeur balbutia :

— Mais... c'est absolument impensable, un tel phénomène !

— Impensable, et pourtant réel !

— Je ne vois vraiment pas comment nous allons poursuivre la guerre, dans ces conditions-là...

En désespoir de cause, et parlant davantage pour soulager ses nerfs que pour prononcer des paroles utiles, le Président Tchang-Tsin-Lin interpella sur un ton solennel le Maréchal Stavorsky :

— Maréchal, nous vous écoutons ! En tant que Commandant en Chef de l'Armée Jaune, c'est à vous de décider !...

Avec une mine d'animal traqué, Stavorsky se mit à bégayer :

— Je... Il me semble que... Devant ce... ces...

Par bonheur, le signal du télévidéo militaire se fit entendre et le Maréchal en profita pour échapper à la question du Président. Il se retourna et brancha le contact. L'opérateur du Poste communiquait :

« Une fusée étrangère croise dans le ciel, à haute altitude. Fusée blanche, de modèle inconnu. Message terminé. »

IX

Toutes les villes et les campagnes d'Amérique étaient sillonnées d'estafettes militaires montées sur autoréacteurs rapides.

Le Président T. W. Ruggles n'avait pas encore terminé son discours officiel à la nation que, déjà, l'immense appareil de la mobilisation générale s'était mis en marche.

A Omaha, comme partout ailleurs dans l'Empire, les familles organisaient leur existence nouvelle selon les instructions prévues en cas de guerre. La mère de Kate Lincoln était partie la première ; elle devait rejoindre l'abri souterrain des Monts de Laramié, à 500 km de sa maison, afin d'y prendre la direction d'un service de protection des malades.

Kate reçut à son tour son ordre de mobilisation. Elle était affectée aux communications ultra-soniques reliant les forteresses sous-marines. Elle devait rejoindre sa base qui se trouvait dans le Pacifique, sur une plate-forme rocheuse immergée à 300 mètres de profondeur – à plus de 700 km de San-Francisco – et qui s'appelait, en code militaire, « Virginia-Point ».

Deux années auparavant, la jeune fille, de même que tous les jeunes citoyens et citoyennes atteignant l'âge de 18 ans, avait reçu un entraînement spécialisé, conformément à sa désignation selon les plans d'ensemble de la défense nationale. Par la suite, tous les dix mois, elle avait été soumise pendant une semaine à des exercices destinés à entretenir sa formation para-militaire. Mais jamais, au grand jamais, elle n'avait pensé que cette préparation guerrière servirait un jour à autre chose qu'aux traditionnelles manœuvres ! Et pourtant, l'affreuse réalité avait surgi brusquement : la guerre était là, cruelle, monstrueuse, inhumaine. Il ne s'agissait plus, à présent, de quelques exercices inoffensifs. Hélas, il s'agissait de remplir son devoir de soldat, de devenir un rouage obéissant et solide dans la gigantesque machine à tuer !...

La mort dans l'âme, Kate rassembla quelques menus souvenirs : une bague (celle que Fédor lui avait offerte pour leurs fiançailles), les dernières lettres de Fédor, sa photo retirée du cadre, une photo de ses parents et de sa maison natale, un petit bijou en argent (un trèfle à quatre feuilles que son cousin Bob lui avait donné en gage d'amitié quand elle avait dix ans et qu'il était amoureux d'elle), et une chaînette d'or qu'elle tenait de sa grand-mère Lincoln.

C'était tout ce qu'elle emportait en souvenir de son enfance heureuse.

Chose étrange, maintenant qu'elle était prise dans l'affreux engrenage de la guerre, elle se sentait désindividualisée, comme

dépouillée d'elle-même. Un monde avait cessé d'être. La seule perspective immédiate, tangible, inexorable, c'était de tuer et de mourir.

A 18 heures précises, Kate s'embarquait sur un énorme cargo aérien de transport. Trois quarts d'heure plus tard, elle se trouvait dans la banlieue de San-Francisco et, en compagnie d'une cinquantaine d'autres jeunes filles de son âge, elle était acheminée par hélico-réacteur vers le poste côtier indiqué sur la feuille de route.

Une animation extraordinaire régnait dans les locaux du poste côtier. Toutes les jeunes filles qui se retrouvaient là se saluaient par toutes sortes de cris enthousiastes et d'exubérantes plaisanteries ; mais, sous cette joie factice et sous cette bonne humeur de commande, on percevait une sourde angoisse. Plus d'un beau regard ne parvenait pas à cacher complètement la profonde tristesse du cœur.

Une à une, les recrues étaient appelées dans les bureaux de l'identification. Pendant ce temps-là, les autres attendaient dans le vaste hall d'arrivée. En fait, on se serait cru dans un aérogare, car le poste côtier n'avait rien de militaire dans son apparence. Il y avait un diffuseur qui donnait sans arrêt des marches militaires pleines d'allégresse, il y avait le vidéo qui montrait des images rassurantes et joyeuses, et, en outre, les jeunes filles qui avaient déjà reçu leurs instructions et leur équipement pouvaient prendre un drink au bar en attendant le moment du rassemblement général.

En bavardant avec des amies qu'elle rencontrait à tout bout de champ, Kate faisait de son mieux pour refouler ce désespoir qui était en elle comme une bête, comme une bête de proie tapie dans l'ombre et qui guettait l'instant de bondir.

Par bonheur, les compagnes qu'elle retrouvait ici n'étaient pas des amies intimes ! Nulle d'entre elles ne connaissait le secret de Kate... Mais Kate y pensait malgré elle, à son secret, à son amour, à l'homme qu'elle considérait déjà comme son mari et qui, maintenant, était son ennemi... Quand elle réalisait que Fédor se trouvait de l'autre côté de la barrière, qu'il allait tuer des Américaines et des Américains, qu'il allait peut-être donner à ses hommes l'ordre qui frapperait à mort ces jeunes filles rieuses qui allaient et venaient autour d'elle, ou bien son père, ou elle-même, qui sait ?... elle en éprouvait une sensation de vertige qui l'anéantissait toute.

Enfin, elle fut appelée au bureau d'identification, puis elle reçut son équipement. Et, comme les formalités touchaient à leur fin, le moment de rejoindre le transport sous-marin approcha.

La musique s'interrompit soudain. Une voix grave et posée, une voix que Kate connaissait bien et dont le son la réconforta, annonça :

— *En édition spéciale du World Show, voici une nouvelle allocution du Président T. W. Ruggles.*

Un silence profond s'étala instantanément dans le hall. Des groupes se formèrent devant les écrans vidéophoniques où le visage de Bob Lidinghouse s'estompait pour faire place à celui du président de l'Empire d'Amérique.

— *Mes chers concitoyens, commença celui-ci, j'ai tenu à vous adresser quelques mots encore afin d'être près de vous, où que vous soyez, et d'être ainsi, pour chacun de vous, le point d'union de vos pensées, de vos espoirs, de vos affections. Les mesures de mobilisation se terminent au moment où je vous parle. Laissez-moi vous dire combien je suis fier de la nation ! Sans cris, sans gémissements, les familles se sont dispersées et chacun est allé rejoindre son poste de combat. Je vous félicite ! Dites-vous bien, chers concitoyens, que si le salut de la Patrie vous impose un douloureux devoir et si la séparation vous fait souffrir, vous êtes tous unis dans une même tâche, tous unis dans ce vaste cœur que forment tous les cœurs de l'Empire et que j'incarne aujourd'hui...*

L'orateur fit une pause. On le vit, sur les écrans, baisser légèrement la tête avant de reprendre :

— *Vous connaissez déjà les graves événements qui, depuis ce matin, bouleversent la planète. Mais, depuis l'ouverture des hostilités, une série de phénomènes inattendus se sont manifestés qui, je le reconnais en toute franchise, ont semé dans l'univers un désarroi moral indiscutable. Pour des raisons non encore élucidées jusqu'ici, les opérations offensives de l'ennemi ont échoué complètement. De notre côté, de même que chez nos alliés, les moyens mis en œuvre pour infliger à l'adversaire des coups très durs se sont avérés inefficaces, sans qu'on pût déterminer les causes qui sont intervenues...*

La voix du Président devint nettement plus catégorique tout à coup :

— *Notre passé historique est celui d'une nation éprise de vérité. Je sais que vous n'aimez ni les mensonges ni les périphrases ; je ne chercherai donc pas à vous leurrer par des paroles rassurantes mais trompeuses. Je vous l'avoue honnêtement : nous n'avons pas encore découvert l'explication des phénomènes surprenants auxquels vous assistez et qui vous troublent. Toutefois, je vous mets en garde contre les rumeurs défaitistes qui, je le sais, circulent d'un bout à l'autre du pays. Méfiez-vous des personnes qui annoncent la fin du monde ou qui prétendent que la folie s'est emparée de notre globe terrestre. Les stations médicales sont d'accord avec nos laboratoires météorologiques : pas la moindre épidémie mentale n'a été décelée sur notre territoire, et nulle transformation n'a été observée dans les lois naturelles qui gouvernent notre univers. Je vous dis donc : n'écoutez pas ce que des sots ou des traîtres racontent autour de vous ! Faites confiance aux responsables de votre destinée. Ne vous abandonnez ni au découragement ni à la panique. Je vous promets que vous...*

A cette minute précise, il se passa une chose bizarre : la voix du Président cessa d'être intelligible et se fondit dans un gargouillement indistinct, tandis que son visage s'effaçait peu à peu de l'écran qui devint d'abord tout blanc, d'un blanc iridescent, avant de s'assombrir.

Tout le monde se regarda, puis un concert de protestations s'éleva dans le hall.

— Alors, quoi ?...

— Réglez l'appareil, sapristi !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est idiot, voyons !...

— Depuis quand coupe-t-on un discours du Président ?

Le technicien chargé de contrôler la vidéophonie du bâtiment sortit de sa cabine en levant les bras.

— Oh, ça va, ça va ! cria-t-il, furieux. Vous croyez peut-être que j'ai coupé l'émission pour vous faire une blague ? Personne n'a touché aux appareils ici ?...

Il se pencha pour examiner rapidement le poste du hall, puis, avec des gestes d'impuissance, expliqua aux groupes qui attendaient :

— Je n'y comprends rien, je vous assure ! Tout est normal partout... C'est à la centrale d'émission qu'il y a sans doute un pépin...

Il manipula d'une main experte le démultiplicateur des longueurs d'onde et parcourut rapidement la gamme entière des émetteurs. Il ne put rien capter, hormis des parasites.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il... Plus rien sur les ondes ! C'est incroyable, ce truc-là !...

Il changea de gamme et répéta la manœuvre. Mais en vain. Les ondes étaient muettes.

Deux officiers surgirent à ce moment-là d'un des bureaux, fendirent les groupes pour atteindre le milieu du hall et commandèrent d'une voix forte :

— Le personnel pour Virginia-Point : embarquement immédiat !

— Le personnel pour Maryland-Point, embarquement dans dix minutes...

Kate Lincoln se sentit emportée dans un brusque tohu-bohu. Les jeunes filles couraient dans tous les sens pour former leurs sections d'embarquement.

Kate eut une terrible sensation de solitude au milieu de cette foule. L'image de Fédor traversa son esprit, puis celle de son père et de sa mère. Ah, comme elle eût aimé une présence affectueuse à ses côtés ! Elle était si terriblement déprimée par ces événements confus...

Honteuse de cette faiblesse, elle prit dans la poche de sa blouse militaire le tube de Relaxiton qui s'y trouvait et, furtivement, elle porta un comprimé à sa bouche. Le puissant aliment nerveux ne

tarderait pas à agir, et alors elle retrouverait tout son cran.

Elle s'ébroua résolument, secoua ses cheveux blonds, puis, s'étant coiffée de son casque léger, elle chargea son sac de toile sur ses épaules et, avec la petite troupe de sa section, elle se hâta vers le débarcadère...

X

Pendant que Kate Lincoln rejoignait son poste de combat, une scène étrange se déroulait à l'Etat-Major Asiatique. Toujours réunis en conseil dans la salle blindée de l'étage 40 du Puits 17, les chefs de l'Empire Jaune ressemblaient à des joueurs qui ont misé toute leur fortune sur une seule carte et qui viennent de perdre la partie !...

Le Maréchal Stavorsky était blême, le professeur Truong avait l'air hagard. Tous les deux semblaient littéralement assommés par la tournure insensée que les événements avaient prise.

Le Président Tchang-Tsin-Lin, au contraire de ses deux collaborateurs, paraissait en proie, à une surexcitation nerveuse proche du délire ; un rictus déformait sa bouche aux lèvres minces, tandis que de continuels tiraillements musculaires agitaient ses joues.

Comme un furieux victime d'une crise, Tchang-Tsin-Lin venait de glapir pendant une demi-heure un chapelet d'insultes et de menaces dont les mots cinglants tintaient encore aux oreilles de l'assemblée. Dans sa colère, le Président avait juré de faire fusiller Stavorsky et d'envoyer Truong dans les mines de Sibérie si l'un et l'autre ne se débrouillaient pas pour déclencher une offensive qui frapperait efficacement l'ennemi. L'échec inconcevable de l'offensive des chars avait porté la rage du Président à son paroxysme.

Les autres ministres de l'Empire, ainsi que les secrétaires d'Etat-Major, se tenaient un peu à l'écart, silencieux et immobiles. Ils se faisaient tout petits dans le secret espoir d'échapper aux imprécations redoutables de Tchang-Tsin-Lin.

Seul le Cerveau n°1 affichait un calme imperturbable. Assis à la table, accoudé avec une parfaite désinvolture, il étudiait, le front dans les mains, le texte d'une dépêche dont il avait tout spécialement demandé confirmation écrite au poste d'écoute n°112.

Visiblement indifférent aux cris et aux gesticulations du Chef de l'Empire, il lisait et relisait cette communication comme s'il s'agissait d'un message où quelque mystérieuse révélation allait soudain surgir entre les lignes.

« Une fusée ennemie croise dans le ciel, à haute altitude. Fusée blanche, de modèle inconnu. Message terminé. »

Le Cerveau n°1 ne se lassait pas de scruter cette information parce qu'il avait comme une sorte de pressentiment, très vague et cependant très vif, que cette fusée ennemie, cette fusée blanche de modèle inconnu, apportait la solution des problèmes auxquels il avait affaire et qui, jusqu'à présent, paraissaient insolubles.

Une foi ? de plus, il pria Stavorsky de réclamer au poste 112 un

complément d'informations sur la fusée blanche. Mais, une fois de plus, l'officier de quart au poste 112 répondit qu'on ne lui avait rien communiqué d'autre à ce sujet et que les observateurs ne réagissaient pas à ses appels.

Le Cerveau n°1 s'adressa soudain au Professeur Truong.

— Dites-moi, professeur, voulez-vous brancher notre vidéo sur les émissions américaines ? Peut-être qu'ils vont faire allusion à leur fusée blanche ?...

Pendant que Truong mettait l'appareil en marche, le Cerveau n°1 ne put s'empêcher de ricaner amèrement à l'adresse du Ministre Kam-Nah, chef de la Sécurité et de l'Espionnage :

— Mon cher ami, tous mes compliments pour le flair de vos espions !... Il a fallu que nous déclenchions la guerre pour apprendre que nos adversaires sont en possession d'une arme dont nous n'avons pas la moindre idée ! C'était bien la peine de dépenser les fortunés que nous avons dépensés pour entretenir nos agents secrets dans le monde !...

Le Ministre Kam-Nah, un petit homme mince et sec au visage d'un brun presque noir, aux lèvres charnues, au nez un peu épaté, murmura d'une voix feutrée, étrangement douceuse :

— Personne n'est infailible, Maître...

— Sans doute, sans doute, répliqua le Cerveau n°1, mais vos rapports étaient pourtant assez affirmatifs, il me semble ? Si j'ai bonne mémoire, vous vous êtes vanté d'avoir au moins un membre de la cinquième colonne dans chaque usine d'armement du monde américain et atlantique, est-ce que je me trompe ?...

— Nullement... Mais j'établis mes rapports avec les éléments qui me sont fournis par mes services. Peut-être me croyez-vous capable d'aller vérifier en personne l'activité de chacun de mes espions, de chacun des réseaux dispersés aux quatre points du globe ? Je n'ai pas le don d'ubiquité, Maître, et je le regrette, cela va sans dire...

Une lueur fauve brillait dans les prunelles dorées de Kam-Nah. Le ton paisible de sa voix était trompeur, mais cette voix insidieuse reflétait fidèlement le personnage. En dépit de sa taille exiguë, de sa minceur, de l'apparente fragilité de son corps, il suffisait de le regarder une seconde et de croiser son regard pour comprendre que c'était un homme redoutable, plus rusé qu'un serpent, plus cruel qu'un tigre, et supérieurement intelligent.

A sa manière, il osait s'affirmer devant le Cerveau n°1 sans rien abdiquer de son orgueil ni de sa personnalité. Certes, il admirait comme tout le monde le Maître occulte de la patrie, mais il avait, semblait-il, une admiration non moins grande pour lui-même et une conscience extrême de sa propre valeur.

Personne, dans le gouvernement, ne se risquait à attaquer le

Ministre Kam-Nah. Même le Président Tchang évitait de l'affronter, car la puissance du Chef de l'espionnage avait de fortes racines et des ramifications dont l'étendue demeurait un mystère. C'est pourquoi, jusqu'ici, Kam-Nah avait assisté à la réunion comme un témoin discret. Personne ne l'avait interpellé, et il n'avait rien à dire dans la conduite directe des opérations militaires.

Au fond, le Cerveau n°1 l'appréciait. Aussi est-ce d'un ton plus cordial qu'il reprit :

— Quand nous aurons obtenu une description plus détaillée de cette fusée blanche qui nous est signalée, je vous demanderai de vérifier personnellement les dossiers. Vous y trouverez peut-être des indices qui ont échappé à nos ingénieurs ?

— C'est exactement ce que je comptais faire. Maître. J'attends des éléments plus précis pour me mettre au travail...

Le Professeur Truong avait réglé le vidéo sur les émissions d'Amérique, mais l'écran ne montrait que des images d'actualité dépourvues d'intérêt. Plus exactement, ces images étaient vexantes pour les Asiates, car Bob Lindinghouse, installé maintenant dans un souterrain proche de Mesa Negra, passait et repassait sur les ondes, avec une complaisance bien légitime, les vues des innombrables chars paralysés entre la frontière Jaune et la frontière Atlanticaïne.

A la fin, haussant les épaules, Truong s'approcha du Cerveau n°1 et lui dit :

— Vous ne voulez toujours pas admettre qu'il puisse y avoir autre chose qu'un éventuel changement du magnétisme terrestre. Maître ?...

— Quelle autre chose ? fit le Cerveau n°1, un peu agacé.

— Je ne sais pas...

Très froidement, le Cerveau n°1 laissa tomber alors :

— Croyez-vous que ce soit le moment de bavarder dans le vide, Professeur ?

Truong poussa une chaise vers la table, s'assit à côté du Maître, prit un feuillet de papier et se mit à aligner de courtes inscriptions en murmurant à mi-voix :

— Récapitulons... Météores déviés, sangsues dérégées, fusées ramenées au point de départ, torpilles américaines tombées en mer, disques volants posés au sol sans explosion, cerveaux électroniques des chars détériorés, bazookas atomiques enrayés... il s'agit de trouver à tous ces phénomènes un dénominateur commun, vous êtes d'accord ?

— Oui, naturellement, admit le Cerveau n°1, et je vous répète que le seul dénominateur commun se trouve dans une altération du magnétisme terrestre, altération d'origine extrinsèque aux données expérimentales...

Truong eut un petit sourire qui cachait mal son triomphe. Il prononça lentement, doucement :

— Mais alors, Maître ?... La fusée blanche de l'ennemi ? Elle n'est pas soumise au magnétisme de la planète, puisqu'elle semble naviguer normalement ?... Elle croise à haute altitude, dit le communiqué. Par quel miracle ne se trompe-t-elle pas ?...

Le Cerveau n°1 opina en silence. Puis, comme à regret, il murmura :

— C'est le nœud du problème, j'en ai la conviction... Cette fusée blanche est probablement l'explication de tout ce qui se passe... J'ai hâte d'avoir des nouvelles et de...

Il fut interrompu par la voix du Président Tchang-Tsin-Lin qui criait :

— Silence, silence ! On annonce une allocution de cette vipère lubrique de Ruggles, écoutez...

Le Cerveau n°1, espérant entendre enfin un communiqué de l'adversaire au sujet de la fusée blanche, se leva promptement et se planta devant l'écran du vidéo sur lequel on voyait la figure du Président de l'Empire d'Amérique.

Dans la salle silencieuse, les audispectateurs haussèrent les épaules quand le Chef d'Etat américain arriva au passage :

— Méfiez-vous des personnes qui annoncent la fin du monde ou qui prétendent que la folie s'est emparée de notre globe terrestre. Les stations médicales sont d'accord avec nos laboratoires météorologiques : pas la moindre épidémie mentale n'a été décelée sur notre territoire, et nulle transformation n'a été observée dans les lois naturelles qui gouvernent notre univers...

Le Professeur Truong toucha discrètement le bras du Cerveau n°1.

— Vous voyez, chuchota-t-il, ils n'ont rien relevé d'anormal dans le magnétisme de...

— Taisez-vous ! coupa le savant d'un ton sec. Écoutons...

Malheureusement, moins d'une minute plus tard, la voix du président américain n'était plus qu'un infâme borborygme, puis elle se tut tout à fait en même temps que l'image disparaissait.

L'espace d'une seconde, le Cerveau n°1 considéra l'écran en fronçant les sourcils.

— Quel est l'imbécile qui a coupé la réception ? fit-il en dévisageant ses collègues.

Kam-Nah, avec une grande présence d'esprit, avait déjà décroché le télévidéo et demandé la centrale technique du souterrain.

— Eh bien ? lança-t-il dans le micro. Qui vous a donné l'ordre de couper la réception ?

L'Ingénieur en chef de la Centrale répondit avec aplomb :

— Personne n'a touché aux appareils, monsieur le Ministre... Je viens de vérifier personnellement les gammes américaines, toutes leurs émissions ont cessé d'un seul coup...

— Ah ? fit Kam-Nah en se retournant vers le président.

Alors, celui-ci eut une brusque inspiration. Ecartant Kam-Nah du micro, il ordonna à l'Ingénieur en chef :

— Il faut profiter immédiatement de cette carence des émissions ennemies ! Que tous nos émetteurs lancent d'une façon continue le message suivant... vous prenez note ?...

— Oui, je vous écoute...

— Très bien... voici le texte : « Peuples d'Amérique, peuples d'Eurafrrique, l'Empire d'Asie, fait appel à votre bon sens ! Ne prolongez pas cette guerre inutile : exigez de vos chefs la capitulation immédiate et totale. Que vos gouvernements viennent se constituer prisonniers entre nos mains, c'est tout ce que nous demandons. Nous ne voulons pas détruire vos villes, nous ne voulons pas faire couler le sang, mais l'heure est venue où la Race Jaune doit conquérir la suprématie mondiale. Cette mission sacrée que le destin nous assigne, nous ne pouvons nous y soustraire. Vous savez très bien que nous allons gagner cette guerre et que le ciel est avec nous, car vous l'avez toujours su, que la Race Jaune était désignée pour gouverner la planète. Capitulez tout de suite. Après, ce sera le règne éternel de la paix pour l'univers tout entier »...

Tchang-Tsin-Lin s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et réfléchir.

— C'est tout, dit-il finalement, lancez ce message tout de suite et en permanence !

— A vos ordres, monsieur le Président.

Tchang débrancha l'appareil et, l'air nettement satisfait, il se tourna vers le Cerveau n°1.

— Je crois que c'est la victoire, Maître ! Et elle ne nous aura rien coûté ! Nos adversaires vont penser que nous avons délibérément organisé tous les phénomènes mystérieux qui se sont produits, et dans leur terreur, ils n'oseront pas ne pas capituler !... Nous mettons le bénéfice du mystère de notre côté !...

Un sourire énigmatique, un de ces sourires sans joie qu'il arborait quelquefois, errait sur les lèvres du Maître.

Vexé, Tchang lui demanda :

— Vous ne pensez pas que mon idée soit bonne ?...

— Je pense qu'elle est bonne, mais qu'elle n'ira pas loin... Il est difficile de se faire comprendre quand on ne dit rien, et c'est ce qui va nous arriver... Vous permettez ?...

Sans attendre la réponse du président, il mit le contact du télévidéo. C'est un autre opérateur qui émergea sur l'écran.

— Etage 37 ?

— Etage 37, à vos ordres !

— Captez immédiatement notre émission d'information permanente de la centrale de Lhassa, et passez sur le poste de l'Etage 40, deuxième appareil.

— A vos ordres !

Toute l'assemblée observait de nouveau le Cerveau n°1 et chacun se demandait où il voulait en venir et ce qu'il voulait démontrer.

Il ne fallut même pas une demi-minute pour que deux communications fussent transmises l'une après l'autre à l'Etat-Major.

La première émanait de l'Etage 37. L'opérateur articula :

— Impossible de capter Lhassa. Il semble que la station ait cessé d'émettre. La surveillance est alertée.

La seconde communication provenait de l'Ingénieur en chef :

— Impossible d'émettre à destination de l'ennemi l'appel du président Tchang-Tsin-Lin : tout se passe comme si les antennes étaient déconnectées. La surveillance est alertée.

Le Cerveau n°1, sans même accorder un regard au Président, se tourna vers le Professeur Truong et lui dit :

— Et voilà ! Notre liste est complète maintenant ! Le phénomène mystérieux paralyse la propagation des ondes électromagnétiques *quelles qu'elles soient !...*

— C'est... c'est ahurissant, bégaya Truong au comble, de la stupeur. Je... je... nous allons tous perdre le sens commun si cela continue !...

Du revers de la main, il essuya la sueur qui perlait sur son front. Puis, alors que personne ne s'attendait à un geste pareil, il se rua sur le Maréchal Stavorsky, arracha d'un geste furieux l'arme d'acier que celui-ci portait dans une gaine à sa ceinture et s'écria en portant à sa tempe le canon du super-automatique :

— Messieurs, je ne suis plus digne de la confiance que l'Empire m'a témoignée en m'attribuant la haute charge de Chef d'Etat-Major Scientifique de notre glorieuse armée ! Je m'efface pour échapper au déshonneur...

Il n'eut pourtant pas le temps d'appuyer sur la détente de l'arme et d'accomplir son suicide. Souple comme un félin, Kam-Nah avait bondi sur lui et, d'une double prise des mains, avait paralysé ses doigts.

Truong essaya en vain de se dégager. Il était encore en train de se débattre que Kam-Nah lui avait déjà subtilisé le super-automatique de la main.

Cerveau n°1 considéra en silence le Professeur que Stavorsky et Kam-Nah maintenaient chacun d'un côté. Avec une grimace qui

contracta sa face de Cambodgien. Truong supplia, l'air hagard :

— Maître, ordonnez qu'on me lâche et qu'il me soit permis de sauver mon nom du déshonneur...

— Allons, allons. Professeur, murmura le Cerveau n°1 sur un ton apaisant, votre honneur de savant n'est pas en cause, pas plus que votre compétence en matière d'armements scientifiques... Personne ne songe à vous reprocher quoi que ce soit dans cette assemblée suprême. Nous sommes en présence d'un mystère et...

— Non, non, coupa nerveusement Truong, ma tâche est désormais impossible !... Tous ces échecs, toutes ces défaillances qui s'accumulent... et pas la moindre explication de ma part...

Avec une autorité que ses précédents accès de colère ne semblaient pas avoir entamée, le président Tchang-Tsin-Lin intervint et intima au Professeur :

— Du calme, Truong ! Je vous interdis de faire le geste auquel vous avez songé dans un moment de désarroi. Si vous tenez à votre honneur de savant et de soldat, donnez l'exemple de la foi en la victoire finale de nos armes, faites preuve de confiance !... Tout ceci n'est sans doute qu'un ensemble de phénomènes passagers... Avez-vous foi, oui ou non, en notre mission sacrée ?...

— Très bien, dit Truong en baissant la tête, s'il en est ainsi...

Il y eut un silence pénible.

Et puis, brusquement, le Maréchal Stavorsky s'exclama :

— Regardez !... Mais regardez donc !...

Le bras tendu, il montrait de la main les écrans des deux appareils de vidéo. Les postes étaient restés allumés, et on voyait maintenant des stries lumineuses qui fulguraient d'un bord à l'autre des écrans, des lignes scintillantes, alternativement horizontales et verticales, comme des zébrures d'orage sur un horizon lointain.

Intrigué, le Cerveau n°1 s'approcha et fixa pendant plusieurs minutes le jeu capricieux de ces stries lumineuses.

Le Professeur Truong, intéressé malgré lui, s'était également approché. Du coup, il semblait avoir complètement oublié son projet de suicide.

— Orage cosmique ? chuchota-t-il à l'adresse du Cerveau n°1.

— Je ne crois pas... Un orage cosmique n'aurait pas cette surprenante régularité... On passe de l'horizontale à la verticale suivant une cadence rythmée...

A mi-voix, le Cerveau n°1 se mit à compter en suivant sur sa montre les secondes qui marquaient la bizarre alternance des stries.

Il interrompit soudain ses calculs pour appeler lui-même le technicien du poste central au télévidéo :

— Toujours rien sur les ondes ? fit-il sèchement.

— Non... Des signes fluorescents sur nos écrans, mais c'est tout.

- Continuez à chercher les émissions dans toutes les directions.
- C'est ce que nous faisons à tous les postes.
- Essayez d'émettre !
- Impossible. Les antennes ne rayonnent pas.
- Très bien. Continuez vos tentatives.
- À vos ordres.

Le Cerveau n°1 dit alors au Professeur :

— Parcourez toutes les gammes de cet appareil-là ; je fais de même ici... *Ces stries lumineuses ne sont pas des parasites ! Il y a une présence sur les ondes*, j'en suis sûr et certain...

— Comment ? se récria Truong. Une présence sur...

— Oui, coupa le Cerveau n°1, vous voyez bien que ces signes sont émis par une source contrôlée...

Sans fièvre apparente, le Cerveau n°1 manipulait attentivement les commandes de l'appareil. Truong faisait de même à l'autre vidéo, mais on voyait trembler ses doigts et la sueur coulait plus abondamment encore sur son visage livide.

Tous les regards étaient fixés sur les écrans où les étranges fulgurations poursuivaient leurs trajectoires hallucinantes... Stries verticales... Stries horizontales... Stries verticales... Stries horizontales...

Mais le silence total des ondes avait quelque chose d'envoûtant. On avait la sensation d'assister à la préparation d'un cataclysme, au lent prélude d'une catastrophe universelle. S'agissait-il d'un orage sidéral d'un genre inconnu jusqu'ici ? Toute l'assistance y songeait, en dépit des paroles du Cerveau n°1.

Au reste, peut-être le Maître avait-il simplement voulu éviter la panique, rassurer ses collègues ? Car il avait beau se dominer, on voyait bien qu'il était anxieux, qu'il avait les nerfs hypertendus. Tandis qu'il continuait à chercher un son dans l'épais silence des ondes, ses yeux brillaient intensément et ses mâchoires étaient tellement serrées que ses muscles maxillaires avaient des crispations continues.

Dans l'accablant malaise qui oppressait les membres du conseil, Kam-Nah semblait seul avoir gardé sa sérénité d'Oriental. Comme par plaisanterie, il alla jusqu'à murmurer entre ses dents, avec un de ses sourires diaboliques :

— Si c'est un nouveau déluge qui se prépare, tous nos problèmes seront résolus d'un seul coup... Les survivants seront les maîtres de l'Univers, qu'ils soient blancs, jaunes ou noirs...

Personne ne répondit. Il ajouta :

— A condition qu'il reste des survivants !...

— Vous ne pourriez pas vous taire ? fit le Président Tchang dont le visage habituellement si coloré n'avait plus la moindre couleur

définissable.

— Certainement, acquiesça Kam-Nah d'un air affable, mais vous ne trouvez pas qu'il y a un peu trop de silence ?

Truong se retourna :

— Je vous en prie ! Ce n'est vraiment pas le moment de...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Les stries lumineuses s'étaient mises à voltiger en véritables gerbes de feu sur les deux écrans simultanément.

— Attention ! cria le Cerveau n°1...

Instinctivement, tous les spectateurs s'étaient reculés le plus loin possible des appareils, à l'exception de Truong qui manipulait les boutons de son récepteur, et du Cerveau n°1 qui s'était penché pour observer de plus près les gerbes incandescentes.

A l'exception aussi de Kam-Nah qui contemplait les écrans sans sourciller, comme si le phénomène ne le concernait pas.

Les gerbes de feu se mirent bientôt à tourner à toute vitesse et elles prirent l'apparence d'une boule lumineuse, d'une comète échevelée projetant ses flammes dans tous les sens, jusqu'aux bords des écrans.

Le dos contre la paroi de l'abri blindé, les chefs de l'Armée Jaune fixaient l'effarant spectacle sans bouger.

Plusieurs d'entre eux haletaient. En quelques secondes les deux écrans ne furent plus que deux carrés éblouissants.

Le professeur Truong, hypnotisé semblait-il, se mit, lui aussi, à haleter de peur. Il lâcha les boutons de l'appareil, se redressa lentement et, pas à pas, s'éloigna à reculons.

Il bégaya :

— Je... c'est... c'est la fin ! Le monde va expier ses péchés !... L'éther est saturé d'électricité !

XI

Quelques minutes longues comme des siècles s'écoulèrent encore...

D'un air très naturel, Kam-Nah s'était approché du poste que le Professeur Truong venait d'abandonner. Il se mit à tripoter négligemment les boutons ; mais cela ne servait à rien, car, sur toutes les longueurs et sur toutes les gammes, c'était la même chose : l'image aveuglante d'un carré de feu, et le silence.

Et, soudain, parmi l'assemblée, un cri étouffé jaillît, suivi d'une rumeur générale dans la salle.

Sur les deux écrans, la lumière diminuait d'intensité dans un étrange decrescendo, tandis qu'une musique harmonieuse s'amplifiait peu à peu. Puis, tout à coup, on vit surgir l'image inattendue de trois drapeaux réunis en un seul faisceau : le drapeau de l'Asie, celui de l'Amérique et celui de l'Atlantique. Et ces trois drapeaux se mirent à frémir comme s'ils palpaient dans la brise d'un matin de printemps.

En grandes lettres bleues qui prenaient toute la hauteur des cadrans, le mot P A X vint se superposer sur les drapeaux, et la musique retentit avec une belle sonorité pleine et nette.

Le Cerveau n°1, visiblement abasourdi, regarda Kam-Nah et lui demanda :

— Sur quel émetteur êtes-vous là ?

— Sur... Buenos-Ayres... Oui, c'est bien cela...

— Pardon ?...

Le Cerveau n°1 se précipita vers le second appareil pour vérifier la déclaration de Kam-Nah. Il se redressa et murmura d'une voix interdite :

— C'est de la sorcellerie, ma parole ! Je suis sur Bombay et nous avons tous les deux la même émission ... c'est le comble !...

Excédé, il alla vers le télévidéo. Mais au moment où il avançait la main pour appuyer sur le bouton de contact, le signal se déclencha. C'était la centrale elle-même qui appelait :

— Nous ne savons pas ce qui se passe, mais toutes les fréquences transmettent la même chose et...

— Imbécile ! coupa le Cerveau n°1. Vous ne voyez pas que nous sommes branchés sur une seule ligne ? Nous avons la même émission sur Buenos-Ayres et sur Bombay ; faites réparer tout de suite et prenez des sanctions contre les...

— Mais non, mais non ! hurla l'ingénieur dont la mimique exprimait un vif sentiment de protestation.

L'un après l'autre, tous les appareils de la salle appelaient. Il y eut un charivari indescriptible. Tout le monde se précipitait en même

temps pour répondre.

— Silence, messieurs ! cria le Cerveau n°1, incapable de maîtriser plus longtemps ses nerfs. On ne s'entend plus !...

Sur les deux écrans, les drapeaux continuaient à claquer au vent, et la musique joyeuse continuait à verser ses accords. En plus de cela, tous les voyants des télévidéos montraient des visages effarés, et les voix des opérateurs, des ingénieurs, des techniciens se mélangeaient au tumulte qui agitait les membres de l'Etat-Major.

Les opérateurs de la surveillance communiquaient avec des voix bouleversées :

— Une seule émission sur tous les postes...

— L'ennemi a détourné nos émissions...

— Lhassa transmet la même chose que Paris !...

— Nous captons la même émission sur toutes les longueurs...

D'un geste sec, le Cerveau n°1 ferma le télévidéo, se retourna vers l'assemblée et cria en levant les bras ;

— Messieurs ! Stoppez tous les télés ! Silence ! Il se passe quelque chose d'inouï, écoutez-moi !...

Un à un, les télés cessèrent de fonctionner et il n'y eut plus que les écrans avec l'image des drapeaux, et la musique transmise par un émetteur inconnu.

Couvrant le bruit de la musique, la voix du Cerveau n°1 annonça :

— L'ennemi a réussi à s'emparer des ondes ! Il faut lancer immédiatement dans tout l'empire l'interdiction générale d'utiliser la vidéophonie ! Nous sommes à la merci d'un coup de force, car les centrales militaires semblent être aux mains de l'adversaire ! Toutes nos armes électroniques sont inutilisables, nous savons maintenant pour quelle raison... La guerre change de visage ! Il faut reconquérir la maîtrise des ondes si nous voulons réaliser malgré tout nos pro...

La musique s'étant brusquement arrêtée, le Cerveau n°1 s'était également interrompu au beau milieu de sa phrase. Il se retourna machinalement vers l'écran. Les drapeaux avaient disparu, le mot P A X subsistait seul sur le fond blanc des écrans.

Un étrange silence tomba sur l'assemblée. Et puis, tout à coup, une voix grave se fit entendre. Elle s'exprimait en anglais très pur et même académique, tandis que sur l'écran s'imprimait en quatre langues – en français, en espagnol, en russe et en chinois – la traduction du message formulé par la voix au microphone.

Ce message mystérieux était le suivant :

— *Nous nous adressons à tous les peuples de la terre, à tous les Gouvernements, à tous les chefs de toutes les nations. La guerre n'aura pas lieu. Attention. Nous, les Chevaliers de l'Espace, ordonnons aux Gouvernements impériaux actuellement impliqués dans le conflit*

d'employer tous les moyens dont ils disposent pour désarmer immédiatement. Nous entendons par là que, dans un délai de 24 heures, les projectiles de tous calibres soient réintégrés dans les arsenaux. Les rampes de lancement doivent être détruites sans distinction et les systèmes de radioguidage également. Les effectifs mobilisés seront réduits à dix pour cent des chiffres actuels et les recrues prendront le chemin de leur foyer. Les abris souterrains occupés par les Etats-Majors et les Quartiers-Généraux doivent être évacués et mis hors d'usage. Ceci n'est pas une ruse de guerre. Si les prescriptions édictées par nous ne sont pas ponctuellement exécutées dans le délai voulu, des représailles seront décidées contre les autorités responsables. Nous disposons de moyens d'action suffisamment puissants pour mettre à la raison ceux qui sous-estimeraient la portée de cet avertissement. Président Tchang-Tsin-Lin, Président Adelfaust, Président Ruggles, notre message est un ordre, mais nous comptons sur votre conscience pour obéir sans attendre d'y être contraints. Nous avons empêché jusqu'ici que se commettent des attaques criminelles, et ces faits ont été dûment constatés par le monde entier. Attention, méditez bien la valeur de notre intervention : elle vous donne une idée de nos pouvoirs. Peuples de l'univers tout entier, soyez avec nous ! Les Chevaliers de l'Espace vous sauveront !...

Un coup de gong retentissant marqua la fin du communiqué.

Le Président Tchang-Tsin-Lin était abasourdi. Il tourna vers le Cerveau n°1 un regard éploré et lui demanda :

— Que faut-il faire ?... Que signifie cette histoire ?...

Le Cerveau n°1 avait pris l'attitude qui lui était familière : les bras croisés, le buste très droit, les yeux fixés devant lui mais qui semblaient voir au loin des choses invisibles pour le commun des mortels.

— Il ne faut rien faire, prononça-t-il avec lenteur. Il faut attendre que l'ennemi se découvre.

— Mais... quel ennemi ? fit Tchang-Tsin-Lin, perplexe,

— Nous verrons bien...

— Vous croyez que c'est une ruse des Américains ?

— Cela m'étonnerait... Les Américains n'ont pas l'habitude de gaspiller leur argent. Or, ils viennent de jeter pour plusieurs milliards de torpilles à la mer, sans compter ce que leur coûte la mobilisation générale.

Alors ?... Une manœuvre du Vieux Continent ?...

— Pas davantage, me semble-t-il. Pourquoi nous auraient-ils envoyé leurs disques volants sans les faire exploser ? Ils nous ont livré ainsi toutes les formules de leurs armes toxiques. Ce n'est pas ce qu'on appelle une ruse, à mon avis...

— Ce n'est tout de même pas la lune ? rétorqua le Président, furibond. Si vous savez quelque chose, parlez !...

— Je ne sais rien de plus que ce que vous savez, que ce que nous savons tous... Mais je crois qu'il s'agit d'une intervention étrangère...

— Comment ? Une...

Complètement abasourdi, Tchang considéra d'un air soupçonneux le Cerveau n°1.

— Vous vous moquez de nous, Maître ?

— Absolument pas... Puisque nos espions n'ont pas révélé l'existence d'une force secrète munie d'émetteurs clandestins, il ne peut s'agir que d'une intervention étrangère à notre planète. Cela me paraît logique.

— Logique ? répéta le Président. Et comment ces gens là connaîtraient-ils mon nom ?...

— Le sais-je ? fit le Cerveau n°1 d'une voix sombre. Il se détourna et s'adressa au Ministre Kam-Nah :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Eh bien... c'est plutôt surprenant, j'avoue... Mais il faut reconnaître que c'est bien joué, vous ne trouvez pas ?

— Gardez vos appréciations pour vous ! fit le Maître, offensé. Quelles mesures allons-nous prendre ? Les services de sécurité passent maintenant au premier plan... Il faut interdire la vidéophonie dans tout l'empire pour commencer.

Kam-Nah eut une moue de désapprobation.

— Je ne partage pas cet avis, Maître... Cette interdiction viendrait trop tard. Puisque toutes nos populations ont entendu le communiqué de ces... de ces Chevaliers de l'Espace, il ne faut pas montrer que nous avons peur, que nous sommes impuissants devant ces étrangers. Je suggère d'attendre la suite, mais de veiller très strictement sur la discipline... Sans compter que les traîtres, s'il s'agit de traîtres, vont devoir sortir de l'ombre... Ce qui nous permettra de les coincer une fois pour toutes.

— Oui, oui, c'est bien raisonné, admit le Cerveau n°1.

Le Président Tchang intervint sur un ton hésitant :

— En somme, que dois-je faire, moi ?... N'oubliez pas qu'on m'a mis en demeure de désarmer immédiatement...

Le Maréchal Stavorsky s'écria d'un air indigné :

— Désarmer ?... Je suppose que vous n'y pensez pas sérieusement, Président ?... Si vous donnez l'ordre de désarmer, c'est notre arrêt de mort que vous signez ! L'Armée Jaune désarmée !...

Le Cerveau n°1 articula sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Il n'est pas question de désarmer, rassurez-vous, Maréchal ! Nous n'avons rien à craindre de ces fantoches qui veulent nous intimider... Quant à leurs représailles...

Il eut un petit rire sec et ajouta :

— Comment voulez-vous qu'ils nous frappent ? Personne ne peut nous atteindre ici, vous le savez bien...,

Tchang-Tsin-Lin ne semblait pas tellement rassuré. Il se tourna vers Kam-Nah pour lui dire :

— Faites doubler les surveillances à toutes les entrées du Puits et à tous les étages ! Une précaution de plus n'a jamais fait de tort ...

— En effet, acquiesça Kam-Nah.

Il se dirigea vers le télé qui se trouvait le plus près de lui et le brancha... A peine avait-il mis le contact qu'une communication parvenait de l'Etage 37. L'opérateur de quart commença par s'excuser :

— Je vous appelais depuis cinq minutes ! On annonce que les services d'ordre ont dû intervenir pour mater un mouvement de révolte dans les chambrées de l'Etage 37... Un officier hindou de l'artillerie nucléaire a voulu entraîner ses hommes dans la rébellion ; il y a dix morts, et trente-deux hommes ont été mis aux arrêts...

Tout l'Etat-Major avait écouté l'information en silence.

Le maréchal Stavorsky hurla tout à coup :

— Qu'on les fusille immédiatement ! Donnez l'ordre de les...

— Une minute, je vous prie, dit Kam-Nah ; ne nous emportons pas inutilement. Nous vivons des circonstances tout à fait exceptionnelles, Maréchal. Il faut toujours calmer la fièvre avant d'opérer le malade... A quoi bon fusiller nos hommes ? Laissez-moi faire, je me charge de rétablir l'ordre...

*

* *

Ce qui venait de se passer dans les chambrées de l'Etage 37 n'était qu'une bien faible et bien petite image de ce qui, à la même heure, se produisait un peu partout dans le monde.

En effet, après l'extraordinaire silence des ondes — une surprise de plus dans cette guerre qui n'avait compté que des surprises depuis qu'elle avait débuté — la soudaine apparition des trois drapeaux réunis en faisceau, puis l'effarant communiqué des Chevaliers de l'Espace avaient profondément secoué l'opinion publique mondiale...

La stupeur, la colère, l'enthousiasme avaient éclaté presque en même temps parmi les populations du globe. Certains, comme l'Hindou Dyanda, qui étaient héréditairement religieux ou sensibles aux craintes superstitieuses, s'étaient révoltés spontanément contre leurs chefs et, animés par une folle joie ou par un fanatisme halluciné, avaient prôné la rébellion directe. Dans toutes les forteresses, on avait vu des soldats qui jetaient leurs armes et arrachaient leurs uniformes, bravant toutes les menaces. Dans les villes, on vit des foules qui se

ruaient hors des abris et parcouraient les rues en chantant...

Mais, très vite, les forces de police entrèrent en action et toutes les manifestations furent réprimées sans pitié.

Une attente fébrile commença alors dans les trois empires. On se demandait quelle décision les gouvernements allaient prendre, et quelle serait l'attitude des mystérieux Chevaliers de l'Espace si leurs ordres n'étaient pas exécutés en temps voulu.

La parole était aux Présidents et aux États-Majors.

XII

Le sous-marin transporteur s'était arrêté. Ses phares projetaient une lumière glauque sur la paroi sombre et lisse de la forteresse « Virginia Point ».

Le spectacle était sinistre. La forteresse sous-marine, une énorme boule de métal de 200 mètres de diamètre, toute noire dans la pénombre verdâtre, faisait penser à une monstrueuse épave oubliée dans un abîme liquide. Son isolement au sein de l'océan avait quelque chose de tragique, d'inhumain, et le mol balancement des nappes d'algues ajoutait encore à cette impression d'oubli, d'abandon, d'agonie crépusculaire.

Seuls les pavillons de détection, les réflecteurs piézoélectriques pour ultra-sons et les bouches des lance-torpilles rompaient l'uniformité de la grande sphère.

Kate Lincoln attendait les ordres d'un air résigné. Sa section venait d'être désignée comme premier groupe à débarquer, et la délicate manœuvre était en cours.

Lentement, par une sorte de glissement feutré, le sous-marin, tous phares allumés, s'approchait de la coque ronde de Virginia-Point. On pouvait percevoir le brassement sourd et continu de l'eau, et bientôt des flots d'écume se mirent à bouillonner à la proue du submersible. Peu à peu, comme un poisson prudent, le sous-marin introduisit son nez pointu dans un évidement qui s'était ouvert dans la sphère gigantesque. Kate et ses compagnes de section prirent place dans une cabine étanche, tout à fait à l'avant, et des vannes coulissèrent dans le compartiment où se trouvait cette cabine. Celle-ci fut noyée en une trentaine de secondes à peine, après quoi elle glissa lentement sur des rails pour pénétrer de la sorte, dans un compartiment de la boule de fer, compartiment également rempli d'eau.

Le submersible se retira, une porte titanesque se referma sur lui, et l'air comprimé commença à chasser l'eau qui reflua avec un grand bruit pour s'échapper du compartiment de la sphère.

Une sonnerie retentit, annonçant que les passagers de la cabine pouvaient quitter celle-ci par les « trous d'homme » et gagner les ascenseurs. Kate et ses compagnes arrivèrent dans une salle brillamment éclairée, chaude et confortable. Elle eut bien de la peine à réaliser qu'elle se trouvait maintenant à 250 m. de profondeur sous la surface de l'océan !...

Le Commandant militaire de la forteresse vint prendre contact avec les jeunes recrues, puis celles-ci furent conduites à leurs casemates. Kate se vit octroyer une étroite cellule qu'elle partagerait

avec trois de ses collègues.

Elles achevaient de déballer leurs affaires et de prendre possession de leur nouveau logis, quand le mégaphone leur annonça le tableau de service. Kate et ses trois amies ne seraient pas de quart avant le lendemain matin, à six heures. Elles pouvaient donc disposer de leur nuit, ce qui les enchantait.

Dix minutes plus tard, allongée sur sa couchette individuelle, Kate s'endormait. A force de volonté, elle était parvenue à refouler l'image de Fédor qui guettait toujours la moindre occasion pour surgir dans sa mémoire...

*

* *

A son réveil, vaguement consciente qu'une activité insolite régnait dans le quartier des opératrices, elle s'habilla rapidement et sortit de la cellule pour essayer de savoir ce qui se passait.

Elle fut vite informée des nouvelles sensationnelles de la nuit. Les jeunes filles qui avaient été de service avaient toutes assisté à la prodigieuse intervention des Chevaliers de l'Espace et il n'était question que de cela dans la forteresse. Kate dut même subir trois fois de suite le récit détaillé de l'événement et on ne lui fit pas grâce d'un seul mot du message de paix qui avait été capté par tous les postes de Virginia-Point comme partout ailleurs.

Il y avait de quoi s'émouvoir, bien sûr ! Car il paraissait évident que Virginia-Point figurerait parmi les ouvrages militaires à détruire, si le gouvernement décidait d'exécuter les ordres des Chevaliers de l'Espace.

Toutefois, les avis n'étaient pas unanimes. Des officiers affirmaient que les forteresses sous-marines du type Virginia-Point ou Maryland-Point n'étaient nullement visées par les prescriptions des pacifistes inconnus. En temps de paix, ces stations sous-marines faisaient office d'observatoires océaniques ; on pouvait donc parfaitement les désarmer sans les détruire pour autant.

Phénomène bizarre, à mesure que les heures s'écoulaient, le nombre des sceptiques augmentait... De plus en plus nombreux étaient ceux qui insinuaient en souriant que toute cette histoire de chevaliers mystérieux et de menaces n'était pas autre chose qu'une habile trouvaille de la cinquième colonne jaune pour ébranler le moral et la foi des troupes américaines. Comment pouvait-on prendre ces fariboles au sérieux ? Avait-on jamais entendu parler de ces Chevaliers de l'Espace ? Du reste, où se seraient-ils cachés, sinon chez les Asiates ?

Les deux tendances devinrent bientôt affirmées avec tant de

netteté qu'il y eut comme une scission au sein des troupes. Le parti des Chevaliers prédisait les pires calamités si le gouvernement négligeait l'avertissement des apôtres de la paix ; et le parti des Anti-Chevaliers raillait les naïfs qui étaient prêts à se livrer pieds et poings liés à l'ennemi. Bref, une sourde hostilité régnait entre les deux groupes et l'énervement montait de part et d'autre.

Naturellement, Kate bataillait ferme en faveur des Chevaliers de l'Espace. Elle répétait à quiconque voulait l'entendre qu'il était souhaitable qu'un groupe suffisamment fort apparût pour arbitrer, au besoin par la force, les conflits qui ravageaient l'Humanité depuis les origines de l'Histoire. Et, surtout, pour empêcher la présente guerre qui serait non seulement la honte du XXI^e siècle, mais, sans doute, l'anéantissement de toute civilisation, sinon de toute vie, à la surface du globe.

En prêchant de la sorte, Kate savait bien qu'elle défendait sa dernière chance de retrouver un jour son Fédor bien-aimé. Aussi était-elle vibrante de foi et de sincérité.

Ses trois compagnes, complètement en désaccord avec elle, se mirent alors à fredonner la chanson qu'un officier venait de composer sur un air à la mode :

*« Ouvrez bien vite les portes des casemates !
» Les nobles Chevaliers de l'Espace sont là...
» Allons enfants, jetons-nous dans ce piège-là,
» Nous serons croqués par les singes asiates ! »*

Il est fort probable que des bagarres eussent éclaté dans les sections si le commandant de la forteresse n'avait eu la sagesse de diffuser l'avis suivant :

« Dans l'attente des ordres émanant de l'Autorité Supérieure, je fais appel à votre esprit de discipline et je vous signale que Virginia-Point continue d'appliquer le régime du temps de guerre. Les membres du personnel qui ne sont pas de service sont consignés dans leurs quartiers. L'accès du bar et de la bibliothèque sont provisoirement interdits. Exécution immédiate. »

Cette mise au point calma quelque peu les esprits.

*
* *

Chez les Atlanticaïns, le Général Patley était farouchement opposé à l'exécution des ordres donnés par les Chevaliers de l'Espace. Le Maréchal Parisot était du même avis. Selon lui, toute l'affaire n'était qu'un formidable bluff imaginé par les Jaunes pour conquérir

sans frais les deux empires qu'ils convoitaient.

— J'admets que c'est génial, répétait-il, et ça ne m'étonne pas d'eux. Grâce à leurs Chevaliers de l'Esbrouffe, ils trouveraient des pays désarmés et intacts !...

Le Président Adelfaust refusait de prendre position. Ayant été mis en cause personnellement, il ne voulait pas donner à penser que la peur ou la forfanterie dictait son attitude.

Le Docteur Norfeld, lui, voyait autrement les choses. Il suggérerait avec beaucoup de calme que la perspective d'économiser une guerre ne devait pas être rejetée d'emblée. Le seul résultat certain de ce conflit terrible serait un chaos peut-être irréparable, disait-il, et il fallait plutôt réfléchir deux fois qu'une avant de courir cette folle aventure. Des populations entières pouvaient être exterminées par les armes actuelles, et qui pouvait prévoir ce que le déferlement atomique provoquerait comme cataclysmes ?... Le vainqueur lui-même, s'il en restait un, ne serait pas beaucoup moins atteint que le vaincu... Mais, naturellement, la grosse question était de ne pas se laisser duper.

En conclusion, il proposa d'attendre que les Asiates – puisqu'ils avaient déclenché les hostilités – donnent le signal de la démobilisation. Alors, on pourrait suivre le mouvement...

Le Docteur Antonio de Toleda, directeur du Cerveau Central Electronique, était assez partisan de la thèse de Norfeld ; une objection pourtant l'empêchait de s'y rallier sans réserve.

Il s'expliqua posément :

— Mettons qu'il n'y ait pas lieu de prendre à la lettre les menaces contenues dans le premier communiqué de ces Chevaliers de l'Espace... Un fait me semble néanmoins évident : il ne nous est guère possible de savoir en quelques heures ce qui se passe chez l'ennemi. Dès lors, comment savoir s'ils démobilisent ou non ?... Tout doit aller très vite, et nous risquons d'être pris de court soit par l'Armée Jaune, soit par ces inconnus... Ne pensez-vous pas qu'il serait sage d'adopter en l'occurrence la même attitude que nos alliés américains ?... Demandons-leur donc conseil...

Tout le monde se déclara d'accord pour prendre contact avec le Président Ruggles.

Or, comme par magie, les ondes étaient à nouveau accessibles à la radio. Il ne fallut pas longtemps pour que la physionomie de Ruggles vint s'encadrer sur l'écran. Un dialogue s'engagea entre les deux chefs d'Etat, Ruggles et Adelfaust.

— Quelles sont vos intentions, Président ? interrogea Adelfaust.

— Nous n'avons rien décidé jusqu'à présent. Nous étudions le problème.

— Vous croyez que c'est un piège ?

— Les avis sont partagés, mais nous sommes obligés de

reconnaître que ces mystérieux pacifistes sont rudement forts ! Anawaukee vient de me faire parvenir un message assez ahurissant ; dès que l'émission clandestine a commencé, il a fait intervenir la station centrale de goniométrie et tous les postes du territoire, afin de localiser l'origine géographique de l'émission.

— Nous avons eu la même idée, mais Schnabel ne m'a pas encore transmis les résultats.

— Eh bien, ne vous cassez pas la tête ! Toutes nos observations démontrent la même chose : *cette émission ne vient de nulle part !*

Le vieil Adelfaust faillit s'étrangler de saisissement.

— Hein ? Quoi ? Vous... Ce... c'est impossible, bafouilla-t-il dans le micro.

— Ou alors, si vous préférez, disons qu'elle vient de partout. Les cadres radiogoniométriques ont beau tourner dans tous les sens, le champ électromagnétique ne faiblit pas. Conclusion : tout se passe comme si l'émission provenait de tous les points cardinaux en même temps !... Vous verrez que Schnabel va vous annoncer la même chose...

Adelfaust tira son mouchoir de sa poche et se tamponna distraitement le visage. Il transpirait d'émotion. Il demanda d'un air profondément accablé :

— Dites-moi, mon cher Ruggles, où ça nous mène-t-il, tout ça ?

— Oh, c'est très simple : ceux qui dirigent cette affaire savent ce qu'ils font, croyez-moi ! Ils restent dans l'ombre et ils sont inaccessibles, alors que tous nos actes sont contrôlés par eux... La lutte est inégale. C'est exactement comme si vous deviez faire un match de boxe contre l'Homme Invisible !...

— Mais... vous ne croyez donc pas à un stratagème de grande envergure inventé par les Asiates ?

La réponse tomba, nette et catégorique. :

— Non !

Il y eut un mouvement d'émotion parmi les témoins de ce dialogue inter-empires. Adelfaust, impressionné mais pas tout à fait convaincu, reprit avec une grimace dubitative.

— Vous êtes bien affirmatif, mon cher Ruggles. Je n'oserais pas en faire autant. Les Asiates ont peut-être un procédé qui leur permet de contrôler les ondes, mais rien de plus...

Sur l'écran, la tête de Ruggles fit non.

— N'oubliez pas, Adelfaust, que ces gens-là tiennent beaucoup à la politique du prestige. Gagner une guerre en commençant par perdre la face est déjà une défaite à leurs yeux... Tchang-Tsin-Lin n'aurait pas lancé deux salves de météores et des fusées, s'il avait su qu'elles allaient échouer lamentablement. Je suis intimement persuadé que les Jaunes sont dans le même bain que nous !...

— Peut-être, oui... Mais qu'allez-vous faire ?

— Et vous ?...

Le Président interrogea du regard ses collaborateurs, mais comme aucun d'entre eux ne voulait prendre l'initiative d'une réponse concrète, il se résigna à répondre :

— Nous allons continuer la discussion du problème...

— Parfait ! Et nous aussi... Mais n'oubliez pas de veiller sur vous : ces Chevaliers ne m'inspirent guère confiance, vous savez... Ce sont des corsaires, des pirates...

— Ah ? Vous pensez que ?...

— Oui, oui... Je l'avoue sans honte ! Des gens qui sont capables de nous voler les ondes à notre nez et à notre barbe sont sûrement capables de n'importe quoi !... Au revoir, mon cher Président...

Adelfaust resta un moment silencieux devant l'écran redevenu mat. Finalement, sortant de ses pensées, il demanda au Docteur Norfeld :

— Et vous, vous les prenez réellement au sérieux, ces Chevaliers de l'Espace ? Vous qui êtes le plus savant d'entre nous ?

Sans l'ombre d'une hésitation, Norfeld déclara :

— Oui, je les prends réellement au sérieux !

XIII

Dans son bureau souterrain du district de Mesa Negra, Bob Lidinghouse était de nouveau en pleine activité. Les effets du message pacifiste des Chevaliers de l'Espace se faisaient sentir partout dans le monde, en dépit des mesures policières et militaires. Le « World-Show », recevait des avalanches de nouvelles, et parmi celles-ci on en trouvait quelquefois qui se contredisaient carrément.

Ces contradictions prouvaient à quel point les controverses soulevées par l'événement étaient passionnées.

Les partis nationalistes s'insurgeaient contre le fait que des inconnus s'arrogeaient le droit de dicter des ordres à leur gouvernement. Mais, en revanche, tout ce que le monde comptait comme pacifistes, c'est-à-dire une grosse majorité de gens désireux d'échapper aux horreurs de la guerre, clamait hautement qu'il fallait se soumettre à l'ultimatum des Chevaliers de la Paix.

En l'absence de directives officielles, Lidinghouse passait dans son télé-journal des informations qui illustraient l'une et l'autre thèse. Ce qui donnait parfois un sommaire dans le style suivant :

— *Les troupes desservant la batterie atomique à haute puissance d'Akron (Ohio) ont commencé le démontage des rampes de lancement.*

— *A Rio-de-Janeiro, des échauffourées ont eu lieu Avenida Rio Blanco entre les partisans d'une paix immédiate et un groupe de nationalistes américains.*

— *Le sénateur Francesco Capelli pose la question : quelle force occulte se cache derrière l'anonymat des Chevaliers de l'Espace ? Allons-nous céder au chantage d'une clique de profiteurs ?*

— *Au sein de l'Etat-Major Atlantique, des divergences profondes ont surgi à propos du message de la paix. Le Général Patley se prononce publiquement pour la lutte à outrance contre les criminels de guerre asiatiques.*

— *Que va faire Tchang-Tsin-Lin ? Le délai accordé par les Chevaliers de l'Espace expire dans dix heures.*

*

* *

Le Colonel Schnabel avait fait passer immédiatement un ordre au réseau d'espionnage opérant en Asie. Les agents devaient signaler dans le plus bref délai les indices de démobilisation qu'ils pourraient constater.

Schnabel se tenait en liaison avec son collègue Anawaukee, et il attendait des informations en provenance des gigantesques

observatoires de l'armée américaine. Ceux-ci surveillaient tout spécialement l'éther, afin de capter éventuellement les signaux qui seraient émis par des conspirateurs alliés aux mystérieux Chevaliers. Les hyper-radars scrutaient inlassablement le ciel et l'espace aérien, à l'affût d'une présence insolite.

Quant au Major Roussille, l'adjoint de Schnabel, il avouait sans ambages que l'enquête réclamée par le Président Adelfaust n'avait pas progressé d'un millimètre. Au reste, comment résoudre un problème pareil ? Aucune piste, aucun indice, pas même une hypothèse acceptable !

Roussille avait simplement rédigé un rapport où il avait rassemblé tous les faits connus jusqu'à présent au sujet des interventions attribuées aux Chevaliers de l'Espace. Et il concluait ledit rapport en soulignant qu'on se trouvait en présence d'une organisation apparemment très forte, et non d'une clique de conspirateurs de petite envergure comme certains le pensaient.

Quant à les identifier, ce n'était pas encore possible. Quelle pouvait être leur appartenance politique ? La parfaite impartialité dont ils faisaient preuve ne laissait place à aucune supposition à cet égard...

Où était leur siège ? Où se trouvaient rassemblés les appareils qui leur permettaient une série d'interventions aussi efficaces ? Tout cela, pourtant, ne pouvait se dissimuler dans un mouchoir de poche. Or on avait pratiquement la certitude que les clandestins ne se cachaient pas en territoire asiatique ; les agents du renseignement étaient formels.

Alors ? Sur le territoire américain ?... En Eurafrique ?... Les deux hypothèses étaient absurdes.

Le rapport de Roussille n'était en somme qu'une devinette un peu arrangée pour faire croire qu'on avait longuement étudié la question. Il ne contenait strictement rien de positif. En le signant, Schnabel soupira d'un air écœuré. Cet aveu d'impuissance le mortifiait terriblement. Lui, Schnabel, le grand chef du Service de la Documentation permanente de l'Empire Atlantique, l'homme qui était en possession des plus grands secrets militaires, enfin, Schnabel l'Infaillible, voilà qu'il était obligé de confesser qu'il en savait exactement autant sur les Chevaliers de l'Espace que le dernier des civils accroché à son récepteur vidéophonique ! Il y avait de quoi donner sa démission...

*

* *

Au Quartier-Général Asiatique, les jeux étaient faits. Le Ministre

de la Sécurité Kam-Nah ayant apporté la preuve formelle que les Chevaliers de l'Espace n'étaient ni Américains ni Atlanticaïns – car les meilleurs espions avaient mené un sondage aux quatre coins du monde – l'Etat-Major avait décidé de continuer la guerre jusqu'au bout.

Une fois de plus, le Cerveau n°1 était à la base de cette farouche résolution. Celle-ci reposait d'ailleurs sur un exposé d'une logique rigoureuse. En effet, pour contraindre l'Armée Jaune à démobiliser, les insaisissables perturbateurs seraient forcés de recourir à la force. Dès lors, il devenait parfaitement possible de les combattre. On oppose la force à la force ! La formule était indiscutable... Il était non moins indiscutable qu'on se trouvait en présence d'une poignée d'individus qui avaient pu se cacher jusqu'ici, mais qui devraient se découvrir tôt ou tard. Et alors, aussi intelligents qu'ils puissent être, jamais ils ne viendraient à bout de la masse énorme de l'Empire Oriental.

Le raisonnement du Cerveau n°1 était implacable comme une démonstration géométrique.

— Les pertes que nous pouvons subir ne comptent pas, affirma-t-il froidement ; nous vaincrons ces champions de la paix, soyez-en sûrs, parce que pour imposer la loi à trois empires, il faut des ressources industrielles et humaines absolument hors de proportion avec ce que peut réunir un petit groupe d'individus qui vivent en marge de la civilisation. De plus, il n'existe aucune arme suffisamment efficace pour agir avec persistance sur toute l'étendue du globe à la fois. Donc, si nous refusons d'obtempérer à l'ultimatum, nous contrainsons ces inconnus à jeter le masque, et alors il sera aisé de leur régler leur compte... Cette ridicule histoire, messieurs, n'aura été qu'un intermède ! Le moment n'est pas éloigné où nous pourrions reprendre notre lutte sacrée pour la suprématie mondiale !...

L'assemblée avait longuement applaudi le discours du Maître.

XIV

Dans la forteresse sous-marine de Virginia-Point, les heures de service s'étaient écoulées sans apporter à Kate Lincoln les nouvelles décisives qu'elle avait confusément espérées à la suite du message des Chevaliers de l'Espace.

La stricte discipline imposée par le commandant avait maintenu un ordre parfait, ce qui n'empêchait point les esprits d'être extrêmement tendus. Même en temps normal – et la chose était bien connue. — il y avait une sorte de fébrilité très particulière qui se manifestait chez les soldats des forteresses sous-marines et qui provenait de l'inévitable sensation ressentie par tous ceux qui vivent emprisonnés dans un lieu hermétiquement clos. Il va sans dire que les événements n'étaient pas faits pour apaiser cette nervosité ! A mesure que l'Heure fixée par l'ultimatum des Chevaliers pacifistes approchait, on sentait d'une manière presque concrète l'émotion qui étreignait tous les cœurs, l'excitation qui échauffait tous les esprits.

Un câble sous-marin reliait Virginia-Point à la côte, car la réception des ondes vidéophoniques n'eût pas été possible dans cette boule de métal immergée en plein océan. Ce câble transmettait la réception depuis un poste installé à la base dont la forteresse dépendait ; l'équipage était donc en mesure de capter tous les programmes reçus sur le continent.

Kate avait terminé son service. Elle était fatiguée, certes, mais l'idée de se coucher ne lui vint même pas. Elle voulait être debout au moment où le délai solennel expirerait... Personne ne pouvait prévoir ce qui se passerait à cet instant-là... et elle se disait qu'il valait mieux se tenir prête.

Ses trois compagnes de cellule se moquèrent d'elle et affirmèrent avec aplomb qu'il ne se passerait justement rien du tout, que toute l'histoire n'était qu'une manœuvre de la propagande ennemie et qu'elle se terminerait par un vaste éclat de rire.

Bien entendu, Kate ne se laissa pas influencer... Elle avait un peu moins de deux heures à attendre. Et bien, elle attendrait !...

Elle essaya de lire, mais elle dut y renoncer. Elle ne comprenait pas un traître mot aux lignes qui dansaient sous ses yeux. Elle était incapable de Fixer son attention sur autre chose que sur l'angoisse mêlée d'espoir qu'elle sentait palpiter en elle.

En réalité, les trois amies de la jeune fille ne s'endormirent pas, elles non plus. Et, à la vérité, quand l'Heure fut venue, personne ne dormait dans la forteresse, personne ne dormait dans le monde entier !...

Dans l'intention délibérée de distraire ses audispectateurs, Bob

Lidinghouse avait sélectionné pour la circonstance un programme de variétés exceptionnellement captivant ; les plus célèbres vedettes d'Amérique défilaient sur l'écran et chantaient les derniers succès populaires. Malgré cela, les ultimes minutes parurent interminables... Tout le monde suivait la ronde des aiguilles sur le cadran des montres, et l'expiration du délai de l'Ultimatum arriva.

A l'heure prévue, rien ne se passa...

Et puis, brusquement, la chanteuse qui occupait l'écran s'évanouit comme par enchantement et on vit apparaître l'emblème des trois drapeaux en faisceau, avec le mot P A X en surimpression bleue.

Un silence extraordinaire marqua cette apparition. Tous les regards brillaient.

Après un très court prélude musical, une voix grave annonça, tandis que les traductions s'inscrivaient sur l'écran :

— Aucun compte n'a été tenu de notre avertissement. Nous répétons aux peuples du monde que nous n'avons qu'un objectif : garantir la paix sur la Terre, dans l'immédiat et dans le futur. Notre cause est juste, et nous savons que nombreux sont ceux qui ont foi en nous mais hésitent entre leur devoir vis-à-vis de leur patrie et leur devoir vis-à-vis de l'Humanité. A ceux-là, nous disons aujourd'hui : que votre conscience soit en paix ! Dorénavant, plus aucune autorité ne sera indépendante de la nôtre. Peuples de la Terre, nous travaillons pour vous ! Aidez-nous en refusant d'obéir aux ordres criminels qui vous jettent dans une guerre fratricide. Ayez confiance, nous sommes près de vous et notre puissance est pour vous la certitude de la paix !

Les trois drapeaux se dressèrent encore pendant une seconde sur les écrans, puis tout s'effaça.

C'était fini ?... Oui, c'était fini !...

Une immense déconvenue se peignit sur tous les visages. Même ceux qui n'avaient pas espéré grand chose étaient désappointés... Le deuxième message des Chevaliers de l'Espace décevait jusqu'aux pacifistes fanatiques, car la supercherie était flagrante : au lieu de donner la preuve réelle de leur puissance, au lieu de châtier ceux qui avaient bravé leur ultimatum, les mystérieux personnages se bornaient à envoyer sur les ondes un appel à la sédition, quelques promesses vagues et une grandiloquente exhortation à la fraternité humaine.

En résumé, rien de positif. Mais malgré cela, alors même que personne, à bord de la forteresse, ne songeait à se révolter, le commandant crut de bonne stratégie de réaffirmer son autorité en stigmatisant l'intervention des Chevaliers de l'Espace. Sa voix sèche retentit à tous les mégaphones :

— Je rappelle à toutes les troupes placées sous mon commandement que je reste le seul maître à bord de Virginia-Point. Les consignes de discipline sont maintenues intégralement. La peine de mort est applicable à quiconque les enfreint. En outre, les soldats qui seront surpris à soutenir l'action défaitiste des Chevaliers de l'Espace seront...

Dans les mégaphones, on perçut le bruit étouffé d'une petite explosion, puis ce fut tout. Trois officiers se précipitèrent vers la casemate supérieure, mais il leur fallut près de deux minutes pour faire coulisser les lourdes portes blindées. Au centre de l'étroite pièce, le commandant gisait dans une mare de sang, la poitrine trouée par une minuscule, grenade. Or il était seul dans le poste !...

*
* *

Le Capitaine Fédor Obienko était justement de service quand la seconde émission des Chevaliers de l'Espace eut lieu. Quelques secondes après les derniers mots du speaker inconnu, le signal du télévidéo s'alluma et Fédor fut convoqué de toute urgence à l'Etage 40.

Lorsque le jeune capitaine fut introduit dans la salle du conseil, il vit le Président Tchang-Tsin-Lin en grande discussion avec le Cerveau n°1. Le Maréchal Stavorsky, l'Amiral Hiro-Samo et le Pandit Kashrad Ali formaient un groupe séparé, tandis que Kam-Nah et la Kobanska (directrice des sections biologiques de l'armée) bavardaient à l'écart avec le Professeur Truong. C'est ce dernier qui appela Fédor :

— Voici trois messages à transmettre en priorité ! Veuillez vérifier les textes avant de quitter la pièce...

Les notes griffonnées rageusement par le professeur étaient généralement illisibles et de nombreuses erreurs de transmission s'étaient déjà glissées dans les dépêches qu'il expédiait. Aussi, depuis peu, exigeait-il une première lecture en sa présence. Il allait même jusqu'à se faire répéter les mots techniques qui hérissaient presque toujours ses textes.

Il s'agissait en l'occurrence d'un renforcement important des consignes de surveillance. La direction des observatoires, les services du contre-espionnage et le Bureau central météorologique étaient sommés de doubler leurs équipes et de signaler le moindre fait insolite ou anormal.

Sa lecture achevée, Fédor plia les messages.

— A vos ordres ! dit-il en saluant.

Il allait se retourner pour gagner la porte quand il sursauta de saisissement. Presque simultanément, le Cerveau n°1 et le Président

Tchang-Tsin-Lin venaient de s'effondrer. Il y eut des cris, et tout le monde se rua en même temps vers les deux hommes, ce qui provoqua un certain tumulte dans la salle. Mais ce tumulte tourna à la panique lorsque, brusquement, le Maréchal Stavorsky et le Pandit Kashrad Ali s'écroulèrent à leur tour.

Affolé, le professeur Truong déclencha le signal d'alerte. La garde fit irruption dans la pièce et le tohu-bohu devint indescriptible. Kam-Nah, chef de la Sûreté, maîtrisa finalement la situation et il commença son enquête séance tenante. Sur son ordre, les vingt-quatre soldats de la garde furent rangés en cercle, le dos contre la muraille de la salle circulaire ; les personnalités, les secrétaires furent rassemblés et c'est Kam-Nah en personne qui les fouilla tous, soldats et civils.

Ensuite, avec le professeur Truong et la Kobanska, il entreprit l'examen minutieux des quatre victimes. Chose effarante, aucune d'entre elles ne portait une trace quelconque qui pût expliquer leur mort violente, car tous les quatre étaient morts presque instantanément !

Kam-Nah pria la Kobanska de se charger elle-même de l'autopsie des cadavres. La célèbre praticienne accepta cette tâche qui, dans les circonstances présentes, revêtait une importance tout à fait particulière. Si l'autopsie ne donnait rien, on se trouvait à nouveau devant une énigme littéralement insoluble...

C'est le Professeur Truong qui osa prononcer, d'une voix altérée par l'angoisse et la peur, les paroles auxquelles toute l'assemblée, pensait sans avoir le courage de les dire :

— Les Chevaliers de l'Espace tiennent leur promesse... Les représailles ont commencé...

D'un œil dilaté par l'épouvante, il considérait les quatre morts toujours étendus sur le sol.

La mort subite et mystérieuse des quatre chefs de l'Empire Asiatique n'était pas encore connue en Europe quand, de Londres-Croydon, on annonça officiellement le décès inopiné du Général Patley et du Maréchal Parisot. Le communiqué du gouvernement Atlantique précisait qu'on ne possédait « aucun indice » permettant d'expliquer cette double catastrophe, mais qu'une enquête, était en cours.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit dans le monde, soulevant une émotion considérable, vu les circonstances très particulières de l'heure. En effet, il ne pouvait être question d'attribuer ces deux décès à des causes naturelles ; le Général Patley et le Maréchal Parisot avaient mis trop d'insistance à proclamer publiquement leur opposition à une éventuelle démobilisation et ils avaient tenu à ce que le pays sache sans équivoque qu'ils considéraient les Chevaliers de l'Espace comme des traîtres dangereux.

Par conséquent, l'opinion n'hésita pas un seul instant ; la mort soudaine des deux grands soldats de l'empire était bel et bien un acte de représailles commis par les Chevaliers.

On imaginera sans peine à quel point l'émoi populaire s'amplifia quand, moins de deux heures plus tard, la nouvelle des événements d'Asie arriva comme un coup de tonnerre ! En dépit de toutes les mesures prises par les Asiates pour garder le secret sur le désastre que constituait la mort du Cerveau n°1, du Président Tchang-Tsin-Lin, du Maréchal Stavorsky et du Pandit Kashrad Ali, il y avait eu des fuites inexplicables et l'information était parvenue aux oreilles d'un indicateur clandestin du World Show. Après l'édition spéciale improvisée par Bob Lidinghouse pour annoncer cette nouvelle sensationnelle, le Gouvernement Asiatique fut bien obligé de publier à son tour un communiqué officiel portant à la connaissance de l'empire la perte irréparable que venait de subir la Patrie. Les funérailles nationales auraient lieu le surlendemain et seraient télévisées par toutes les stations militaires et privées du pays.

Toutefois, et c'est ainsi que se terminait ce communiqué officiel, l'Empire Asiatique continuait la guerre avec une volonté plus farouche, encore de vaincre. Le Professeur Truong prenait la succession de Tchang-Tsin-Lin à la tête du gouvernement et il jurait de mettre tout en œuvre pour venger les quatre, glorieux chefs assassinés par l'ennemi, et de poursuivre la lutte, pour que s'accomplisse la mission sacrée de la Race Jaune.

En lançant aux Chevaliers de l'Espace ce courageux défi, le Professeur Truong suscita une folle joie chez les nationalistes asiates et

son prestige monta en flèche. Même la masse du petit peuple qui, pourtant, aspirait à la paix, ne put s'empêcher de ressentir une profonde, émotion en entendant la voix frémissante de Truong évoquer le destin éternel de l'Asie et la gloire impérissable de l'Armée Jaune...

*
* *

Mais, au cours des heures qui suivirent, l'enthousiasme tomba de plusieurs crans. Une série, de phénomènes étranges se produisirent dans le monde qui firent naître l'inquiétude, l'angoisse, et même la peur chez certains.

La hantise de la fin du monde réapparut insidieusement sur tout le globe. Les petites gens surtout, les humbles, les artisans des campagnes, les paysans, les pêcheurs, toute la foule des êtres simples qui vivaient en contact avec la nature et en avaient gardé un fonds de crédulité où survivaient d'indestructibles superstitions, murmuraient que les divinités allaient se venger de l'orgueil des savants et de l'ingratitude des hommes envers les puissances créatrices qui vivaient au Ciel.

Un matin, sur le lac Michigan, les pêcheurs constatèrent une brusque variation de température ; en quelques secondes, l'air passa de trois degrés au-dessus de zéro à 40 degrés !... Pris de panique, ils se hâtèrent de regagner la terre et ils se réfugièrent dans leurs bicoques. Par bonheur, le phénomène ne dura que cinq minutes. La température redescendit à son degré normal, sans que rien, en apparence, fût modifié dans les parages.

En Europe, les populations assistèrent à un autre prodige. A trois heures environ de l'après-midi, alors que le ciel printanier charriait d'immenses cumulus gris-bleu frangés d'argent, on vit surgir subitement sur toute l'étendue du ciel de gigantesques fulgurations ; les nuages devinrent presque noirs, tandis que les éclairs, pareils à des branchages incandescents, jetaient leurs reflets lugubres sur les paysages assombris. La pluie se mit à tomber, une vraie pluie diluvienne, et le vent se leva d'un seul coup, prit une vitesse d'ouragan et balaya en mugissant les horizons. Cet orage dura vingt minutes, puis tout rentra dans l'ordre...

En Asie centrale, une forêt flamba malgré des restes de neige qui traînaient encore sur les ramures des arbres. Elle se consuma dans un prodigieux jaillissement de flammes, puis le brasier s'éteignit.

Les stations de vidéo montraient ces phénomènes et les accompagnaient de longs commentaires rédigés par des savants qui tentaient d'expliquer les faits par toutes sortes de raisonnements peu

convaincants. En réalité, la grande majorité des peuples pensait qu'il s'agissait très probablement d'une démonstration de force organisée par les Chevaliers de l'Espace... Et, bien que personne n'en parlât, tout le monde attendait un nouveau message des Chevaliers.

Or deux journées entières s'écoulèrent sans que les messagers inconnus ne se manifestent. Le Professeur Truong mit ce temps à profit pour ranimer la foi guerrière de ses armées. Les funérailles nationales des quatre chefs asiates furent le prétexte d'un flot de discours enflammés, prononcés dans un déploiement de drapeaux. Il y eut également une émouvante cérémonie qui vint se greffer sur le deuil de la patrie : la prestation de serment des officiers de la nouvelle promotion. Les jeunes soldats juraient de mourir pour l'Empire si ce suprême sacrifice leur était demandé. Pour prononcer la formule rituelle du serment, ils s'avançaient sur une ligne de quatre et, de la main gauche, chaque nouveau gradé touchait un coin du drapeau qui recouvrait une des dépouilles, puis, levant la main droite, ils articulaient les paroles de leur engagement, les yeux fixés sur les morts dont le visage avait été découvert selon la tradition de l'Orient.

Après, il y eut la minute de silence en mémoire des disparus.

Et c'est alors, dans ce recueillement solennel, que l'emblème exécré apparut sur les écrans du monde entier !...

La voix inconnue annonça :

— C'est avec un profond regret que nous, Chevaliers de l'Espace, constatons que nos avertissements et nos représailles sont restés sans résultats. Et pourtant, que les peuples le sachent, cette guerre n'aura pas lieu... Soldats et officiers, nous savons que vous avez juré sur l'honneur d'obéir à vos chefs suprêmes ; c'est donc à vos gouvernements que nous allons nous adresser directement. Nous avons décidé d'envoyer dans les trois empires des messagers porteurs d'instructions pour les Présidents. Mais, prenez garde ! La personnalité et l'incognito de ces messagers sont sacrés ! Tout individu qui commettrait envers eux un acte inamical signerait par là son arrêt de mort. Vous avez pu voir que notre force n'est pas un mythe. Nous avons frappé des hommes qui se croyaient invulnérables ; nous avons suscité l'orage sur l'Europe, incendié une forêt d'Asie et changé la température dans la région du lac Michigan. D'autres miracles sont en notre pouvoir. Toute tentative criminelle envers nos messagers sera châtiée sans pitié. Dans trois heures, nous serons là. Peuples de la Terre, c'est pour vous que nous luttons.

*

* *

Il était un peu plus de 14 heures quand l'observatoire de

Glenbridge signala l'apparition d'une flèche blanche dans le ciel de la Californie du Sud. Peu de temps après, elle était repérée au-dessus de New-York. Elle descendit jusqu'à une altitude de 600 mètres, décrivit une large boucle autour de la ville et prit la direction nord.

L'enthousiasme et la curiosité des foules étaient indescriptibles. A présent qu'on ne craignait plus quelque intervention surnaturelle ni une apocalypse de fin de monde, on attendait avec impatience l'arrivée des Chevaliers de l'Espace.

Bob Lidinghouse, dans un éditorial de son téléjournal, avait demandé au peuple d'Amérique qu'un accueil plein de calme et de dignité fût réservé aux messagers inconnus. Un astronome célèbre avait émis l'hypothèse qu'il s'agissait vraisemblablement des habitants d'une autre planète, ce qui seul expliquait les anomalies scientifiques dont étaient entourées les manifestations des Chevaliers de l'Espace.

A 14 heures 45 exactement, les techniciens de la tour de contrôle de l'aérodrome militaire d'Ottawa virent surgir des nuages un appareil tout blanc, aux courtes ailes plantées au milieu d'une cabine entièrement fermée, sans un seul hublot, et dont les deux extrémités étaient à ce point semblables qu'il eût été impossible, au repos, de préciser où était l'avant ou l'arrière de l'engin.

Celui-ci aborda la piste d'atterrissage à une allure vertigineuse. Déjà une foule de spectateurs sortis d'on ne sait où se trouvait massée autour de la plaine.

Quand on vit l'étonnant appareil blanc piquer vers le sol à une telle vitesse, une clameur d'effroi monta, hurlée par mille bouches crispées. Beaucoup de spectateurs fermèrent instinctivement les yeux pour échapper à la vision horrible de l'écrasement. Toute l'affaire ne dura que trente secondes...

Quatre roues montées sur des béquilles flexibles avaient soudain jailli de la coque de l'appareil ; celui-ci, fortement incliné vers l'arrière, pareil à un cheval qui se cabre, avait touché la piste sans brutalité. Il roula encore sur une bonne centaine de mètres, puis il s'immobilisa, au prix d'un freinage d'autant plus extraordinaire qu'il était impossible d'en discerner le mécanisme. La coque se posa alors sur ses quatre roues et l'appareil pivota sur lui-même pour s'approcher des bâtiments de l'aérodrome.

Les spectateurs, dans un élan enthousiaste, voulurent s'élancer vers l'appareil blanc ; mais un cordon de soldats était là qui brisa net le mouvement de la foule et repoussa durement les gens hors du terrain militaire.

Le commandant de la base aérienne sortit de son bureau et, avec une escorte d'officiers, marcha rapidement vers l'étrange machine qu'il contemplait avec avidité. Elle n'était pas très grande : une trentaine de mètres de longueur tout au plus, sur quatre mètres de

haut. La coque, absolument unie, avait la forme d'un cigare très pointu aux deux bouts. Mais ce qui surprenait, c'était la forme des ailes. En technicien averti, le commandant essayait de deviner le pourquoi de ces ailes triangulaires, épaisses en leur milieu et coupantes sur les bords.

Détail non moins bizarre, le train d'atterrissage n'était pas du tout dans la ligne de l'ensemble ; il avait un aspect grêle et fragile qui contrastait avec la robuste harmonie de la coque. Au demeurant, l'engin paraissait hermétiquement clos.

Le groupe des aviateurs militaires n'était plus qu'à cinq mètres de l'appareil mystérieux quand un être vêtu d'une épaisse, combinaison blanche apparut soudain, debout sur la coque, et se mit à agiter les bras en signe évident de salut. Puis, se laissant glisser sur l'aile de l'engin, il courut jusqu'au bout de celle-ci et sauta sur le sol avec légèreté.

Le commandant et son escorte s'étaient arrêtés net, laissant venir le messenger inconnu. Celui-ci avait le visage dissimulé par une cagoule blanche, mais on pouvait distinguer ses yeux derrière des lunettes de verre d'une teinte orange. Ses mains étaient enveloppées dans d'épaisses moufles blanches.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à un mètre des militaires américains, le commandant lui adressa la parole en anglais. Et c'est en anglais que le messenger céleste répondit. Il ne prononça d'ailleurs qu'une phrase, sur un ton absolument neutre, d'une voix claire où ne perçait ni accent ni inflexion particulière.

— Veuillez me conduire auprès du Président T. W. Ruggles...

— Parfait ! acquiesça le commandant.

Le Chevalier de l'Espace fut immédiatement entouré par l'escorte et guidé vers un auto-réacteur gris rangé devant les bâtiments de l'aérodrome.

Le chauffeur du véhicule salua et ouvrit la portière. Le commandant pria son visiteur de prendre place sur le siège arrière et s'installa à ses côtés. La portière claqua et la voiture démarra aussitôt.

Les Chevaliers devaient être singulièrement bien documentés sur ce qui se passait chez les habitants de la Terre, car, alors même que peu de citoyens le savaient, le Président T. W. Ruggles était arrivé la veille à Ottawa, précisément.

Des scènes analogues à celle qui s'était déroulée à l'aérodrome militaire d'Ottawa avaient eu lieu à peu près au même moment à Paris-Orly et à Pékin.

L'émissaire descendu à Paris fut rapidement conduit chez le Président Adelfaust. Mais celui qui atterrit à Pékin fut tout d'abord conduit à Moscou où il fut obligé d'attendre, quelques heures l'arrivée du Professeur Truong. Rendu extrêmement prudent par la mort dramatique de ses quatre collègues, Truong avait imaginé ce stratagème afin de gagner du temps et profiter de ce délai pour guetter les nouvelles transmises par les radios étrangères. Au cas où Adelfaust et Ruggles auraient été assassinés par les Envoyés du Ciel, Truong eût pu échapper de cette manière à l'attentat.

Mais nulle information alarmante ne fut diffusée ni d'Europe ni d'Amérique, et le Professeur Truong se sentit un peu rassuré. C'est dans une des grandes salles du Kremlin qu'il accueillit l'émissaire des Chevaliers de l'Espace. Cette même salle avait été, un siècle auparavant, le bureau du maître de la Russie. On l'avait conservée intacte, par respect envers les événements historiques dont elle avait été le cadre et qui avaient été à l'origine de la grande unification de l'Empire Jaune.

Truong et le visiteur céleste eurent une entrevue aussi brève que glaciale. La conversation se déroula en chinois.

L'émissaire demanda pour commencer :

— Etes-vous officiellement le successeur du Président Tchang-Tsin-Lin ?

— Oui. Les ministres m'ont désigné à l'unanimité, et voici d'ailleurs une copie du décret gouvernemental confirmant ma nomination.

L'émissaire vérifia avec attention le document que Truong lui avait passé, puis il le lui rendit en disant :

— Très bien. C'est donc au Président de l'Empire Asiatique que je m'adresse...

Il tira de sa combinaison blanche une liasse de feuillets.

— Voici, reprit-il, les instructions des Chevaliers de l'Espace en ce qui concerne votre territoire et votre armée. Vous y trouverez stipulés en détail les ouvrages militaires à détruire, les arsenaux souterrains à condamner, les installations électroniques à démonter, les unités à démobiliser et les usines atomiques dont l'évacuation devra se faire dans les délais indiqués,

Truong avait changé de couleur. On voyait qu'il ne surmontait sa rage intérieure qu'au prix d'un effort surhumain. Il articula d'une

voix presque rauque :

— Et quel contrôle, aurez-vous quant à l'exécution de ces... de ces ordres ?

Les derniers mots avaient eu de la peine à franchir ses lèvres desséchées par la colère.

Imperturbable, l'émissaire répondit :

— Quelques heures après mon départ, vous serez pleinement documenté là-dessus, Président... Sachez cependant que vous vous exposez à de graves ennuis si vous n'agissez pas avec promptitude et loyauté.

Truong se raidit et serra les poings.

— Sont-ce des menaces qui me visent personnellement ?

— L'entretien est terminé ! laissa tomber l'émissaire de sa voix tranquille, ma mission ne va pas plus loin. Voulez-vous me faire reconduire à l'aérodrome, de Pékin, je vous prie ?

— Et si je vous retenais comme prisonnier ?... Comme otage ?... Nous disposons de quelques procédés scientifiques capables de faire parler les gens les plus discrets...

Sans relever le ton menaçant de la phrase, l'émissaire répondit :

— A votre guise, Président... Mais je vous préviens toutefois que ce geste équivaldrait pour vous à un suicide... Avant 24 heures, vous seriez rayé du nombre des vivants... et je n'aurais pas révélé un seul des secrets des Chevaliers de l'Espace, sachez-le !...

Truong, impressionné par le calme de son interlocuteur, n'osa pas tenter la redoutable expérience. Il appuya sur un bouton et dit au soldat qui apparut :

— Reconduisez cet homme, chez le Général Karnadi afin qu'on le ramène sain et sauf à la base aérienne de Pékin.

— A vos ordres, dit le soldat.

L'émissaire s'inclina légèrement devant le Président et suivit le soldat.

A Pékin, le Ministre de la Sécurité et de la Police, Kam-Nah, avait assuré personnellement la protection de l'appareil blanc du Chevalier de l'Espace. Quand le pilote revint, quelques heures plus tard, Kam-Nah voulut lui adresser la parole, mais l'émissaire refusa l'entretien d'un geste de la main qui était aussi catégorique qu'éloquent.

Kam-Nah n'insista pas.

L'engin mystérieux décolla très vite et dans un style superbe. Immédiatement, tous les radars du territoire asiatique se mirent en action pour repérer la direction prise par l'appareil, mais, chose curieuse, il fut impossible de localiser sa position dès qu'il eut disparu dans le ciel : *aucune trace n'apparaissait sur les écrans des hyper-radars !...*

La triple visite des Envoyés de l'Espace laissa les peuples du globe comme étourdis. Après la crainte, l'émotion, l'espoir ou l'enthousiasme, les gens étaient maintenant tellement déroutés qu'ils ne savaient plus du tout ce qu'ils éprouvaient. On aurait presque pu dire que les peuples de la terre étaient trop abasourdis pour penser d'une manière valable ou pour réagir.

Dans le désarroi général, une seule chose semblait sûre et certaine : les Chevaliers de l'Espace venaient d'une autre planète.

Laquelle ? On n'en savait strictement rien. Mars, Vénus, Jupiter ? Comment le savoir ?...

D'autre part, ces Chevaliers de l'Espace paraissaient détenir une telle puissance qu'on ne pouvait s'empêcher de ressentir un vague sentiment d'amertume à leur endroit, quelque chose comme un complexe d'infériorité... Personne au monde, c'était une évidence à présent, ne pourrait s'opposer à la volonté de ces inconnus. Ils avaient décidé que la guerre n'aurait pas lieu sur la Terre ? Eh bien, il ne fallait pas être particulièrement clairvoyant pour se rendre compte que cette guerre, en effet, n'aurait pas lieu... Ces inconnus commandaient, et il n'y avait plus qu'à obéir !

Mais après ?...

La paix était quelque chose de précieux, certes, mais il n'y avait pas que cela. La liberté aussi était quelque chose de précieux. La liberté était même beaucoup plus précieuse que la Paix, quand on y réfléchissait. Car la liberté dans la servitude ou dans l'esclavage ou dans une captivité « invisible », c'était un sort plus détestable que la mort.

Or, il fallait penser un peu plus loin que le bout de son nez. Comment la Terre allait-elle se défendre si, une fois la paix solidement rétablie, les « intrus » de l'espace décidaient sans transition de conquérir le globe, de le coloniser à leur profit, de s'y installer en occupants tout puissants ?

Cette espèce de torpeur qui s'était abattue partout dans le monde cachait bien des pensées moroses, et les nationalistes ne se gênaient pas pour ricaner que l'humanité bêlante regretterait sous peu le temps où elle avait au moins le droit de se battre quand elle en avait envie. *« Il n'y a qu'une paix, disaient-ils avec amertume, et cette paix, c'est dans la mort que l'homme la reçoit. Vivre, c'est lutter, lutter sans cesse, car la vie est dans le choc des forces antagonistes qui s'affrontent... »*

En moins de vingt-quatre heures, les partis nationalistes

enregistrèrent d'innombrables adhésions, ce qui fit immensément plaisir au Professeur Truong, plus belliqueux que jamais.

*
* *

Mais, malgré tout, aucun des trois gouvernements n'osa proclamer la résistance ouverte contre les Chevaliers de l'Espace. Aussi, lorsque deux jours après la visite des émissaires du ciel on vit apparaître plusieurs centaines de cigares blancs au-dessus des villes et des campagnes, on ne signala aucun incident, aucune manifestation d'hostilité.

Les mystérieux engins se posèrent en Amérique, en Europe, en Afrique, en Asie, en Australie, bref sur tous les points habités du globe. De chaque appareil descendaient une quarantaine d'hommes en blanc. Sur leur épaisse combinaison, ces visiteurs-là portaient les trois lettres bleues du mot P A X et, de chaque côté de la poitrine, une lettre : un C à droite, un E à gauche.

Les Chevaliers de l'Espace n'étaient pas armés. Tous avaient une affectation précise et ils savaient exactement comment ils devaient s'y prendre pour remplir leur tâche. Les appareils furent placés sous surveillance militaire.

Et on assista alors à un fait sans précédent dans l'histoire des civilisations humaines. D'une manière systématique et ordonnée, les soldats de, toutes les armées se mirent à détruire leurs propres armes, sous la direction experte des Chevaliers.

C'était là une entreprise considérable et qui allait demander de longues semaines pour être menée à son terme...

Les Chevaliers étaient entourés partout d'une crainte presque religieuse, en dépit de l'amabilité un peu hautaine dont ils témoignaient dans leurs rapports avec les Terriens. Bob Lidinghouse, qui s'était mis en tête d'interviewer un de ces étranges visiteurs pour son téléjournal, fit preuve d'une telle diplomatie qu'il parvint à réaliser cet exploit.

Les audispectateurs de la vidéo purent donc voir, un matin, sur l'écran, l'image d'un des Chevaliers de l'Espace juste au moment où il venait de débarquer d'un appareil, sur la plaine de Tucson. L'étrange silhouette blanche, avec l'emblème bleu-ciel du mot P A X et les initiales C. E. fit grosse impression. Bien des gens n'avaient pas encore eu l'occasion de voir d'aussi près un de ces Etrangers.

Malheureusement, l'interview elle-même fut peu révélatrice. Bob Lidinghouse commença par demander :

— Quel est votre nom ?

— Je suis 12.A.40...

— Ce n'est pas un nom, c'est une formule !

— Si vous voulez... Mais je suis 12.A.40 et c'est tout ce que je puis vous dire.

— Cette formule signifie-t-elle quelque chose de précis ?

— Mais, naturellement, puisque c'est mon nom.

— Pouvez-vous dans ces conditions nous expliquer votre nom ?

— Cela va de soi... 12 marque l'année de ma naissance ; A indique mon groupe sanguin, et 40 est la valeur de mon métabolisme basal. Cette formule correspond donc bien à quelque chose de précis dans ma personnalité.

— Où êtes-vous né ?

— Je ne puis vous répondre.

— Et d'où venez-vous à présent ?

— Cette question aussi est prématurée.

— Est-ce loin ?

— Très loin, oui...

— Est-ce difficile de s'y rendre ?

— Ce serait impossible pour tout autre qu'un Chevalier de l'Espace.

— Vous espérez faire régner une paix éternelle sur la terre ?

— Nous ne l'espérons pas, nous le faisons.

— Et ensuite ? Les peuples de la Terre ne risquent-ils pas, sous votre autorité omnipotente, de subir une tyrannie pire que celles qu'ils ont connues à travers leur Histoire ?

— Les Chevaliers de l'Espace ne sont pas des tyrans. Rien ne sera changé aux régimes politiques des Empires de la terre. Il leur sera seulement interdit de préparer ou de faire la guerre.

— Mais la guerre n'est-elle pas un facteur de progrès ?

— Non... L'équilibre politique de votre planète correspond à l'équilibre de vos différences raciales. Vos trois empires sont en accord avec la géopolitique de la Terre ; ils peuvent donc s'épanouir et progresser dans une collaboration fructueuse. Tout changement serait une mutilation...

— Vous paraissez bien informé de ce qui se passe sur notre planète.

— Cela fait partie de notre mission de paix.

Une lueur rusée passa dans le regard de Bob Lidinghouse quand, après une hésitation à peine perceptible, il demanda :

— Savez-vous que votre intervention dans les affaires de notre planète suscite une secrète inquiétude dans bien des esprits et même chez les pacifistes ?

— Sans doute. Mais leurs appréhensions seront dissipées en temps voulu. Les Chevaliers ne sont ni des dictateurs ni des conquérants despotiques...

— Ce sont peut-être là des paroles qu'on vous recommande de dire pour apaiser les craintes légitimes des Terriens ? Car, en toute franchise, qui nous garantit que vos déclarations reflètent sincèrement le point de vue de celui ou de ceux qui vous commandent ?

— L'arbre sera jugé sur ses fruits...

— Comment s'appelle votre chef ?

— Il vous le dira lui-même s'il en décide ainsi...

Lidinghouse essaya bien encore de poser quelques questions indiscretes à son interlocuteur, mais celui-ci refusa d'y répondre et, pour marquer que la conversation était finie, il s'inclina poliment. Après quoi il s'éloigna du groupe des journalistes qui rangèrent leur matériel.

Cette sensationnelle émission, captée et retransmise par toutes les stations atlantiques et par toutes les stations asiates, eut un retentissement énorme.

Toutefois, loin d'apaiser la rancœur de certains nationalistes irréductibles, elle ne fit que fouetter leur esprit combattif. D'obscurs complots se tramaient déjà dans l'ombre, parmi les clans fanatiques...

XVII

Le désarmement avait commencé depuis une semaine quand l'ordre d'évacuer la forteresse sous-marine de Virginia-Point arriva.

Un Chevalier de l'Espace, se fit conduire en submersible dans la sphère d'acier, pièce maîtresse de la défense côtière du Pacifique, et, immédiatement, l'équipage fut prié de se préparer au départ. Chacun dut rassembler ses objets personnels et boucler ses bagages.

Kate Lincoln, le cœur battant de joie, fit partie du dernier convoi. La forteresse complètement déserte, aperçue une dernière fois par un hublot, parut plus sinistre encore dans la brume lumineuse des projecteurs. Un peu plus tard, lorsque le submersible fut à une certaine distance de Virginia-Point, il fit surface et l'autorisation fut communiquée à toutes les sections de monter sur la plate-forme. Dans un brouhaha turbulent et joyeux, les jeunes filles et les soldats escaladèrent les échelles de fer et se précipitèrent vers le pont supérieur.

Le Chevalier de l'Espace, sanglé dans son éblouissante combinaison blanche, s'y trouvait déjà. Le bras tendu, il indiqua de sa main gantée, à ceux et celles qui se pressaient autour de lui, la direction d'où ils venaient. Tous les regards étaient tournés vers l'horizon. Et on vit alors, comme une gigantesque gerbe écumante, une trombe d'eau qui s'élevait vers le ciel, suivie peu après d'un grondement sourd qui semblait rouler dans les profondeurs de l'océan. Ce grondement s'amplifia, et une forte détonation secoua l'air et l'eau. Une vague puissante souleva le submersible qui ramenait à toute vitesse les dernières troupes vers le continent, puis une seconde vague, plus faible, vint battre la coque métallique, et le calme revint.

Virginia-Point avait cessé d'exister.

Une voix cria brusquement à la proue :

— Un homme à la mer ! Un homme à la mer !

Déjà les marins se ruaient vers l'endroit où l'homme était tombé. L'espace d'une seconde, on entrevit une forme humaine ballottée par les flots ; les bouées furent lancées, tandis que les canots pneumatiques étaient amenés en hâte.

— Que personne ne bouge ! s'écria soudain le commandant du sous-marin.

Il y eut un moment de stupeur. Le commandant prononça alors d'une voix ferme :

— Soldats ! Le commandant de Virginia-Point vient d'accomplir héroïquement son devoir ! Bien qu'il n'eût été nommé que depuis sept jours pour remplacer le commandant Bringham, son honneur de marin l'obligeait à mourir en même temps que Virginia-Point. Au garde-à-

vous !...

Par réflexe, tous les soldats et tous les marins, les femmes comme les hommes, rectifièrent la position et se figèrent dans une immobilité impeccable.

— Saluez ! ordonna le commandant.

Tout le monde fit le salut militaire. Le Chevalier de l'Espace, seul à l'écart, debout et très droit, les mains le long du corps, resta sans bouger.

— Rompez ! cria le commandant.

Puis il regagna son poste, sans un regard pour le Chevalier de l'Espace. Les soldats comprirent que le commandant haïssait les Emissaires inconnus et qu'il leur en voulait à mort de cette démobilisation qui meurtrissait cruellement ses sentiments d'officier.

Kate Lincoln, bouleversée par l'attitude hostile du commandant, en ressentit un affreux serrement de cœur. Pour elle, les Chevaliers de l'Espace étaient un peu comme les anges mystérieux de Dieu, des anges de Paix et d'Amour. Grâce à eux, elle allait peut-être retrouver Fédor...

Mue par un besoin de réparation, elle s'approcha de l'Etranger et posa sa main sur le bras de celui-ci ; ne sachant toutefois comment lui exprimer sa reconnaissance, elle murmura simplement :

— Il y a peut-être quelques Américains qui ne vous comprennent pas et qui vous jugent mal, mais il faut que vous sachiez qu'il y en a bien davantage qui vous bénissent et qui sont avec vous de tout leur cœur !...

— Merci, fit l'inconnu... Les habitants de la Terre sauront bientôt qu'ils doivent avoir confiance en nous...

Kate put voir, à travers les lunettes oranges du Chevalier, des yeux qui souriaient fraternellement.

*

* *

A Lyon, à peu près au moment où Kate adressait pour la première fois la parole à un Chevalier de l'Espace, un des Emissaires du Ciel qui surveillait la mise hors service d'un centre hyper-radar de l'armée nucléaire, fut attaqué par un inconnu qui tira sur l'homme blanc trois coups de pistolet ancien modèle.

Le Chevalier tomba en arrière, mais il se releva aussitôt avec une agilité que sa combinaison épaisse rendait plus surprenante encore.

Médusé, son agresseur resta cloué sur place, Il avait tiré à bout portant et il était tellement stupéfait de voir que sa victime avait pu se relever qu'il eût été incapable de prendre la fuite.

Avec un calme ahurissant, l'homme blanc s'avança vers son

adversaire, lui arracha le vieux pistolet de la main et lui asséna un coup de crosse sur le crâne. Déjà des policiers emmenaient l'agresseur, le transportant comme un pantin désarticulé, tandis que les témoins entouraient le Chevalier.

Celui-ci examinait sa combinaison ; on pouvait voir, en effet, des taches sombres à la hauteur de la poitrine, à l'endroit du cœur, un peu au-dessous de la lettre E ; mais la matière du mystérieux vêtement n'était même pas transpercée.

Le travail reprit immédiatement.

*
* *

Ce jour-là également, le Général Anawaukee, chef suprême de l'espionnage scientifique américain, recevait le premier rapport « Confidentiel Ultra-Secret » émanant de l'agent U.T.S. 117 chargé d'étudier les caractéristiques des fusées volantes avec lesquelles les Chevaliers de l'Espace venaient sur la terre.

L'agent 117 s'était glissé parmi les soldats chargés d'assurer la surveillance et la protection des appareils dès qu'ils atterrirent sur les aérodromes américains. Par une astucieuse manœuvre, l'espion avait pu pousser ses investigations scientifiques et mécaniques assez loin. Ayant gagné les bonnes grâces d'un des pilotes de l'espace, il avait finalement été autorisé par celui-ci à jeter un coup d'œil à l'intérieur de la coque de l'appareil. Il n'avait toutefois pas pu s'y introduire (ce qui eût permis un travail infiniment plus complet), mais il y parviendrait, pensait-il, prochainement.

En tout état de cause, l'agent 117 – un des plus brillants ingénieurs d'une récente promotion – avait rassemblé les informations suivantes :

« Les fusées, blanches sont munies de deux moteurs semblables, un à l'avant et un à l'arrière. Il s'agit de réacteurs à dématérialisation atomique d'un type assez proche de ceux que nous possédons à l'état d'essai dans nos laboratoires d'étude, mais nettement plus perfectionnés et, semble-t-il, d'une mise au point tout à fait impeccable.

Il est malaisé de définir au jugé la vitesse possible des appareils ainsi équipés. Mais on peut pronostiquer avec certitude une vitesse dépassant les 40.000 km à l'heure. Le tableau de bord comporte des compteurs d'accélération et de décélération dont les graduations vont de 1.000 à 60.000.

Il paraît indiscutable que le pilotage de l'appareil est du type communément appelé « combiné-mixte », c'est-à-dire par guidage humain et par autoguidage mécanique synchronisés, les deux systèmes pouvant être

utilisés isolément selon les nécessités. Cette formule prouverait que les fusées effectuent bien, comme on le supposait, des voyages intersidéraux.

La coque est prévue pour le transport de cinquante passagers.

Je continue mes investigations. »

Après avoir lu et relu avec beaucoup d'attention ce rapport, le Général Anawaukee resta un long moment perplexe. Tout en se grattant machinalement le cuir chevelu, il songea que les renseignements rassemblés par l'agent 117 étaient certes très intéressants – et même passionnants – mais qu'au lieu d'éclaircir le mystère ils le renforçaient.

Car, enfin, tout ce qu'on savait maintenant se résumait à deux ou trois points nouveaux : les Chevaliers de l'Espace étaient scientifiquement en avance sur les savants terriens ; ils pouvaient voler à la vitesse fabuleuse de 60.000 km/heure, et ils venaient, apparemment, d'une autre planète. Et alors ?... On ne savait toujours pas l'essentiel : qui ils étaient et d'où ils venaient ?

Anawaukee se demanda rêveusement s'il y aurait moyen, oui ou non, de risquer le tout pour le tout ? Autrement dit, d'envoyer un espion dans le pays des Chevaliers de l'Espace ?...

— Ouais ! grommela-t-il sombrement entre ses dents. Mais ce sera sûrement un de ces voyages sans trajet de retour... Le bonhomme qui risquera ce jeu-là n'a sans doute aucune chance de réussir sa mission...

« Un chef a-t-il le droit d'envoyer un de ses hommes à une mort certaine, et cela, très probablement, sans résultat ? »

C'était un délicat problème de conscience...

*

* *

Or, par une coïncidence somme toute assez explicable, deux hommes, en Asie, discutaient ce même problème précisément. Dans le bureau présidentiel du Professeur Truong, Kam-Nah, chef de l'espionnage, était en désaccord avec le nouveau Président des Asiates.

Truong voulait qu'un agent de Kam-Nah s'introduise dans une des fusées des Chevaliers de l'Espace. Kam-Nah refusait farouchement de passer un ordre pareil.

— Non, répétait-il sèchement, vous ne me ferez pas commettre un assassinat dont personne ne profiterait. Il vaudrait mieux fusiller cet espion que l'envoyer aussi stupidement vers la mort. Sans compter que les Chevaliers de l'Espace se vengeraient de cette flagrante trahison, ce qui serait bien légitime...

— Vous n'envisagez même pas que cette opération puisse

réussir ?

— Non... Que ferait notre homme dans un monde où il serait seul et totalement étranger ?... Même en admettant qu'il réussisse à se glisser clandestinement dans la fusée, il n'aurait sans doute pas une chance sur dix mille d'arriver vivant au terme du voyage... Un des rapports signale que cet engin est équipé pour des vitesses pouvant atteindre 60.000 km à l'heure. Vous savez parfaitement bien qu'il faut non seulement être équipé pour ces vitesses là, mais entraîné de longue date...

Truong, assez fier d'avoir accédé à l'autorité suprême dans son pays, voulut essayer son pouvoir. Tout en regardant Kam-Nah dans le blanc des yeux, il articula lentement :

— Et si je vous ordonnais quand même de faire exécuter cette mission ?

Froidement, en soutenant sans broncher le regard de Truong, Kam-Nah répondit :

— Je vous remettrais ma démission sur-le-champ !... Je n'hésite pas quand il s'agit de sacrifier un homme au bénéfice de la patrie, mais je ne suis ni un monstre, ni un bourreau, ni un sadique sanguinaire. Cette mission serait un meurtre !...

Truong comprit que toute insistance serait vaine.

— Soit-il, dit-il, nous chercherons autre chose... Pensez-y de votre côté, mon cher...

Kam-Nah prit congé.

Mais Truong était loin de renoncer à son idée. Comme tout homme politique, il avait de ténébreuses complicités et des relations très secrètes avec toutes sortes de gens qui travaillaient pour lui, clandestinement, à de basses besognes d'espionnage et pire encore.

Ayant longuement médité, il se décida finalement à convoquer un de ces individus qui lui étaient dévoués corps et âme. Au fond, c'était encore mieux ainsi. Personne ne saurait le rôle joué par le président Truong si l'entreprise échouait, et les Chevaliers de l'Espace n'auraient aucune raison d'exercer sur lui des représailles...

*

* *

Trois jours plus tard, l'Emissaire qui opérait à Tchoung-King, dans les laboratoires d'une usine de l'artillerie stratosphérique, fut interpellé par un des techniciens chargés d'une manœuvre de destruction.

— Je voudrais vous montrer les produits chimiques de la réserve n° 26... Je crois qu'il y a là des produits qui peuvent être envoyés aux hôpitaux. Voulez-vous venir contrôler ?

L'Homme Blanc accompagna aussitôt le technicien. Mais, à peine avait-il fait quelques pas dans le caveau où étaient stockés les produits chimiques, que trois hommes masqués se jetaient sur lui et l'assommaient à coups de maillet. L'agression fut aussi rapide que violente. Le Chevalier fut dépouillé de sa combinaison blanche que le technicien se mit à examiner longuement, dans les plus minutieux détails.

Une inscription intérieure de la combinaison révélait seule l'identité de son propriétaire, et cette inscription était la formule suivante : 9.C.39.

L'Etranger, qui avait été tué presque sur-le-champ par les terribles coups de maillet, était un Japonais !... On ne trouva qu'un document dans la poche intérieure de sa combinaison : un ordre de mission concernant l'usine de Tchoung-King et comportant des instructions diverses sur la marche à suivre dans les travaux de démantèlement. Le document se terminait par l'indication de l'heure et de la date du retour.

Mais... retour où ? Rien n'était stipulé sur le document. Or c'était cela qu'il fallait découvrir à tout prix.

Le technicien n'hésita pas davantage. Après un bref conciliabule avec ses complices, il endossa la combinaison, blanche du Chevalier de l'Espace et il quitta la réserve. Il avait encore plusieurs heures devant lui avant le moment du retour, mais il avait suffisamment observé le comportement de l'Homme Blanc pour être à même de l'imiter sans éveiller la moindre suspicion autour de lui.

Pendant qu'il allait et venait, donnant des conseils et des ordres, ses trois complices mettaient le point final à ce guet-apens dont chaque phase avait été mûrement élaborée. Le cadavre de l'Emissaire 9.C.39 fut jeté dans un des fours électriques adjacents à la réserve n° 26, puis le contact fut branché et le mort fut réduit en cendres en moins de cinq minutes. Après quoi, muni des instruments spéciaux, un des tueurs dispersa les ultimes traces du crime...

*
* *

Quelques minutes avant 18 heures, les Chevaliers de l'Espace se rassemblèrent sur le terrain où ils devaient embarquer. Le pilote était déjà installé à son poste.

Le faux Chevalier comprit que l'instant crucial de sa mission approchait. S'il existait un mot de passe pour monter dans la fusée, ou s'il y avait une vérification quelconque, c'en était fait de lui. Il serait dévoilé, questionné, mis à mort très probablement...

L'espion se sentait en proie à un terrible énervement intérieur.

Heureusement, à travers la vitre orange de ses lunettes, il était impossible de lire l'anxiété qui brillait dans ses yeux bridés.

Le pilote alluma un signal rouge et, un à un, les hommes blancs marchèrent vers la fusée ; l'espion tenta sa chance et emboîta le pas au Chevalier qui se trouvait juste à côté de lui. Il eut soin de ne pas se laisser distancer. Il vit ainsi qu'en entrant dans la coque, le Chevalier appuyait simplement le doigt sur une touche d'un clavier. S'agissait-il d'un code ? Le cœur contracté d'effroi, les mâchoires serrées, l'espion joua le tout pour le tout : imitant le geste de son prédécesseur, il appuya sur la même touche de ce clavier fixé à l'entrée de la carlingue... et rien ne se passa. Quand tous les Hommes Blancs furent embarqués, l'engin prit son envol et monta vers le ciel. Il emportait à son bord un passager que rien ne distinguait des 39 autres...

XVIII

La fusée blanche avait pris de l'altitude et déjà elle survolait l'Himalaya dont les hautes cimes couvertes de neiges éternelles s'estompaient dans un blanchâtre océan de nuages.

Le spectacle était d'une bouleversante beauté. Malheureusement, dans la coque hermétique, les passagers ne pouvaient le contempler, car il n'y avait aucune possibilité de vision vers l'extérieur.

Lentement, si lentement que les occupants de la fusée pouvaient à peine s'en rendre compte, la vitesse ascensionnelle de celle-ci continuait à augmenter avec régularité. Le ronronnement des réacteurs ne s'entendait même pas à travers la cloison étanche ; de plus, une musique harmonieuse était diffusée à l'intérieur de la cabine et cette agréable ambiance parachevait parfaitement la sensation d'extrême confort qu'on y éprouvait.

La plupart des passagers rêvassaient, renversés au fond de leur fauteuil capitonné. Quelques-uns seulement bavardaient avec leur voisin, et les propos qu'ils échangeaient se rapportaient invariablement à la grande croisade de désarmement qui était en voie de réalisation sur la Terre. Tous avaient gardé la cagoule qui masquait complètement leur visage.

Le pilote jeta brusquement un ordre bref dans le microphone :

— Branchez !

Tous les passagers branchèrent aussitôt leur combinaison à une prise de courant nichée dans l'appui gauche de leur siège. L'espion, avec un grand calme apparent, fit comme les autres ; il sentit presque instantanément une douce sensation de chaleur qui montait autour de son corps et l'enveloppait délicieusement...

Une heure s'écoula, lente et monotone.

Le clandestin ne savait trop que faire pour passer le temps. Engager une conversation avec un voisin eût été dangereux ; et risquer quelques questions sur le lieu de destination de la fusée l'eût été davantage encore. D'autant plus qu'il était impossible de deviner la langue que parlait tel ou tel passager. Sans doute les autres se connaissaient-ils entre eux et l'habitude de voyager dans le même ordre avait dû les familiariser de voisin à voisin. Par bonheur, le plus grand nombre se taisaient et demeuraient plongés dans leurs pensées. L'espion n'avait qu'à les imiter ; personne ne s'étonnerait de son attitude passive et c'était sûrement la manière de courir un minimum de risques...

Plusieurs cadrans de grand format, visiblement montés à l'intention des passagers, étaient parcourus par leur aiguille tremblotante. Les yeux mi-clos, l'espion se mit à les étudier avec plus

d'attention.

Le premier cadran ne pouvait être qu'un altimètre : il marquait 550 km. Le second, un manomètre, indiquait une pression intérieure de 735 mm et l'espion en fut rassuré. Etant pilote d'essai dans une section de prototypes militaires, il avait l'entraînement qu'il fallait pour ce genre d'exploits.

Mais le troisième cadran fit tressaillir le passager clandestin. Il avait cru, tout d'abord, qu'il s'agissait d'un indicateur de carburant ; mais ce n'était pas du tout cela ! C'était, chose incroyable, l'indicateur de vitesse. *Et l'aiguille venait d'atteindre le chiffre 60.000 km/h !*

Fichtre ! se dit l'espion. Et, dès lors, ses yeux ne quittèrent plus les aiguilles. Celle de la pression restait pratiquement immobile, mais les deux autres continuaient à grimper irrésistiblement.

Jusqu'où iraient-elles ? Il y avait quelque chose de fantastique, d'absolument fou dans cette hallucinante progression des aiguilles. Était-il concevable que les chiffres limite des cadrans avaient une signification réelle, tangible ? Mais non, ces chiffres-limite, comme dans bien des cas, ne représentaient naturellement que l'ambition des constructeurs de l'engin. Il en allait ainsi pour la plupart des prototypes à réacteurs que l'espion avait soumis aux épreuves d'essai : les chiffres-limite des cadrans n'avaient qu'un vague rapport avec la réalité ; ils indiquaient seulement l'espoir des ingénieurs, le rêve d'un résultat idéal...

*

* *

Deux heures et demie après le décollage de la fusée, le passager clandestin, terriblement abasourdi, savait que les chiffres-limite des cadrans n'étaient pas de la fantasmagorie, mais la plus surprenante des réalités !

L'aiguille indiquant la vitesse avait dépassé le chiffre de 100.000 km/h et celle de l'altimètre oscillait entre 9 et 10.000 km ! Tous les records envisagés par les constructeurs terrestres étaient battus à plate couture !

L'espion avait beau se raisonner, faire appel à tout son sang-froid et à toute sa lucidité d'esprit, il ne parvenait plus à maîtriser l'extraordinaire désarroi qui s'était emparé de lui. Une sueur fébrile ruisselait sur tout son corps et son visage même était mouillé de transpiration. Dans ses moufles blanches, ses paumes étaient moites et ses doigts crispés.

S'il avait pu nourrir quelque illusion jusqu'ici quant à la réussite de sa périlleuse mission, ces illusions-là s'étaient évanouies au cours de l'heure qui venait de s'écouler. Il avait à présent la quasi-certitude

que cette aventure finirait très mal et qu'il ne reverrait jamais la Terre. Il avait affaire à trop forte partie... Ces Chevaliers de l'Espace, s'ils n'étaient pas des démons ou des créatures d'une planète infiniment plus évoluée que la Terre, étaient en tout cas des Surhommes. Ils semblaient détenir tous les secrets de la science, maîtriser toutes les ressources de l'Univers, posséder des secrets mécaniques dont les savants terrestres avaient à peine suggéré la possibilité. Et cependant, le Japonais dont le cadavre avait été brûlé dans le four électrique était indiscutablement un Terrien, un homme, un être humain comme les autres êtres humains qui peuplent la Terre !... Mais peut-être les Chevaliers de l'Espace n'envoyaient-ils que des domestiques sur la Terre ?...

Soudain, l'espion remarqua que l'aiguille de la vitesse se mettait à redescendre très lentement. Que se passait-il ? Une avarie ?...

Mais non, les autres passagers ne manifestaient pas le moindre signe d'angoisse ou d'inquiétude. Et la musique continuait à déverser dans la cabine ses flots enchanteurs...

Alors ? Pourquoi la fusée ralentissait-elle ? L'espion refit deux ou trois fois le calcul mental par lequel il notait dans son esprit la distance parcourue approximativement depuis que l'appareil avait quitté la Terre. En tenant compte de la lente accélération de la vitesse, de l'augmentation de l'altitude, le trajet parcouru jusqu'à présent n'indiquait strictement rien... Aucune autre planète ne pouvait se trouver à une distance aussi rapprochée de la Terre. La Lune elle-même.

« Voyons, voyons ! » pensa-t-il anxieusement. « Est-ce que je serais devenu fou ? La Lune est éloignée de la Terre de 60 rayons terrestres en moyenne... Même au point le plus proche de son ellipse, cette distance compte plus de 300.000 km... J'ai pu me tromper dans mes calculs, mais pas à ce point-là tout de même !... »

A ce moment-là, le malheureux espion fut tiré de ses sombres réflexions par un petit fait qui mit le comble à son affolement intérieur. Les yeux rétrécis par une indicible angoisse, il regarda le panneau qui venait de coulisser devant lui, à l'extrémité de la cabine... D'un air très naturel et parfaitement à l'aise, le pilote venait de quitter ses commandes et il passait le long du couloir central de la cabine en faisant quelques gestes pour se désengourdir les bras et les jambes...

Avec des hochements de tête amicaux, il gagnait l'autre bout de la fusée et, au passage, il posait sa grosse main gantée sur l'épaule de l'un ou l'autre de ses...

« J'y suis ! » pensa l'espion avec soulagement. « Nous volons à présent sans pilote. Direction autoguidée... ou bien téléguidée ?... »

Aucun indice ne permettait de répondre à cette question.

On pouvait seulement traiter le problème par l'absurde : pour qu'il y eût téléguidage, il eût fallu une base située dans l'espace même, c'est-à-dire hors de l'atmosphère terrestre. Or on était encore bien trop loin d'une autre planète !... Il y avait de quoi devenir toqué, même pour un spécialiste de la question des croisières intersidérales !...

En homme habitué à risquer sa peau, l'espion comprit qu'il devait, pour garder toute sa forme et toute sa lucidité, oublier l'accablant mystère qui l'environnait de toute part. Le mieux était de dormir. Ou tout au moins de somnoler. Il fallait récupérer un sang-froid à toute épreuve.

Mais, à l'instant précis où le passager clandestin s'allongeait plus confortablement dans son fauteuil, il y eut dans la cabine une soudaine animation. Puis, quelques minutes plus tard, une secousse assez sévère jeta tout le monde en avant et on perçut bientôt un bruit bizarre, un bruit métallique et feutré tout à la fois, une sorte de glissement inexplicable... comme si la fusée avait contacté des rails qui subitement la portaient !...

Le pilote, qui avait tranquillement regagné son poste, ouvrit une espèce de robinet d'acier qui fit remonter la pression à 760 mm. Cette valeur atteinte, il appuya sur une manette, puis il se mit à dévisser le couvercle du « trou d'homme », dans la paroi supérieure de la carlingue.

Une brusque peur étreignit l'espion jusqu'aux entrailles. Il comprit qu'on l'avait démasqué à son insu, sans le lui dire, et qu'on allait maintenant l'expédier dans le vide pour le punir de sa témérité. Avait-il fait quelque chose qui l'avait trahi ? Ou bien avait-il omis de faire quelque chose qu'on attendait de lui ?...

Il fixait avec une attention démente les gestes du pilote.

Celui-ci exerçait clairement les fonctions de chef de l'expédition ; il suffisait de voir la respectueuse cordialité que les autres Hommes Blancs lui témoignaient pour deviner qu'il occupait un grade plus élevé que ses passagers dans la hiérarchie des Chevaliers de l'Espace.

D'une poussée des deux mains, le pilote venait de soulever le couvercle du « trou d'homme » ; il le rabattit doucement et il attendit sans bouger. L'espion, effaré, vit alors descendre dans la carlingue une échelle de fer et, sur un ordre du pilote, les passagers escaladèrent l'échelle en file indienne... Etait-ce une escale dans le vide ? Une escale en plein ciel ?...

Le vingtième Homme Blanc de la file était le faux émissaire. A cause de la vitre orange qui protégeait ses yeux et une partie de son visage, on ne pouvait pas voir qu'il était livide de peur.

Il escalada comme les autres les échelons d'acier... et ses yeux s'écarquillèrent de stupeur.

Par une sorte de tunnel, la petite troupe avançait et pénétra peu après dans une vaste salle circulaire, aux parois lisses et polies, brillamment éclairée sans qu'on sût d'où venait la lumière.

L'espion eut la présence d'esprit de ne pas s'offrir de face aux regards de ses compagnons, de ne pas les dévisager, de ne pas afficher une curiosité apparente. Et cependant, la curiosité qui le dévorait était immense !...

*
* *

Au puits 17 du Grand Quartier-Général de l'Armée Jaune, les opérations de démantèlement, comme partout ailleurs, allaient bon train.

Obéissant comme des automates, les soldats démontaient avec impassibilité les armes merveilleuses qu'ils avaient servies avec tant de zèle et tant de foi, et qui étaient en quelque sorte le système nerveux de l'énorme machine militaire de l'Empire Asiatique.

Le Capitaine Fédor Obienko avait été désigné pour assumer la liaison entre l'Amiral de l'Air Hiro-Samo, remplaçant du Maréchal Stavorsky, et le Chevalier de l'Espace chargé de surveiller la mise Hors service de la forteresse.

L'Etat-Major s'était dispersé. Le Président Truong s'était définitivement installé au Palais Impérial de Khami, au cœur même du Territoire asiate ; Kam-Nah, chef de la Sûreté, allait un peu partout pour contrôler personnellement le comportement des forces de police chargées d'assurer la protection des Chevaliers de l'Espace. Ne tenant pas du tout à exposer le Gouvernement aux représailles des redoutables Chevaliers, il avait donné des instructions très strictes pour réprimer tous complots contre les Emissaires et toutes tentatives d'agression ou de sabotage pouvant porter préjudice aux Hommes Blancs ou à leurs appareils.

La Kobanska était retournée à l'Académie Militaire de Moscou où elle avait repris la direction de la Section Biologique. En fait, sous la surveillance d'un Emissaire, elle faisait procéder à la destruction de certaines cultures microbiennes suractivées qui n'offraient aucun caractère pacifique et constituaient sans doute la plus effroyable de toutes les armes destructrices mises au point quelques mois avant le déclenchement des hostilités.

Fédor avait déjà risqué discrètement plusieurs expériences pour vérifier si les communications inter-empires avaient été rétablies, mais il n'en était rien encore. Ce qui ne l'empêchait pas, comme bien on pense, de savourer la joie profonde qui gonflait son cœur. Ce n'était plus qu'une question de jours, maintenant ! Le moment approchait où

il pourrait enfin correspondre avec Kate... et même, vraisemblablement, la rejoindre.

Pour lui, la miraculeuse intervention des Chevaliers de l'Espace était comme un conte de fée. Alors qu'il avait cru que tout était perdu, voilà que tout était sauvé. Dans toute l'Histoire de l'Humanité, il n'y avait pas, lui semblait-il, de page plus belle et plus noble que celle que les Hommes Blancs étaient en train d'écrire...

XIX

Trois jours plus tard, un Chevalier de l'Espace qui venait d'atterrir à Canton se détacha du groupe de ses compagnons et, s'adressant à un des nombreux officiers asiates qui avaient pour mission d'accueillir les Hommes Blancs sur les aérodromes, il lui exprima le désir d'être conduit directement auprès du Président Truong.

Conformément aux instructions reçues, l'officier acquiesça aussitôt et s'occupa activement d'organiser le voyage jusqu'à la ville de Khami.

La distance entre Canton et Khami était d'environ 3.000 km. Elle fut couverte très rapidement par le stratonef où avaient pris place l'émissaire et l'officier. Sans délais inutiles, l'Etranger fut conduit au Palais Impérial où le Président le reçut immédiatement.

Truong, toujours très méfiant à l'endroit des Chevaliers qu'il ne pouvait s'empêcher de haïr de tout son cœur, se tenait visiblement sur une prudente réserve. Il avait même fait venir sa garde personnelle avant de recevoir son visiteur céleste.

— Je vous écoute, dit-il sèchement au Chevalier qui s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce où, les bras croisés, il attendait on ne savait quoi.

— Il s'agit d'une communication strictement confidentielle, répondit l'Emissaire. Veuillez faire sortir les hommes de votre garde.

— Ce n'est pas nécessaire. Ces hommes peuvent tout entendre...

— Je regrette, Président, je ne puis parler.

Truong hésita. Mais, voyant l'attitude calme et résolue du visiteur, il ordonna aux soldats d'évacuer le bureau.

Dès que les portes furent fermées, il répéta, quoique plus sèchement encore, son invite :

— Je vous écoute.

— J'espère pour vous que personne ne nous épie, Président ?... Car il y va de votre sécurité...

— Nous sommes seuls, vous pouvez parler.

D'un geste rapide, l'Emissaire souleva sa cagoule. Le Professeur Truong ne put retenir un petit cri de saisissement.

— Ah !

Puis, dans un brusque élan d'émotion, il se rua sur le visiteur, saisit ses mains gantées et les étreignit gauchement, avec une chaleur qui ne pouvait être feinte.

— Par exemple ! fit-il d'une voix altérée, si je m'attendais à cela !... Te revoilà donc, mon bon Nagato !... J'avoue que je te croyais mort... J'ai pris l'écoute presque toute la nuit...

— Je ne pouvais rien faire, murmura l'espion, il fallait que je sois très prudent...

Truong semblait de plus en plus surexcité à mesure qu'il réalisait le côté incroyable de cette visite. Ses mains tremblaient presque convulsivement sur les moufles de Nagato.

— Alors ?... Je... Tu... bégaya-t-il dans sa hâte de tout savoir. Dis ce que tu as vu...

— Vous allez me traiter de fou, je crains, professeur... Ce que j'ai vu est tout simplement insensé... Leur Quartier-Général est dans le ciel !...

— Hein ? Dans... dans le ciel ?...

Eberlué, ne sachant plus très bien ce qu'il faisait, Truong leva les yeux vers le plafond et demanda en levant l'index tendu vers le haut :

— Le... le vrai ciel ?...

— Oui, fit l'espion avec un petit sourire de triomphe, le vrai ciel...

— Raconte Nagato, raconte... balbutia Truong, bouleversé.

Il contourna sa table de travail et se laissa choir dans son fauteuil. Nagato avança un autre fauteuil près de celui du Président, s'y assit, resta un moment silencieux, comme s'il rassemblait ses idées, puis il commença enfin son récit.

Il retraça brièvement les péripéties de l'agression du Chevalier, puis celles du voyage et il arriva alors au moment où il avait mis les pieds dans la vaste salle circulaire où les quarante hommes de l'équipage s'étaient regroupés.

— Un autre Chevalier de l'Espace est entré dans la salle et nous a tenu un petit discours qui, en vérité, ne m'a rien appris de nouveau. Il s'agissait seulement d'une vue d'ensemble des travaux de désarmement tels qu'ils se déroulaient dans les trois empires de la Terre... Ensuite, chacun a reçu une nouvelle mission et chacun, devant un micro, a fait un rapport verbal sur la mission qu'il venait d'accomplir... Ces déclarations étaient probablement enregistrées quelque part dans un bureau d'État-major... J'ai tout de même pu me rendre compte d'un détail assez inexplicable : les émissaires ne travaillent jamais deux fois de suite au même endroit... J'ai fait mon rapport en japonais, naturellement, et j'ai parlé de l'usine de Tchoung-King. Tout s'est passé sans incident. Mon nouvel ordre de mission me désignait pour Canton : surveillance de la destruction des rampes de lancement. C'est ainsi que j'ai pu revenir...

— Mais... là-bas ? Chez eux ?...

Nagato se leva, fit quelques pas dans la pièce, le front penché.

— C'est fantastique, fit-il à mi-voix, il y a des moments où je doute moi-même de ce que j'ai vu... Par où commencer mon rapport ?... Après cette conférence préliminaire et les déclarations sur

les travaux accomplis, une porte s'est ouverte et tout le monde a quitté la salle circulaire... Toujours en suivant les autres, je suis arrivé à une... à une sorte de promenade couverte, une sorte de galerie où de larges baies vitrées laissaient pénétrer la lumière du soleil... A travers ces vitres, l'air extérieur avait une teinte irréaliste... un bleu violacé... les étoiles étaient visibles, et pas seulement les étoiles de notre hémisphère, non : toutes les étoiles !... Et partout où mon regard se dirigeait, *il n'y avait que du vide !...*

L'espion avait accentué les derniers mots et on sentait à sa voix frémissante qu'il était encore lui-même sous le coup de la stupeur.

Truong, les sourcils arqués, demanda :

— Comment... le vide ?

— Oui, le vide ! répéta Nagato en haussant les épaules. Je ne puis rien vous dire d'autre...

— Mais... le sol de ce pays ?

— Le sol ?... Il n'y en avait pas. Ou, s'il y en avait un, je n'ai pas pu le découvrir !... Vous reconnaîtrez que c'est plutôt ahurissant ?... Je me suis donc promené dans cette galerie fermée et je suis allé partout où je voyais d'autres Chevaliers. Les accès étaient d'ailleurs libres... Bref, j'ai fini par découvrir un escalier métallique et je l'ai descendu. Je suis arrivé dans une sorte de cave et, après un moment, j'ai constaté que le plancher se composait de dalles de verre... Savez-vous ce que j'ai vu sous mes pieds, très loin ? Une grande calotte blanche, une espèce d'astre qu'on examinerait de près.

— Mais je suppose que c'est une pure illusion d'optique, s'écria Truong. Cette Cité où tu as débarqué, enfin ce... cet édifice...

Nagato coupa avec une soudaine assurance :

— Ce n'est ni une ville, ni un palais, ni... ni quelque chose à quoi, on puisse donner un nom valable. Pour autant que j'aie pu me rendre compte par la suite, en poussant mes investigations, cette extraordinaire construction a la forme d'un disque gigantesque... J'en ai fait le tour en mesurant mes pas : j'évalue, à 200 mètres le diamètre de... de l'assemblage. L'épaisseur doit varier entre une vingtaine de mètres au centre et trois ou quatre mètres sur les bords. Comme tout était hermétiquement fermé, je n'ai pas pu me faire une idée de l'aspect extérieur de cet engin ; mais les nombreux cintres donnaient une impression de force et de rigidité. Les parois internes et externes ont l'aspect du métal, d'un métal très dur, du moins ce qu'on peut en apercevoir...

Il y eut un silence, Truong contemplait machinalement ses fines mains brunes, tandis que l'espion déambulait à nouveau d'un air pensif.

Truong demanda alors :

— Est-ce que tu as pu parler à l'un ou l'autre de ces Chevaliers

de l'Espace.

— Non... Je n'ai pas voulu prendre ce risque... Avec beaucoup de circonspection, quand j'ai repéré le quartier réservé aux dortoirs, j'ai cherché la cellule qui portait le numéro de ma combinaison et je me suis enfermé... J'ai dormi sans ôter mon vêtement, bien entendu...

De nouveau, il s'arrêta, les poings sur les hanches.

— Je n'ai pas vu toute la machine... Il y a des compartiments qui étaient fermés et j'ignore ce qui peut s'y trouver. Toutefois, une chose est certaine : il doit y avoir quelque part un moyen de propulsion, car j'ai entendu à plusieurs reprises un ronflement de moteur... Un ronflement très doux, mais s'approchant du bruit des réacteurs à dématérialisation...

Truong se leva.

— Bon ! dit-il d'un ton subitement résolu. Ne perdons pas notre temps à des considérations inutiles... Je te félicite du travail que tu as accompli ; je savais bien qu'en m'adressant à toi je ne me trompais pas... Peut-être en savons-nous assez pour passer à l'action. Combien d'hommes, crois-tu, occupent ce... cette machine.

— Impossible de le dire. J'ai tenté un calcul, mais ce n'est qu'une évaluation bien hasardeuse... Huit cents ? Neuf cents peut-être ?...

Truong tressaillit :

— Pas davantage ?

— Cela m'étonnerait...

— Parfait, parfait... Et... avait-on l'air de travailler, là-dedans ?

— Oui, dans certains compartiments. Mais ce n'est qu'une déduction que je fais d'après les bruits qui me parvenaient. Je serais bien incapable d'imaginer le genre d'activité qu'on peut avoir sur cet engin...

— Crois-tu que tu pourrais y retourner ?

— Rien de plus simple. Je fais partie d'un équipage et il n'y a pas de contrôle !...

— En es-tu sûr ?

— Evidemment ! Serais-je ici s'il y avait une vérification quelconque ?

— C'est juste.

Truong resta un moment silencieux. Il se caressait rêveusement le menton.

— Voici mon plan, Nagato, reprit-il. Tu me diras s'il te paraît réalisable... Je compte une moyenne de cinq fusées qui atterrissent tous les deux ou trois jours sur notre territoire... Je me suis occupé, ces jours-ci, de contacter les gens dont tu m'avais remis les noms. Nous pouvons compter sur trente volontaires de la mort ; ce sont tous des anciens pilotes de la section des « torpilles suicide » et tous sont

prêts à donner leur vie pour la patrie... Tu te chargeras de les glisser les uns après les autres parmi les équipages des fusées. Je te donne carte blanche pour supprimer habilement les Hommes Blancs en les attirant dans des pièges, exactement comme tu l'as fait pour toi... Lorsque nos trente soldats seront dans le... dans la... enfin, dans le Quartier-Général des Chevaliers de l'Espace, ils se rendront, à un signal convenu, aux points mécaniques vulnérables de l'engin...

— Et alors ?

— Ils feront sauter cette forteresse du diable ! Ils sauteront avec elle, fatalement, mais nous serons débarrassés de ces odieux Chevaliers et l'Armée Jaune sera vite reconstituée... Et alors, avec l'avantage que nous avons sur nos adversaires, la conquête ne sera plus qu'une promenade vers la Victoire !...

Nagato ne répondit pas tout de suite. Après un long silence, Truong lui demanda :

— Mon plan est-il réalisable ?

— Oui... J'ai bien réfléchi, et je ne vois aucune objection grave...

— Très bien. Assieds-toi, nous allons rédiger notre programme de combat. Les Chevaliers de l'Espace seront vaincus avant la fin du printemps, et, dans un an, nous serons les maîtres de la Terre !...

Un mois s'était écoulé depuis que les opérations du désarmement forcé avaient commencé. En Asie, en Eurafrique, en Australie et en Amérique, le démantèlement était entré maintenant dans sa phase finale.

Les Chevaliers de l'Espace avaient bien travaillé : la paix était dès à présent assurée sur la Terre.

Mais Nagato aussi avait bien travaillé. En dix jours, il avait mené à bien la première partie du programme élaboré avec Truong ; les trente volontaires de la mort avaient tous réussi à se substituer aux trente Emissaires qu'ils avaient fait disparaître. Froidement, avec une précision et une habileté diaboliques, les soldats asiates avaient accompli leurs forfaits. Ils étaient fiers de la mission qui leur avait été confiée.

Certes, ces trente espions savaient d'une manière certaine qu'ils allaient à la mort. Mais ce sacrifice les rendait plus courageux encore ; partisans fanatiques de la guerre, ils ressentaient une profonde exaltation à l'idée de donner leur vie pour la grandeur de leur Patrie et, surtout, pour la gloire future de l'Armée Jaune.

Encore 48 heures, et la forteresse secrète des Etrangers exploserait ! Le plus dur était fait, puisque les trente espions allaient se retrouver réunis, au prochain voyage, dans la citadelle aérienne des Chevaliers.

Nagato se sentait cependant extrêmement tendu. Il faut dire que ses nerfs avaient été mis à rude épreuve ! Pendant dix jours, il avait mené son combat dans l'ombre, se déplaçant d'un point à l'autre de l'empire asiatic, combinant ses pièges, tramant ses ténébreux complots, exécutant implacablement ses crimes. Par groupes de trois, et quelquefois de quatre, ses hommes s'étaient faufilés parmi les équipages des fusées ; les deux derniers allaient partir ce soir-même, à 19 heures, avec l'appareil qui devait décoller de l'aérodrome de Mahor.

A 19 heures précises, le départ eut lieu et la fusée monta rapidement vers le ciel. Tout se déroula sans accroc. Nagato s'était familiarisé maintenant avec ces expéditions fabuleuses et, bien qu'il n'eût pas réussi à percer le mystère de l'étrange machine céleste sur laquelle les Chevaliers de l'Espace vivaient, il avait acquis une connaissance suffisante de la grande forteresse aérienne pour être sûr de la détruire avec ses complices.

Avec une prudence et une patience qui ne pouvaient guère se trouver que chez un Oriental, Nagato ne voulait pas agir avant d'avoir la certitude que l'opération réussirait du premier coup, et

définitivement. Il savait qu'un tel exploit ne pourrait plus jamais être réédité. Les Chevaliers, confiants en leur puissance, ne se doutaient absolument pas de ce qui se préparait. Néanmoins, si le complot ne réussissait pas totalement, si la forteresse aérienne était seulement endommagée au lieu d'être anéantie, tout espoir de les vaincre serait désormais chimérique. Alertés par cette première trahison, les Hommes Blancs ne se laisseraient plus jamais bernier par la suite...

Il fallait donc frapper une fois pour toutes, et, pour cela, préparer minutieusement l'attentat.

Sans éveiller l'attention des Chevaliers, Nagato put réunir sa troupe et instruire lui-même chacun de ses trente hommes à bord de la machine spatiale. Il y régnait une telle liberté de mouvements, d'ailleurs, que la chose était aisée, A part les compartiments secrets, on allait et venait, dans les galeries, à sa guise...

Chaque espion reçut ainsi un point d'attaque précis. A l'heure et au jour fixés, c'est-à-dire le surlendemain – trois heures après le retour de mission terrestre – les trente volontaires de la mort feraient exploser à la même seconde les minuscules bombes atomiques à détonateur magnétique dont ils seraient gratifiés au moment du dernier départ des bases asiatiques. Les complicités étaient assurées dans la plupart des aérodromes...

La répartition des volontaires avait été établie par Nagato après de longs calculs ; quelques déductions mathématiques démontraient irréfutablement que les compartiments des machines, quel que fût leur blindage, ne pourraient échapper à la destruction. Le cerveau secret du gigantesque disque serait littéralement cerné par les puissantes bombes portatives, et l'explosion serait terrible...

*

* *

Après une âpre discussion avec Truong, Nagato avait obtenu l'honneur de mourir, lui aussi, pour sa patrie.

Truong eût préféré, certes, que Nagato ne se joignît pas à l'ultime voyage des fusées blanches. Le plan initial, en effet, prévoyait qu'une fois son rôle d'animateur terminé, l'espion laissât agir les trente volontaires de la mort.

Mais Nagato voulait être là, sur place, quand ce haut fait qui allait marquer le tournant décisif de l'Histoire, s'accomplirait. Le Président Truong eut beau lui dire et lui répéter que l'Empire aurait plus que jamais besoin des hommes comme lui, Nagato maintint jusqu'au bout sa demande.

Et Truong, rempli d'admiration mais aussi de tristesse, avait dû finir par céder...

Ce jour-là, le départ des appareils des Chevaliers de l'Espace était prévu pour 20 h. 30.

Nagato se trouvait à la base aérienne de Kaifong. Quand sa montre marqua 20 h. 15, il disparut un moment dans un des locaux militaires où il avait soigneusement caché sa bombe. Il la glissa dans une de ses poches, sous la grosse combinaison blanche. Puis, calme et décidé, il fit un dernier tour du côté de l'arsenal dont on achevait la démolition.

A 20 h. 28 il montait dans la fusée. Au moment où, comme de coutume, il allait prendre place dans un des fauteuils de la carlingue, trois Chevaliers de l'Espace sautèrent brusquement sur lui. Avant d'avoir pu esquisser le moindre geste de défense, il était ceinturé, paralysé. Un de ses agresseurs lui souleva rapidement la cagoule et lui appliqua brutalement un tampon sur le visage.

Nagato eut un brusque vertige, et, presque instantanément, un voile tout noir tomba devant ses yeux...

*
* *

Quand l'espion revint à lui, il commença par écarquiller les yeux, se demandant s'il était devenu aveugle.

Une obscurité effroyable l'enveloppait.

Peu à peu, cependant, il comprit qu'il n'était pas du tout aveugle. Ses prunelles dilatées commençaient à s'habituer à cette obscurité si exceptionnellement dense et il put distinguer confusément la forme de son propre corps étendu à plat sur un lit de camp, ficelé comme un saucisson, les bras collés aux côtés.

Que s'était-il passé ?

Il n'en avait pas la moindre idée. Qu'il eût été démasqué, la chose ne faisait aucun doute. Il put constater bientôt qu'on l'avait dépouillé de sa combinaison blanche et même de ses propres vêtements. On ne lui avait laissé que son caleçon et son gilet de corps.

Il fit la grimace. Le goût écœurant du chloroforme lui remplissait encore la bouche et les narines. Autour de lui, le silence était comme dans un tombeau...

Comment l'avait-on découvert sous son déguisement de Chevalier de l'Espace ? Mystère... Il eut beau repasser dans sa tête chacun de ses faits et gestes, il était sûr de ne rien avoir fait qui pût trahir sa véritable identité...

En réfléchissant davantage, il finit tout de même par trouver deux raisons d'espérer. L'idée qu'il allait peut-être mourir ne le touchait pas ; aussi l'écarta-t-il délibérément. Sa mort n'avait aucune importance dans cette entreprise dont l'avenir de la Race Jaune

dépendait... Du reste, il avait lui-même voulu que ces heures fussent les dernières de son existence ! Seulement, il avait rêvé de mourir en détruisant la force des Chevaliers et non en échouant à deux doigts de la victoire...

Ses deux ultimes raisons d'espérer étaient les suivantes : il n'était pas impossible que ce fût le Professeur Truong lui-même qui, en dernière minute, ait eu l'idée d'empêcher son départ... Peut-être le Président avait-il changé d'avis, et peut-être qu'ayant pesé le pour et le contre, il n'avait pas pu se résigner à laisser partir vers la mort un homme qui n'avait pas son pareil dans toute l'Asie pour monter des complots et réussir l'impossible ?...

Cette éventualité n'étant pas exclue à priori, Nagato la retenait impartialement comme élément positif dans la situation énigmatique où il se trouvait.

Si Truong n'était pour rien dans l'affaire, une autre espérance demeurait : *que les trente volontaires de ta mort aient pu reprendre normalement place dans les fusées et rejoindre, eux, la forteresse aérienne des Étrangers.* Dans ce cas-là, le complot réussirait quand-même ! A l'heure convenue, les trente bombes éclateraient et la citadelle des Chevaliers de l'Espace serait réduite en poussière. Les volontaires de la Mort n'avaient pas besoin de Nagato pour faire leur devoir, et tout était réglé jusque dans les détails...

Nagato pensa que s'il avait pu prier, il eût prié dans ce sens-là : « Divinités du ciel qui avez toujours veillé sur les destinées de la Race Jaune, faites que mes trente compagnons aient pu rejoindre leur poste, et faites qu'ils y accomplissent leur glorieuse mission !... »

Les exécutions eurent lieu à Moscou, en présence d'une foule nombreuse.

Une émission vidéophonique des Chevaliers de l'Espace avait porté à la connaissance du monde entier le sensationnel événement :

— Citoyens du Monde... Une poignée de criminels ont tenté de ruiner notre œuvre de paix, dans l'espoir de restaurer l'Armée Jaune et de reprendre ensuite la guerre de conquête. Malgré nos avertissements répétés, malgré la menace d'un châtimement exemplaire, ces fanatiques sanguinaires ont cru pouvoir renouer dans l'ombre les liens qui tissent l'immonde piège où l'humanité souffre et meurt depuis vingt siècles. Rassurez-vous ! Dès le premier instant, nous avons démasqué ces menées diaboliques !... Mais nous avons attendu le moment favorable avant de frapper, afin d'être sûrs de toucher tous les coupables. Trente et un de nos compagnons ont trouvé la mort dans le complot, assassinés par les traîtres. Parmi ces trente et un héros, sachez qu'il y en a trente qui avaient accepté volontairement ce risque, pour que la révolte pût être matée complètement. Les coupables seront incinérés vivants sur la Place du Kremlin. Puisse leur fin ignominieuse servir d'exemple. Dans trois jours, le chef des Chevaliers de l'Espace vous adressera lui-même la parole et les secrets de notre organisation vous seront dévoilés.

Quelques images très brèves et très sobres des exécutions fulgurantes furent télévisées par le « World Show » et commentées par Bob Lidinghouse, qui était devenu un partisan déclaré des Chevaliers de l'Espace. Il n'y eut point de protestations ouvertes de la part des clans nationalistes ; il était clair, d'ailleurs, que la foule ne les eût pas tolérées. Maintenant qu'elles ne craignaient plus les défenseurs de l'ordre mondial, les masses populaires de tous les continents proclamaient leur immense joie d'avoir retrouvé la paix.

Et c'est avec grande impatience que la prochaine émission des Chevaliers fut attendue.

*

* *

Très tard dans la soirée, la Centrale de Pékin annonçait soudain une nouvelle officielle aussi surprenante qu'inattendue. Le Professeur Truong, récemment nommé Président de l'Empire Asiatique en remplacement de Tchang-Tsin-Lin, avait succombé à une crise cardiaque pendant la réunion gouvernementale qui s'était tenue après

la découverte du complot asiate étouffé dans l'œuf.

Ce nouveau deuil qui frappait le grand Empire était également un deuil pour la science. On attribuait ce décès aux lourdes fatigues que le Président Truong s'était imposées depuis sa nomination à la tête de la nation.

L'Amiral de l'Air Hiro-Samo avait été élu à l'unanimité pour remplacer dans ses hautes fonctions l'homme d'Etat dont l'Asie déplorait la mort.

Par suite des funérailles nationales décrétées pour le Président Truong, l'émission solennelle annoncée par les Chevaliers de l'Espace fut retardée d'un jour.

Ce délai porta à son paroxysme l'attente fébrile du monde. Enfin, quand l'heure fut venue, toute activité cessa d'un bout à l'autre de l'univers et il n'y eut plus que des visages tendus avec émotion vers les écrans vidéophoniques. Hommes, femmes, jeunes et vieux, pacifistes et nationalistes, blancs, jaunes ou noirs, tout le monde avait hâte de connaître enfin le secret de ces Envoyés du Ciel dont le comportement, la puissance et l'origine constituaient la plus formidable énigme de tous les temps.

A l'heure dite, après l'habituel prologue des trois drapeaux surmontés du mot P A X et la diffusion de ce que la foule appelait maintenant l'Hymne de la Paix, un visage vénérable se dessina sur l'écran, celui d'un vieillard aux cheveux blancs. Tandis qu'il parlait, les traductions apparurent et le visage inconnu s'effaça :

— *Citoyens du Monde, citoyens de la paix, mon visage ni mon nom ne vous apprendront rien. Sachez seulement que je suis des vôtres et que je suis né, en janvier 1984, dans une petite ville du canton de Vaud, en Suisse, aux bords du lac Léman. Je ne dois qu'à mon grand âge le titre de Chef des Chevaliers de l'Espace et ce titre, s'il m'impose des devoirs, ne m'accorde aucun privilège personnel. L'Association qui s'est manifestée à vous sous le vocable de Chevaliers de l'Espace a été créée, il y a une dizaine d'années, par des hommes dont la haute valeur morale s'est insurgée contre le faux précepte qui tend à faire croire aux peuples que la guerre est inévitable. La guerre n'est pas inévitable, la guerre est le plus monstrueux des crimes. Les hommes qui ont fondé la Chevalerie de l'Espace se sont trouvés unis dans un même idéal, dans une même foi : l'idéal de la paix, la foi dans l'homme. Il y a parmi nous des gens de toutes les races et des gens de toutes les religions, mais, tous, nous sommes attachés davantage à la grande famille humaine prise dans son ensemble, qu'à un quelconque morceau territorial de la planète ou à un quelconque morcellement de l'humanité basé sur la couleur de la peau, ou sur le langage, ou sur l'origine raciale. Lentement, patiemment, mais avec une opiniâtreté farouche, notre association est parvenue à grouper dans son sein une élite de savants qui ont accepté de nous réserver le profit des plus récentes découvertes scientifiques, non plus pour créer des engins meurtriers comme on l'a toujours fait auparavant, mais pour empêcher les armes existantes de fonctionner. Le siège de notre association est situé dans un satellite artificiel édifié à 14.000 km d'altitude. Et c'est de là que je vous*

parle...

La voix se tut et l'on vit se préciser sur les écrans une succession d'images saisissantes. Un immense disque de fer, d'un noir mat, tournant dans le vide, parmi des traînées lumineuses. Puis une galerie du satellite, avec ses larges baies vitrées. Puis l'arrivée au satellite d'une fusée blanche qui venait, avec douceur et précision, s'engager sur des rails et se coller contre sa paroi comme un parasite.

Les images s'effacèrent et les traductions reparurent :

— Comme vous le savez déjà, nos possibilités sont immenses.... L'élévation de la température du lac Michigan et l'incendie de la forêt sibérienne ont été provoqués par la condensation de la lumière solaire sur des points bien déterminés, condensation opérée au moyen d'un réflecteur parabolique extérieur au satellite. L'orage artificiel que nous avons déclenché sur l'Europe était dû à l'éclatement d'une bombe atomique à gaz rare, à 250 km au-dessus du sol...

Ce qui nous a permis de dévier les météores et les bolides, de retarder l'éclatement des bombes « sangsue », de paralyser les chars et les bazookas atomiques, et même de faire atterrir les disques volants chargés de substances toxiques, reposait sur deux éléments : tout d'abord, la connaissance précise des dispositifs électroniques commandant ces divers engins ; ensuite, l'application aux ondes électromagnétiques d'une loi découverte par le physicien Fresnel en 1817 pour la lumière ; la loi des interférences. Le principe en est relativement simple, mais je puis vous dire que son application pratique posait des problèmes d'une complexité très grande. Ce n'est qu'après bien des années de recherche que nous sommes parvenus à maîtriser entièrement cette technique et c'est ce qui nous a permis, notamment, de paralyser à notre gré toutes les émissions vidéophoniques... J'ai tenu à vous donner un bref aperçu de nos travaux et des résultats que nous avons obtenus, car il faut que vous sachiez que les hommes qui nous ont aidés sont nombreux. C'est par leur dévouement obscur et par le don qu'ils nous ont fait de leur génie, que nous avons pu réaliser notre œuvre de paix. Quant aux véritables chefs de notre association, les promoteurs, les ouvriers tenaces de la première heure leur nom est un gage de probité et de justice : liés par un même sentiment de fraternel amour de l'humanité, ils ont servi une cause qui est celle de tous les vivants de la Terre. Je puis à présent vous révéler les noms de ces conjurés de la paix. Ce sont...

Il y eut un silence émouvant, puis la voix cita le nom des hommes dont le visage s'encadrait en même temps sur l'écran :

— Le Président Théodore William RUGGLES, Président de l'Empire d'Amérique... Le Docteur Peter NORFELD, Chef des Opérations

Stratégiques de l'Empire Atlantique... L'Amiral de l'Air HIRO SAMO, depuis hier Président de l'Empire Asiatique... Le Professeur Antonio de TOLEDA, directeur du Cerveau Electronique Atlantique... Le Ministre KAM-NAH, chef de la Sûreté Générale de l'Empire Asiatique... Le Major ROUSSILLE, sous-chef des Services de la Documentation Permanente de l'Empire Atlantique... A côté de ces noms illustres, des centaines d'autres pourraient être cités. Tous, au péril de leur vie, ont contribué à l'œuvre commune... Et notre unique vœu à tous, Citoyens du Monde, c'est que vous viviez en paix et que vous vous aimiez les uns les autres...

Après ce communiqué renversant, le pauvre Bob Lidinghouse crut qu'il allait suffoquer d'enthousiasme, d'émotion, mais aussi de dépit professionnel. Il était, comme tout le monde, émerveillé par l'extraordinaire aventure des Chevaliers de l'Espace, émerveillé par leur réussite, par leur triomphe, par tous les miracles scientifiques qu'ils avaient pu réaliser et, surtout, fait sans précédent dans l'Histoire de la Terre, par leur victoire définitive sur les forces du Mal qui depuis des millénaires poussent les hommes à s'entre-tuer.

Mais, en même temps, il éprouvait en tant que journaliste la plus cuisante désillusion de sa carrière ; car il se rendait parfaitement compte qu'aucune information ne pourrait jamais battre le record de la « nouvelle sensationnelle » que le chef des Chevaliers venait d'établir en révélant au monde les secrets formidables de la Chevalerie du Ciel.

Partout, dans tous les continents, les foules délirantes d'allégresse défilaient dans les rues et proclamaient leur joie. Des manifestations s'improvisaient spontanément pour rendre aux bienfaiteurs de l'humanité un hommage solennel. Des souscriptions publiques furent lancées et, en quelques heures, des sommes fabuleuses furent recueillies pour élever des monuments à la gloire des Chevaliers de l'Espace.

A Washington, à Boston, à New-York, à San-Francisco et dans toutes les grandes cités d'Amérique, le Président T. W. Ruggles dut se montrer à son peuple. En Europe, à la demande insistante du Président Adelfaust, une réunion télévisée du Gouvernement fut organisée de toute urgence et, au cours de cette réunion, le Président, prenant prétexte de son âge, remit lui-même ses titres et ses pouvoirs suprêmes au Docteur Norfeld. Le nouveau président de l'Empire Atlantique fut ovationné pendant des heures et des heures.

A Pékin, à Moscou, à Delhi, à travers toute l'Asie et ainsi jusqu'à la Résidence Impériale de Khami, l'Amiral Hiro-Samo et le Ministre Kam-Nah furent acclamés comme des dieux.

Et, pendant ce temps-là, dans son bureau d'Omaha qu'il avait maintenant réintégré, Bob Lidinghouse se disait que même un communiqué annonçant la fin du monde ne susciterait pas une telle

émotion... Mais, peu à peu, à mesure que les heures passaient, un nouveau projet germait dans son cerveau fertile et il reprenait goût à son métier. Des messages lui parvenaient de tous les coins de l'Amérique et ces messages, de plus en plus nombreux, lui demandaient de réaliser aussi vite que possible un reportage au satellite artificiel. Les gens voulaient en savoir davantage sur cette construction fantastique et ils comptaient sur le directeur du « World Show » pour assister, sur l'écran du vidéo, à son voyage longuement détaillé au satellite.

Bob Lidinghouse se jura d'obtenir l'exclusivité de ce reportage. En outre, il restait encore bien des choses mystérieuses à tirer au clair au sujet des Chevaliers de l'Espace. Il y avait donc encore de quoi passionner les audispectateurs du téléjournal...

Il fallait commencer par entrer en contact avec les services de presse de la Présidence. Puisque le Président Ruggles était un des promoteurs de l'association du ciel, c'est par lui qu'il y avait le plus de chances d'obtenir l'autorisation d'aller filmer le satellite.

Lidinghouse appela la Présidence au télévidéo...

*

* *

Le Général américain Anawaukee et le Colonel atlantique Schnabel acceptèrent avec beaucoup de philosophie leur pittoresque défaite.

C'est Anawaukee lui-même qui appela son collègue d'Europe au télévidéo inter-empire.

— Hello, Schnabel... Salut, fin limier !... Alors ? Vous n'êtes pas mort de honte ?... Nous avons bonne mine, hein, comme on dit dans votre langue ? Nous avons été roulés par ces Chevaliers comme deux enfants qui viennent de naître...

— Oui, répondit Schnabel en soupirant, j'en suis littéralement tombé sur le cul, sauf votre respect, mon Général... Avouez que c'est dégoûtant de nous faire ça ! Ruggles et Norfeld nous chargent de découvrir ce qui se cache derrière ces étranges phénomènes... alors que c'est eux, en personne, qui tirent les ficelles du guignol. C'est proprement scandaleux !...

Sur l'écran, Schnabel vit le visage d'Anawaukee se fendre d'un large sourire.

— Moi, dit l'Américain, je trouve ça *marrant*, comme on dit dans votre langue.

— Et moi, riposta Schnabel, je trouve ça *shocking*, comme on dit dans la vôtre. Parce que, tout de même, nous nous sommes couverts de ridicule, vous avez l'air de l'oublier... Nous sommes, l'un et l'autre,

les chefs suprêmes de l'espionnage dans nos pays, et ces coquins-là ont réussi à mener toute leur entreprise sans que nous en sachions rien.

Anawaukee répliqua sans s'émouvoir :

— Eh bien, ça prouve qu'il y a encore des secrets bien gardés en ce monde ! Et, aussi longtemps qu'il y aura des secrets, on aura besoin de nous, c'est l'évidence même !

— C'est pour me dire ça que vous m'avez appelé, l'oisiveté vous pèse ?

— Non, dit Anawaukee, mais j'ai pensé que vous pourriez me donner quelques explications complémentaires... Puisque votre adjoint Roussille était dans le coup, vous devez en savoir long maintenant sur l'affaire ?...

— Oh, ça va, ne vous payez pas ma tête ! grommela Schnabel ; je vous jure que je l'ai sérieusement engueulé, Roussille !... Je lui cède d'ailleurs ma place, il sera nommé chef du S.D.P. dans quelques jours...

— Sans blague ?

— Oui, j'ai exigé ma mise à la retraite... J'ai acheté une magnifique canne-à-pêche ! Ça fait au moins vingt ans que je rêve d'aller pêcher la truite... Mais, qu'est-ce que vous vouliez me demander, au juste ?

— J'y arrive, j'y arrive... Naturellement, j'ai compris pourquoi les radiogoniomètres ne décelaient pas l'émetteur des Chevaliers ; de l'altitude où il se trouvait, il arrosait tout un hémisphère !... Mais ce que je n'ai pas encore pigé, c'est le coup des représailles ! Là, je suis dans le cirage...

Schnabel hocha la tête.

— Oui, il a fallu que Roussille m'explique l'affaire en long et en large pour que je comprenne. C'est sûrement la phase la plus étonnante de toute la lutte, des Chevaliers... Les Chevaliers ont opéré *en deux temps*. Après le premier ultimatum, ils ont tout de suite repéré les ministres qui s'opposaient farouchement au désarmement... Chez nous, le Maréchal Parisot et le Général Patley ; en Asie, les quatre fanatiques que vous savez : Tchang-Tsin-Lin, le Cerveau n°1, Stavorsky et Kashrad-Ali... Ces hommes-là ont été immédiatement *sensibilisés* par Kam-Nah, et par Norfeld...

Sur l'écran, Anawaukee fit une grimace et fronça les sourcils en aboyant :

— Qu'est-ce que vous racontez ?... Qu'est-ce que ça veut dire, qu'ils ont été sensibilisés ?

— Si vous m'interrompez à tout moment, ça n'ira pas mieux ! Laissez-moi parler... Kam-Nah et Norfeld siégeaient en permanence avec l'Etat-Major de leur pays respectif, vous le savez. Mais ils font tous les deux partie de la Chevalerie... Bref, rien n'était plus facile

pour eux que de diffuser dans l'air ambiant, sous forme d'aérosols lourds, une substance chimique dont ils ont le secret... Or en introduisant cette substance chimique dans l'organisme de ces hommes, ils les rendaient sensibles à une *autre substance* non toxique autrement... Il a suffi ensuite à Norfeld et à Kam-Nah de briser dans leur poche une capsule contenant la seconde à l'état volatil inodore, pour que les « sensibilisés » meurent, foudroyés...

— Mais... mais... c'est inconcevable, ce procédé-là ! On vous a bourré le crâne, mon pauvre vieux !...

— Eh bien, non ! J'ai posé des questions à un des chimistes de nos laboratoires. Tout cela est rigoureusement du domaine des possibilités, mais les Chevaliers ont découvert une des formules les plus expéditives ([2]).

— Je dois dire que vous m'en bouchez un coin, comme on dit dans votre langue !... Et le commandant de notre forteresse Virginia-Point ?...

— C'est un autre cas... Un des opérateurs de la Centrale faisait partie du complot... Il avait installé un petit projectile avec détonateur magnétique dans la poignée du micro du commandant. Il avait l'ordre de déclencher le projectile si le commandant annonçait officiellement son opposition aux ordres des Chevaliers. Et c'est malheureusement ce qui s'est produit...

Anawauke opina d'un air grave.

— Bigrement forts, ces Chevaliers ! bougonna-t-il. Je me demande si je ne vais pas m'acheter une canne-à-pêche pour taquiner la truite en votre compagnie...

— Je vous le conseille en toute sincérité. Nous sommes devenus trop vieux, je crois... Quand les Chevaliers auront donné au monde l'usage de toutes les découvertes réalisées et menées à bien par leur association secrète, nous ferons figure de vieux ballots ! Roussille m'assure que les Chevaliers ont vraiment opéré des choses sensationnelles qui changeront le siècle...

— Oui, acquiesça l'Américain, il n'y a rien à faire, nous sommes nés au XX^e siècle, et le XXI^e siècle est celui des Chevaliers de la Paix...

Les deux hommes échangèrent alors quelques considérations maussades sur la fuite du temps, puis, au moment de mettre fin à la communication, Anawauke dit encore :

— A propos, si vous avez envie de faire un tour sur le satellite, vous êtes invité. Le Président Ruggles organise un voyage documentaire qui sera télévisé par Bob Lidinghouse du « World Show »...

— Euh... non... c'est bien aimable de m'inviter, mais, toute réflexion faite, je préfère m'en tenir au plancher des vaches, comme

on dit dans notre langage... Au revoir, Général !...

XXIII

Bob Lidinghouse attendait avec son équipe de dix techniciens le moment de s'embarquer dans la flèche blanche.

En plus des journalistes, une vingtaine de personnalités américaines et atlantiques allaient participer au voyage. Sur l'aérodrome de Springfield, les familles des partants entouraient avec un peu d'angoisse les voyageurs qui avaient déjà revêtu l'épaisse combinaison blanche des Chevaliers de l'Espace.

Quelques secondes avant le départ, le pilote appela Lidinghouse et lui dit en l'entraînant cordialement vers la carlingue de l'appareil :

— Venez... que je vous explique un petit détail qui vous intéressera pour votre reportage...

Il fit monter le, journaliste dans la cabine et il lui montra le clavier aux touches multicolores qui se trouvait à l'entrée de la carlingue, juste à la hauteur de la main.

— Vous voyez ce clavier, dit-il en souriant... C'est le contrôle d'embarquement. Chaque homme, en montant à bord, appuie sur une touche qui lui est strictement personnelle. Un chiffre s'inscrit automatiquement sur un petit récepteur placé dans mon poste... Le pilote sait exactement les nombres que les chiffres doivent donner. Quand l'espion Nagato est monté à bord, je l'ai su à l'instant même... Son chiffre n'était pas le bon...

— Comment ? s'étonna Lidinghouse, vous auriez pu l'arrêter dès ce moment-là ?

— Oui... Vous comprenez bien que nous avons prévu cette éventualité ! Pendant dix ans nous avons travaillé dans la clandestinité, trompant toutes les surveillances, déjouant toutes les ruses ; c'est vous dire si nous avons appris à nous méfier ! Dès l'instant où Nagato est monté à bord, il a été l'objet d'une attention qui ne s'est pas relâchée une seconde. Nous aurions pu l'arrêter sur-le-champ, comme vous le dites, mais nous voulions savoir pour qui et avec qui il travaillait... Pris en filature, il nous a menés chez Truong. Pourtant, Kam-Nah avait espéré jusqu'au bout convertir le Professeur à notre idéal de paix. Hélas, cet espoir a été déçu. Truong était le chef du complot... et c'est pour cela qu'il est mort, lui aussi.

— Représailles ?

— Oui, fit le pilote, mais ceci doit demeurer un secret d'Etat. Il eût été injuste que Nagato, les trente volontaires de la Mort et les autres complices fussent châtiés alors que Truong restait en vie... Kam-Nah a empoisonné Truong le jour où Nagato a été arrêté...

Le pilote jeta un coup d'œil vers la montre de son tableau de bord.

— Il est temps, dit-il ; je donne le signal d'embarquement... Les personnalités monteront d'abord, et vous viendrez ensuite avec votre équipe. Vous pouvez d'ailleurs filmer l'embarquement, ce sera le début de votre reportage...

*
* *

Les audispectateurs du « World Show » furent bien servis ! Le reportage du voyage au satellite fut une sorte de chef-d'œuvre en matière de : télévision...

Pendant que la fusée naviguait dans l'espace, des techniciens restés sur Terre passaient les premières images filmées : le pilote à son poste de commande, l'embarquement des voyageurs, les voyageurs installés dans la carlingue, le dernier adieu aux voyageurs, etc., etc.

La seconde partie du reportage devait être transmise depuis le satellite lui-même. Enfoncé dans son fauteuil, Bob Lidinghouse répétait mentalement les différentes phases du travail qu'il allait faire là-haut. A un moment donné, se penchant vers son voisin, un des techniciens de son équipe, il lui toucha le coude et lui demanda :

— Contente ?

— Follement ! répondit Kate dont les yeux pétillaient de plaisir derrière les lunettes foncées.

En effet, sous ce déguisement, c'était Kate Lincoln qui s'envolait vers le lointain satellite artificiel. Elle avait tellement supplié son cousin pour qu'il l'emmène dans ce merveilleux voyage, qu'il n'avait pas pu lui résister. Ce que femme veut, Dieu le veut !...

Bob avait fait passer sa cousine pour une de ses meilleures collaboratrices et c'est ainsi qu'il avait obtenu pour elle un visa pour *Paxopolis*.

Car tel était le nom officiel de la Cité Aérienne : *Paxopolis*. Ce nom lui avait été donné dès l'origine par un groupe de savants qui, vers le milieu du XX^e siècle, avaient mis au point les plans pour la construction de l'édifice aérien. Et ceux qui avaient continué les recherches, les jeunes savants du collège d'Harvard, du planétarium d'Hayden, de l'Ecole de Randolph Texas et d'ailleurs, avaient tenu à respecter ce beau nom symbolique.

Plus d'un siècle s'était écoulé entre la naissance théorique de *Paxopolis* et sa réalisation effective ! Et ce n'était pas sans mal que l'entreprise avait pu être menée à bien... Pendant trente ans, les travaux préliminaires avaient eu lieu dans le vieux domaine familial des Ruggles, au cœur des vastes plaines du Wyoming. Là, dans l'immense propriété personnelle de celui qui n'était pas encore Président de l'Empire d'Amérique, une somme fabuleuse de

collaborations scientifiques avait été rassemblée ; émanant des endroits les plus divers, les études, les mémoires, les formules chimiques ou mécaniques, les calculs et les suggestions avaient convergé secrètement. C'étaient des hommes de Kam-Nah, affiliés à la Chevalerie de la Paix, qui avaient monté les fusées et *Paxopolis*.

*
* *

Au cours de son reportage, Bob Lidinghouse eut aussi l'occasion d'éclaircir un autre mystère. Comment se faisait-il qu'on ne se fût jamais aperçu de la présence du satellite ? Car enfin, la couleur même des parois extérieures de *Paxopolis*, ce noir opaque et mat qu'on avait utilisé expressément pour éviter la déperdition calorique interne – et ce problème de chauffage avait été difficile à résoudre, compte tenu de la température extérieure qui était de 273° sous zéro – ne rendait pas précisément le satellite invisible ?

Et, en outre, ne disait-on pas dans les traités d'astronomie qu'un corps céleste, si petit fût-il, ne pouvait échapper longtemps à la vigilance des observatoires ?

Bob Lidinghouse profita du moment où il se trouvait avec ses micros et ses caméras dans les laboratoires astronomiques de *Paxopolis* pour poser cette *colle* au jeune savant qui guidait les journalistes.

Celui-ci, un ancien élève de l'Université de Leyde, dans la province européenne de Benelux, répondit de fort bonne grâce :

— L'explication de ce phénomène, qui peut paraître surprenant à première vue, comprend deux facteurs... Le satellite se trouve à une altitude de 14.000 km. environ de la terre, c'est-à-dire à une distance à peine plus grande que le diamètre de la terre elle-même ; il se trouve donc beaucoup trop près pour être saisi par les télescopes dont la distance focale habituelle est infiniment plus grande... Au surplus, *Paxopolis* se déplace à une vitesse considérable, *en sens inverse de la rotation du globe !* De ce fait, même si notre ville aérienne traversait par hasard le champ de visée d'un télescope terrestre, elle le ferait à une telle allure que tout observateur croirait fatalement qu'il s'agit d'un de ces milliers de corpuscules célestes qui s'abattent quotidiennement sur la terre et qui, pour la plupart, s'évanouissent en flammes dès le contact avec les premières couches de l'atmosphère. La petitesse des dimensions de notre satellite et sa teinte sombre constituent le meilleur des camouflages. Même en nous surprenant, l'astronome non averti nous confondrait avec tous les météores qui ont cessé depuis longtemps d'éveiller l'intérêt et la curiosité des observatoires...

Sur la terre, les audispectateurs du « World Show » étaient

passionnés par ce reportage fantastique. Transmise en direct, l'émission avait un caractère féerique auquel il était impossible de rester insensible. Les enfants étaient subjugués par le spectacle de ces Hommes Blancs qui déambulaient dans les galeries de *Paxopolis*, montraient les machines, les laboratoires, les appareils merveilleux... Les grandes personnes étaient bouleversées à l'idée que ce qu'ils voyaient sur l'écran se passait à 14.000 km de la terre, en plein espace, et que c'était cependant le génie des hommes qui avait créé ce miracle...

Il y eut bien des maisons où, dans un élan irrésistible, les personnes rassemblées se mirent à applaudir quand Bob Lidinghouse annonça soudain :

— *Chers amis de la Terre qui me voyez et m'écoutez, j'ai la grande joie de vous présenter maintenant un homme illustre que vous connaissez et que vous aimez...*

On vit paraître à côté du journaliste – qui avait tracé sur sa combinaison blanche son nom en lettres rouges, pour qu'on pût l'identifier sur les écrans – un Chevalier de l'Espace de haute taille, mince de carrure, qui, lui, portait l'uniforme normal de la Chevalerie. Il était naturellement impossible de le reconnaître et Lidinghouse laissa passer quelques secondes afin de bien ménager son effet...

— Ce Chevalier, mes amis, n'est autre que notre illustre bienfaiteur, le Professeur Antonio de Toleda, directeur du Cerveau Electronique Atlantique, le plus grand savant du XXI^e siècle, un des fondateurs de la Chevalerie. ...

Les audispectateurs qui applaudissaient se mirent alors à rire en voyant les gestes de protestation du savant, dont la modestie et la timidité étaient légendaires.

— *Voyons, voyons, gémit la fine voix du professeur, je vous en prie, Mr Lidinghouse... Vous allez me faire rougir...*

— *Oh, allez-y ! plaisanta le journaliste devant son micro, ça ne se verra pas sur les écrans, vous savez...*

Puis, redevenant sérieux, Lidinghouse enchaîna :

— *J'ai demandé au Professeur de Toleda s'il voulait bien répondre publiquement à la question que je vais lui poser...*

— *Volontiers, répondit le savant, à condition que votre question ne dépasse pas mes connaissances scientifiques, bien entendu...*

— *Voici... Malgré toutes les explications qui m'ont été fournies, il y a encore un point qui reste mystérieux... Grâce aux lois bien connues, et connues depuis longtemps, de la mécanique céleste, le satellite sur lequel nous nous trouvons échappe désormais à l'attraction terrestre, puisque vous avez pu régler la force centrifuge de Paxopolis, ou plus exactement son orbite, de telle manière quelle égalât ta force de la gravitation... Mais, dans ce cas, tout ce qui se trouve à l'intérieur du satellite est du même coup*

soustrait à la pesanteur, je suppose ? Autrement dit, ni vous, ni moi, ni aucun de ceux qui se trouvent à bord du satellite ne possèdent encore un poids ?

— Exactement, dit le savant, nous ne pesons plus rien...

— Mais...

— Cette sensation serait extrêmement désagréable si nous n'y avions remédié. Les grosses combinaisons blanches que nous portons ont été conçues pour pallier à cet inconvénient. Dans la trame du tissu spécial des combinaisons s'entrecroisent des fils de fer doux ; un champ magnétique permanent est entretenu sous le revêtement inférieur du satellite et toute personne qui se déplace dans Paxopolis est automatiquement et constamment attirée de haut en bas par une force égale, à peu près, à son poids terrestre...

— Compris ! De sorte que si on coupait le courant du champ magnétique, nous pourrions voltiger entre le plancher et le plafond... comme des mouches ?...

— Oui, mais ce serait terriblement gênant, croyez-moi...

— Encore une question, Professeur, et ce sera la dernière : pourquoi les fusées blanches ont-elles toujours pu échapper à la détection des hyper-radars ?

— Voilà une question bien indiscrète, Mr Lidinghouse. Vous venez de toucher du doigt un des secrets essentiels des Chevaliers de l'Espace... Je ne puis pas vous répondre complètement, car nous aimons beaucoup la prudence, et la paix du monde aura toujours besoin d'être sauvegardée... Je puis cependant vous dire ceci... Les revêtements de la coque du satellite sont faits d'un métal qui absorbe les rayonnements électromagnétiques...

— Qui les absorbe ?

— Oui...

— Je ne saisis pas très bien, Professeur... C'est un métal spécial qui absorbe les rayons au lieu de... les réfléchir ?

— Exactement. Et maintenant, tâchez donc de réfléchir vous aussi...

*

* *

L'émission du « World Show » était interrompue pour un entracte de vingt minutes. Pendant ce temps-là, les opérateurs d'Omaha allaient passer sur les ondes les informations habituelles du téléjournal.

Bob Lidinghouse aperçut sa cousine qui arrivait d'un pas curieusement rapide et nerveux à l'autre bout de la galerie aux baies vitrées.

— Hello ? Kate ?...

La jeune fille lui fit un bref salut. Comme elle allait le dépasser,

il la retint par le bras.

— Eh bien, fillette, où cours-tu ?... Tu as le feu au derrière, ma parole !

— Je visite ! C'est passionnant...

— Tu visites ? s'écria Bob... Mais tu n'as plus rien à visiter, ma vieille ! Nous avons exploré *Paxopolis* de fond en comble avec nos appareils... Nous avons tout filmé, tu as donc tout vu...

— Oui, oui... mais... je me promène...

Elle s'éloigna rapidement le long de la galerie. Lidinghouse haussa les épaules. Il pensa à part lui que la seule chose au monde qui fût plus énigmatique qu'un Chevalier de l'Espace, c'était la Femme !...

En réalité, Kate était profondément déçue. Ce n'était pas du tout par pure curiosité qu'elle avait mis tant d'insistance à obtenir la permission de faire le merveilleux voyage de la Terre à *Paxopolis*. Elle avait une raison infiniment plus importante. Un message de Fédor lui était parvenu très mystérieusement, un pli fermé qu'une main anonyme avait déposé chez elle, à sa maison d'Omaha. Et ce message était conçu comme suit :

Kate chérie, grâce aux Chevaliers de l'Espace notre beau rêve n'a pas été tué par l'horrible fléau de la guerre. J'ai reçu finalement tes messages. Dois-je te dire que, moi aussi, je pensais à toi fidèlement, à chaque heure de chaque journée ? Nous allons nous revoir et je te réserve une surprise qui, je l'espère, te plaira. Fais l'impossible pour te joindre à l'expédition documentaire de ton cousin Bob. Je ne t'en dirai pas davantage. A toi pour la vie, Fédor. Je t'envoie mes plus tendres baisers.

Kate se demandait maintenant la signification réelle de ce message. C'était pourtant bien un rendez-vous ? Il n'y avait pas à s'y tromper ?

Or elle avait la certitude, à présent, que Fédor ne se trouvait pas à bord du satellite. Malgré la combinaison blanche, elle eût reconnu au premier coup d'œil l'homme qu'elle aimait. Sa haute stature élancée, sa démarche, ses gestes et ses attitudes... Oh, elle l'aurait repéré entre mille !...

Par acquit de conscience, elle fit encore plusieurs fois le tour de *Paxopolis*, mais, à la fin, découragée, elle rejoignit le groupe des journalistes du « World Show ».

— On part bientôt, Bob ? demanda-t-elle.

— Pressée ?

— Non... Mais puisque nous avons tout vu...

— Nous commençons dans cinq minutes la dernière partie du reportage... Viens... Nous allons filmer le départ d'une fusée qui s'en retourne vers la Terre...

Par un aménagement particulier d'une cellule inférieure du satellite, les opérateurs de la télévision purent enregistrer toutes les vues du départ d'une fusée : l'embarquement, la fermeture de l'appareil, son glissement sur les rails collés sous la carcasse du satellite, son rapide plongeon dans le vide étoilé...

Ceux qui virent ces images sur l'écran de leur vidéo, dans la douceur paisible de leur foyer, ne purent réprimer un frisson d'angoisse lorsqu'ils assistèrent au vertigineux plongeon de la fusée blanche dans cet abîme effroyable de 14.000 km de profondeur !...

Pour ne pas laisser ses audispectateurs sur cette impression assez effrayante, Bob Lidinghouse enchaîna joyeusement :

— Chers amis, la fusée que vient de nous quitter arrivera chez vous dans trois heures... Soyez sans crainte, elle se posera sagement sur la plaine de l'aérodrome de Lisbonne... Vous allez assister maintenant à l'arrivée d'une fusée en provenance de Khami, la capitale de l'Empire Asiatique... Les opérateurs de Paxopolis viennent de prendre la fusée en téléguidage...

Moins angoissantes que celles d'un départ, les images de l'arrivée furent admirées sans arrière-pensée.

On ne vit tout d'abord, dans l'espace bleuté, que la forme blanche du cigare qui s'approchait. Cela ressemblait un peu à ce qu'on pouvait contempler dans un microscope. Lidinghouse le fit remarquer avec humour au micro :

— Les médecins qui suivent mon émission reconnaîtront que la fusée fait penser en ce moment à un gros hématozoïde blanc... Mais ce n'est pas un mauvais microbe qui arrive, c'est le bacille de la paix...

La précision de la manœuvre dirigée automatiquement par les appareils eux-mêmes était absolument confondante. La fusée vint piquer du nez dans un amortisseur qui freina sa course, puis elle adhéra aux rails et elle glissa contre la coque du satellite en se collant à lui comme un pou s'accroche à la peau de sa victime.

Le premier passager qui débarqua était le Ministre Kam-Nah en personne. Parmi sa suite, Kate reconnut alors Fédor et ils échangèrent un salut de la main, car lui aussi l'avait instantanément repérée parmi le groupe de la presse.

Un peu plus tard, quand les prises de vue de l'arrivée furent terminées, on vit deux Chevaliers de l'Espace qui se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

Le premier moment d'émotion passé, Fédor demanda à sa fiancée :

— Es-tu d'accord pour t'affilier à la Chevalerie, Kate ?

— Bien sûr !

— Prends garde, c'est un engagement à vie ! Réfléchis...

— Pas besoin de réfléchir, mon chéri. Sans les Chevaliers, nous serions sans doute morts l'un et l'autre à l'heure actuelle... Alors, si nous pouvons, nous aussi, lutter pour la paix...

— C'est tout ce que je voulais savoir... Attends-moi ici, je reviens dans quelques minutes...

Fédor s'éloigna à grandes enjambées le long de la galerie.

Lorsqu'il revint, un quart-d'heure plus tard, il prit Kate par la main et il l'entraîna vers un des compartiments centraux de *Paxopolis*.

— Viens, ma chérie, dit-il, je t'ai promis une surprise...

— Nous sommes réunis, Fédor, c'est la plus belle surprise qui pût m'être faite...

— Non, c'est autre chose. Viens, tu verras...

Fédor, qui avait été remarqué par Kam-Nah pour son ardeur pacifiste, faisait maintenant partie de l'escorte personnelle du Ministre. Quand il arriva avec sa fiancée dans le bureau central de *Paxopolis*, il la présenta donc à son Chef.

Kate fut vivement étonnée de retrouver dans ce bureau toute l'équipe du « World Show » prête à filmer. Derrière une grande table métallique, un Chevalier était assis qui, apparemment, venait d'avoir un entretien avec le Ministre Asiatique Kam-Nah. Tout à coup, Bob Lidinghouse prononça dans son micro :

— *Chers amis de la Terre, le Chef des Chevaliers de l'Espace vous parle...*

Il déposa son micro sur la table, devant le Chevalier qui enleva lentement sa cagoule. Avec émotion, Kate reconnut le vénérable vieillard aux cheveux blancs qui avait révélé les secrets de la Chevalerie quelques jours plus tôt.

S'étant recueilli un instant, le vieillard commença :

— *Citoyens du monde, c'est un grand jour aujourd'hui pour Paxopolis... Comme je vous l'ai déjà dit, la paix n'est pas un bien qu'on acquiert une fois pour toutes, mais une victoire de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute... Pour vaincre les puissances du Mal, une vigilance constante est nécessaire... Notre œuvre ne sera jamais achevée, c'est pourquoi nous appelons dans nos rangs de jeunes Chevaliers qui continueront notre mission... Par miracle, il y a en ce moment à Paxopolis, ici près de moi, deux jeunes Chevaliers de la relève... Il s'agit d'un officier de l'Armée jaune, le capitaine Fédor Obienko, domicilié à Penza... et d'une jeune Américaine, Kate Lincoln, domiciliée à Omaha, récemment démobilisée de la forteresse sous-marine de Virginia Point...*

Le vieillard se levait, avec une douceur paternelle, poussa vers le champ visuel des caméras Kate et Fédor.

Il reprit :

— *Je leur demande, à titre exceptionnel, d'enlever leur cagoule...*

Sur les écrans vidéophoniques de la Terre, on vit Kate, Fédor et le Chef des Chevaliers offrant leur visage à découvert.

— *Ce jeune homme et cette jeune fille, poursuit le vieillard, sont fiancés. Ils seraient mariés à présent si les hostilités n'avaient pas éclaté. La mobilisation les a séparés, et, sans notre intervention, il est peu probable qu'ils eussent pu édifier le bonheur dont ils rêvaient... En ma qualité de Chef de la Cité de Paxopolis, je dispose des pouvoirs qui m'autorisent à unir valablement ce jeune homme et cette jeune femme. Ce sera le premier mariage dans notre ville aérienne... Et ce mariage, chers Citoyens du Monde, je suis heureux de le célébrer devant vous, publiquement, car j'y vois le vivant symbole du couronnement de ma lutte pour la paix... Je suis né en Europe ; Kate Lincoln est née en Amérique ; Fédor Obienko est né en territoire asiatique... J'ai le sentiment de consacrer en ce moment l'union de nos trois peuples et de sceller par l'image de l'amour le fraternel amour qui doit unir tous tes vivants de la Terre...*

Trop ému pour continuer, le vieillard se détourna pour écraser une larme sur sa joue ridée.

Alors, changeant adroitement de plan, Bob Lidinghouse enchaîna avec allégresse :

— *Chers amis de la Terre, je suis particulièrement fier d'avoir pu vous transmettre en exclusivité le premier mariage de deux Chevaliers de l'Espace réunis à Paxopolis... Je ne pouvais pas trouver une fin plus belle pour mon reportage. J'ajoute, et ceci tout à fait confidentiellement, que la jeune mariée est ma propre cousine, je lui souhaite beaucoup de bonheur et beaucoup d'enfants, comme dans les contes de fée... Mais ne sommes-nous pas en plein conte de fée ?... C'est du haut de 14.000 km et du haut de vingt siècles et demi que je vous dis : les Chevaliers ont mené la science à un point d'accomplissement que nos ancêtres avaient entrevu sans l'atteindre... Grâce à eux, les miracles jaillissent comme par magie ! Et leur plus beau miracle : la Paix sur Terre... Ayez confiance, les Chevaliers de l'Espace veillent sur vous...*

Les Trois Drapeaux surmontés du mot P A X apparurent sur les écrans pour clore cette émouvante édition spéciale du « World Show ».

FIN

[1] Ces murs peuvent être créés par diffusion de poussières lourdes ayant été au contact de matières radioactives, et dotées ainsi d'une radioactivité acquise, temporaire mais extrêmement agissante ; tout être vivant se trouvant dans une zone imprégnée par ce procédé est en danger de mort, mort immédiate ou différée suivant le degré d'intensité du champ radioactif. L'existence d'un tel mur peut paralyser toute circulation, alors même qu'il est absolument invisible. Seuls des détecteurs spéciaux peuvent signaler sa présence.

[2] En effet, le procédé de sensibilisation > peut provoquer la mort des individus sensibilisés sans que le toxique utilisé ait le moindre agissement Sur les individus non préparés.